This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

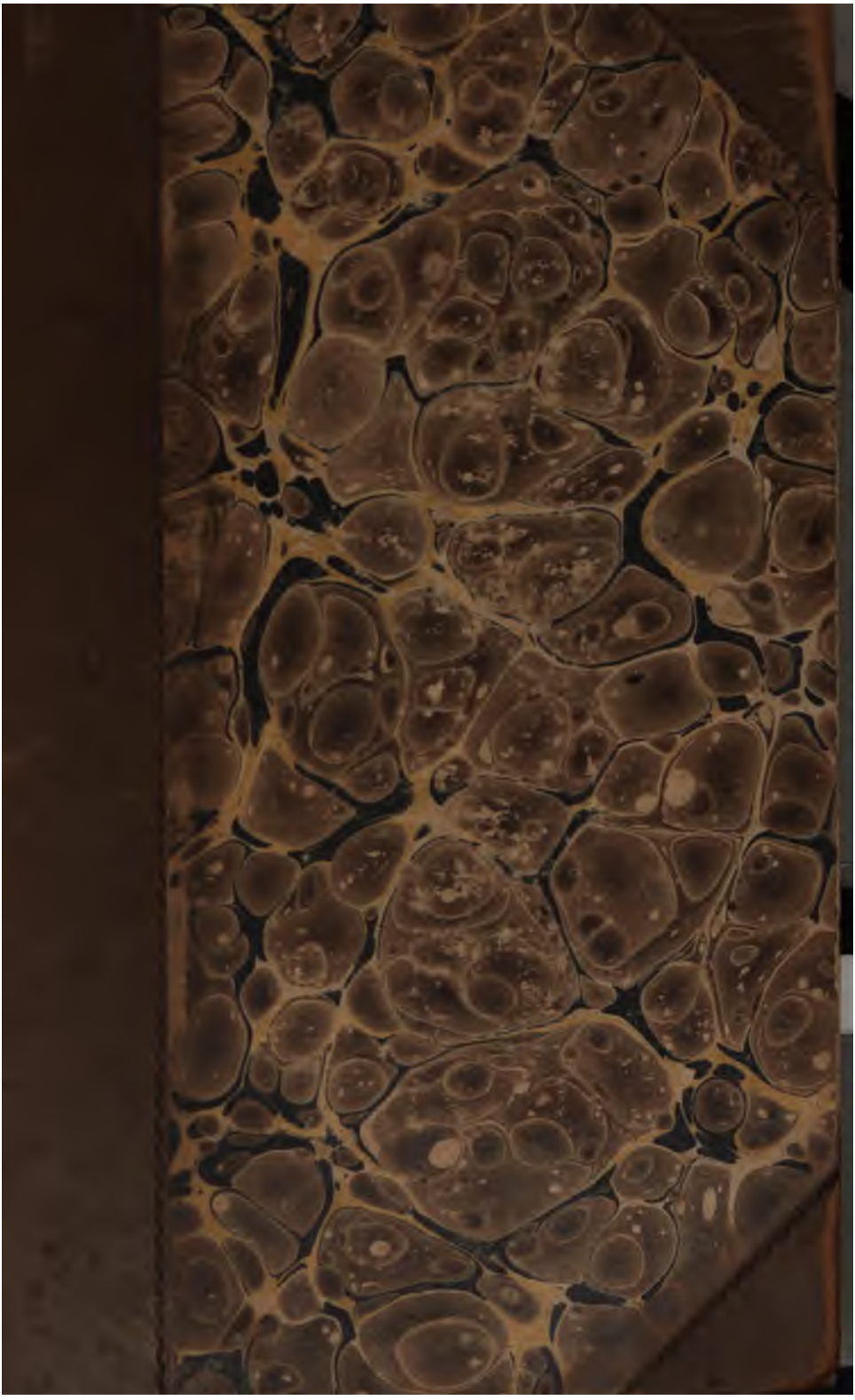
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



6000061560

30.

624.

SOUVENIRS

DE LA MORÉE.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA

Houblaup Lithog. Rue Dauphine, 38 et 40.

SOUVENIRS

DE LA MORÉE

RECUEILLIS

PENDANT LE SÉJOUR DES FRANÇAIS

DANS LE PÉLOPONÈSE

PAR J-s. MANGEART.

PARIS.
IGONETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SAVOIE, N° 12.

1830.

624.

PRÉFACE.

En livrant à l'impression ces *Souvenirs de la Morée*, je n'ai fait que céder aux instances réitérées de mes amis qui m'avaient prié de leur en communiquer la lecture. Je dois déclarer encore qu'ils sont tels que je les ai recueillis sur les lieux, m'attachant à les relever, jour par jour, dans l'ordre qu'ils se présentaient. N'ayant pas eu l'intention, ni alors ni depuis, de les rendre publics, rien n'a pu me déterminer à m'écarter jamais de cette exactitude minutieuse d'un observateur qui ne travaille que pour lui-même, et qui par conséquent n'a aucun intérêt à se faire illusion. On y reconnaîtra, je l'espère, un cachet de vérité qu'on ne rencontre pas toujours dans ces Mémoires et Souvenirs, écrits sur commande, et exploités par entreprise.

Cet ouvrage étant le résultat des notes et des observations que je recueillais chaque jour, c'est le récit des principaux faits relatifs à l'expédition française, c'est la description topographique des places occupées par l'armée,

c'est la peinture des mœurs et des usages des peuples que nous avons trouvés dans le Péloponèse, c'est enfin l'exposition sincère des sensations que j'y ai éprouvées et des sentiments qui m'ont animé pendant un séjour de sept mois. Peut-être y remarquera-t-on quelques contradictions, apparentes du moins, surtout en ce qui concerne les Grecs. J'ai pris à tâche de ne pas les faire disparaître, persuadé que le lecteur les expliquerait facilement : c'est une preuve de plus de l'attention sévère que j'ai apportée à retracer tout ce que j'ai vu et ce que j'ai senti, et rien que ce que j'ai senti et ce que j'ai vu.

Je me suis souvent attaché à peindre. J'ai dû, pour cela, entrer dans des détails qui d'abord pourront paraître quelquefois oiseux : mais on se souviendra que c'était pour moi que j'écrivais, et d'ailleurs, il n'est aucun de ces détails qui ne soit recueilli avec avidité par ceux qui auront vu de leurs yeux les traits qui s'y rattachent.

Pour bien connaître les Grecs, j'ai dû les étudier dans leurs institutions militaires, civiles et religieuses. Eglises, magasins, cafés, intérieur de cabanes, costumes, armures, rien n'a échappé à mon observation. J'ai dû con-

duire mes lecteurs jusque dans l'étroit réduit où reposait une beauté, dont les faveurs auraient paru vraiment célestes, si elles n'avaient été vénales. On me pardonnera de n'avoir pas jeté sur cette esquisse une gaze moins transparente, si l'on se souvient que je me suis surtout attaché à peindre, et qu'un peintre fidèle s'engage à retracer les objets tels qu'ils se sont offerts à ses regards *.

J'ai dit qu'en publiant ce livre j'avais cédé aux instances réitérées de mes amis. Un motif plus puissant encore n'a pas peu servi à m'y déterminer. La cause des Grecs était assez belle pour que je n'aie pas besoin de l'exalter ici dans mes louanges : c'était celle de l'indépendance et de la liberté. Mais quant aux généreux défenseurs de cette cause sacrée, je n'ai pu voir sans un vif sentiment d'indignation, à ma rentrée en France, qu'ils avaient été calomniés par des gens qui ne pouvaient se vanter de les avoir connus. Accusés de toutes sortes de vices, et principalement d'ingratitude, ils ne pourraient jamais, disait-on, se

* Si nonnulla tibi paulo petulantiora videbuntur, erit eruditionis tuæ cogitare summos illos et gravissimos viros, qui talia scripserunt, non modo lascivia rerum, sed ne verbis quidem nudis abstinuisse.

Plin., *lib.* iv, *epist.* 14.

relever de l'état d'avilissement dans lequel ils étaient tombés. Convaincu par le témoignage de ma conscience de l'injustice de pareilles allégations, je devais les réfuter et justifier aux yeux de la France un peuple qui la bénit chaque jour. Et certes on ne me reprochera pas d'avoir été mu par un fol enthousiasme, et d'en parler sans connaissance de cause; car on verra, en lisant cet ouvrage, que, dès mon arrivée dans le Péloponèse, j'ai partagé cette opinion, que les Grecs manquaient de bonne foi et de reconnaissance. Mais je me suis convaincu plus tard, en les étudiant de plus près, que ce n'était ni à Calamata ni à Navarin qu'on pouvait apprendre à connaître les descendants des Léonidas et des Philopœmen.

Tel est surtout le motif qui m'a déterminé à livrer à l'impression mes *Souvenirs de la Morée*: il est assez louable pour que j'y trouve la garantie de l'indulgence avec laquelle le public voudra bien les accueillir.

SOUVENIRS

DE LA MORÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition de Morée. — Départ du deuxième convoi. — Tempête. — Réflexions philosophiques. — Arrivée à Calamata.

La voix de l'humanité venait enfin de se faire entendre des puissances les plus civilisées de l'Europe : l'Angleterre, la France et la Russie, trop long-temps insensibles aux prières des malheureux enfants de la Grèce, n'avaient pu rester sourdes à leur dernier cri : c'était celui de la destruction. La France, la première, venait de réunir plus de quinze mille hommes destinés à voler au secours des enfants de Léonidas, et à sécher les larmes de sang qui depuis trop long-temps sillonnaient leurs fronts abattus.

C'était vers le commencement du mois d'août 1828 ; l'expédition de Morée faisait le sujet de

toutes les conversations. Déjà Toulon voyait dans ses murs l'élite de notre armée prête à s'embarquer pour aller venger des héros malheureux ; elle avait à sa tête le général Maison, dont le nom seul dispense de tout éloge.

Le désir de voir ce pays si vanté, de défendre autant qu'il serait en moi la cause sacrée qui mit à ses habitants le fer à la main, de compatir à leurs malheurs en les connaissant mieux, et les apprenant de la bouche même des victimes, tels furent les motifs qui me déterminèrent à quitter Paris, séjour de tous les plaisirs et de toutes les jouissances, pour passer avec l'expédition en Morée, où je m'attendais bien à ne rencontrer que des souffrances et des privations ; et je puis assurer qu'à cet égard mon attente n'a point été trompée. Mais quoi ! les souffrances doivent-elles être appelées de ce nom, dans un pays où la barbarie, la tyrannie et l'inhumanité des Turcs en ont fait presque un devoir pour les habitants ? dans un pays où, pour eux, se nourrir d'herbes et de racines, rester exposés à une chaleur brûlante pendant le jour, et à l'humidité dangereuse des nuits, ne pas trouver un arbre pour se reposer sous son ombre, où tout cela n'est pas souffrir ? dans un pays dont les malheureux habitants ne connaissaient de souffrances que la nécessité de

ployer sous leurs barbares ennemis, de regrets que celui de ne pouvoir venger leurs frères immolés à la rage du Turc, de privations que celle de leur liberté? Nous avons rencontré, il est vrai, mille regrets, mille privations; mais convenons-en, ce n'étaient pas les plus terribles; les Grecs avaient éprouvé bien plus de malheurs, ils étaient hommes comme nous, et bien plus infortunés.

Je quittai donc Paris, le 11 août 1828. Je dois dire aussi que le désir d'apprendre la langue grecque moderne, que j'avais déjà commencée à étudier, l'espoir d'acquérir de nouvelles connaissances en visitant un pays si riche en souvenirs, et peut-être plus que tout encore, un certain goût des voyages, qu'excuse une imagination ardente dans un jeune homme de vingt-quatre ans, n'avaient pas peu contribué à me confirmer dans ma résolution. Ce n'était ni comme militaire, ni comme attaché à aucune administration que je suivais l'expédition française. Nous partîmes, trois autres jeunes gens et moi, pour concourir à la création d'une imprimerie française et grecque, que se proposait d'établir en Morée M. le lieutenant-colonel Raybaud, qui en était le directeur et le propriétaire. C'était le cinquième voyage que cet officier français allait faire dans ce pays, qu'il avait servi avec distinction pendant plusieurs an-

nées sous les ordres de Fabvier ou ceux du prince Mavrocordato, dont il était l'aide-de-camp. On verra plus tard quels obstacles nous eûmes à surmonter pour former notre établissement, et comme il nous fut difficile de trouver seulement un abri dans des lieux où les traces mêmes des anciennes habitations commençaient à disparaître sous l'herbe.

Je ne tardai pas à arriver à Marseille ; jamais je n'avais vu la mer, et je ne pus me défendre, en l'apercevant pour la première fois, de je ne sais quel sentiment qui fit battre mon cœur, et que je ne saurais exprimer. Après un petit séjour dans cette ville, nous nous rendîmes par terre à Toulon, et ce fut le 1er septembre que nous nous embarquâmes à bord du brik marchand *la Félicité*, nolisé par l'Etat, et faisant partie du deuxième convoi de l'expédition de Morée. Le lendemain de très bonne heure, nous reçûmes l'ordre d'appareiller.

Nous mettons à la voile au son du canon qui signale notre départ. Le convoi se compose de près de soixante navires de transport, escortés par neuf ou dix bâtiments de guerre. Le 6 au matin, nous découvrons les côtes de la Sardaigne, que nous laissons à gauche, passant entre deux rochers bien connus, nommés *le Taureau* et *la Vache*, et assez éloignés des terres. Le 8, vers le soir, nous apercevons les côtes de la Sicile, devant lesquelles nous

restons presque huit jours, retenus par un calme plat qui ne nous permettait pas d'avancer ; c'est ordinairement le présage d'un gros temps et de quelqu'affreuse tempête : nous ne tardons pas à l'essuyer. Dans la nuit du 16 au 17, le vent s'augmenta tout à coup ; la mer devint horriblement grosse ; les vagues s'élevaient si haut que nous perdions de vue les nombreux bâtiments qu'un instant auparavant nous apercevions près de nous ; ils reparaissent subitement à nos yeux, mais c'est pour nous échapper encore. Nous éprouvons un affreux mouvement de roulis ; c'est alors seulement que je me sens fortement indisposé. La cale où nous étions couchés répandait une odeur infecte, qui devint si insupportable, que, n'y pouvant plus tenir, nous montâmes sur le pont, où nous fûmes témoins du spectacle le plus beau et le plus épouvantable à la fois qu'il soit possible d'imaginer. Après avoir contemplé pendant quelque temps cette belle horreur, le malaise que je continuai à éprouver, me fit chercher sur le pont un coin où je m'attachai avec des câbles pour ne pas être enlevé par le roulis, qui devenait de plus en plus effrayant. Le mugissement sourd et lointain des vagues avait quelque chose d'horrible. L'extrémité de nos grandes vergues touchait dans l'eau de chaque côté du bâtiment. Le vent devenu plus

violent que jamais, nous emporte notre voile de petit hunier après en avoir rompu la vergue. Les lames qui viennent se briser avec un fracas affreux contre les flancs du navire, en détachent plusieurs feuilles de zinc qui tombent à la mer. Je ne pus, je l'avouerai, me défendre d'un sentiment de crainte et d'horreur à la vue du danger qui nous menaçait. On recule toujours, on tremble devant l'idée de la destruction ; je la voyais sous mes pieds; la mer n'était plus pour moi qu'un vaste tombeau ; chaque lame qui venait se briser contre nous, me semblait un large linceul qui se développait pour nous engloutir ; le vent lui-même me paraissait le souffle de la mort; le bâtiment qui nous arrachait à la fureur des vagues, et contre lequel la mer lutta vainement, était pour moi la bière fatale qui devait à jamais posséder nos restes inanimés ; telles étaient les pensées qui m'occupaient, quand mille cris confus des matelots et du capitaine nous apprennent que la barre du gouvernail vient de se casser.

Ce nouveau coup mit le comble à mon désespoir ; il me semblait voir le bâtiment s'enfoncer peu à peu dans l'abîme. Non, il est impossible d'imaginer une mort plus cruelle que celle-là, surtout pour un jeune homme que tout retient à la vie, dont le cœur se nourrit d'amour et d'espérances, et dont

l'ame vigoureuse, encore se plaît à penser à la grandeur de son origine et de ses destinées. Expirer seul, au sein des flots, sans pouvoir faire ses adieux à un père chéri, sans pouvoir embrasser une tendre sœur, sans pouvoir jeter un dernier regard sur l'innocente beauté qui a fixé pour jamais notre cœur ; expirer sans qu'ils puissent jamais savoir ce que nous sommes devenus ; les laisser sur notre sort dans une incertitude plus cruelle mille fois que l'avis de notre destruction; mourir sans gloire, forcés de nous abandonner à la rage de l'ennemi qui nous dévore ; nous voir arrêtés tout à coup dans une carrière glorieuse, au moment où elle ne fait que de s'ouvrir; être enlevés par la mort sans pouvoir faire auparavant une action qui nous honore, ou qui soit utile à quelqu'un de nos semblables ; penser à ce que nous avons de plus cher au monde, et mourir sans pouvoir en être aperçus une fois encore ! Quelles angoisses ! répondez, vous tous qui me lisez, dites s'il est une mort aussi cruelle que celle-là ; si vous restez insensibles à cette lecture, la nature ne parle plus à vos cœurs, vous êtes indignes de vivre. Puissiez-vous ne jamais apprendre par vous-mêmes ce que cette position a d'horrible et de désespérant !

C'est au moment où l'on est forcé de renoncer pour jamais aux biens d'ici-bas, que l'on cherche

à se rapprocher du bien éternel. C'est quand nous sentons la mort prête à nous frapper, que nous nous précipitons dans les bras de l'être invisible et puissant qui nous a donné la vie. Qui pourrait me dire pourquoi, dans ce moment fatal, la religion, que dans la prospérité l'on méconnaît et l'on oublie, nous fait alors entendre sa voix, et vient parler si fortement à nos cœurs? Quelles conséquences devons-nous en tirer? Ne seront-elles pas toutes en faveur de l'existence d'un Dieu bon, et juste tout à la fois? Ne prouveront-elles pas mieux que tout autre argument l'immortalité de l'ame et l'existence d'une autre vie? Car je le demande à tous ceux qui se sont trouvés d'une manière quelconque à deux doigts de la mort, et à ceux surtout qui se sont vus en butte à la rage d'une mer furieuse; en est-il un seul qui, bien pénétré des dangers qu'il courait, n'ait cherché dans l'idée d'un Etre suprême, les consolations qu'il ne pouvait déjà plus trouver dans les objets d'ici-bas? En est-il un seul qui n'aît remis son ame entre les mains d'un Dieu clément, et n'ait pensé à désarmer sa colère? En est-il un seul qui n'ait été frappé par la crainte d'une autre vie, et n'aît cherché à laver dans les regrets d'un cœur contrit, les fautes qu'il pouvait avoir à se reprocher? S'il en est ainsi, ne serons-nous pas en droit de conclure que ce senti-

ment d'un Etre suprême et d'une vie à venir est inné en nous? Un auteur célèbre a dit que ce retour sur nous-mêmes était le résultat de la désorganisation physique et morale de l'homme, au moment où la mort est prête à le frapper. Je puis assurer au contraire, que la mort en elle-même n'avait rien qui m'effrayât; mon ame, en ce moment, conservait toute sa vigueur, et si je n'ai pu me défendre de ces pensées religieuses, ce n'est pas que je craignisse la mort; mais j'ai parfaitement reconnu que c'est parce qu'à son approche on voit les choses bien plus clairement que nous ne les voyons, quand, dans la prospérité, nous sommes entourés de tout ce qui nous sourit. Peut-être aussi est-ce un effet de notre horreur pour la solitude? Dans ces cruelles anxiétés, nous nous voyons abandonnés de tout ce qui nous était cher; nous cherchons un appui, une consolation, un refuge dans les bras du seul être qui puisse alors nous entendre et nous secourir. Quand nous entrons dans la carrière de la vie, tous les soins nous sont prodigués; on nous environne de mille appuis et de mille sollicitudes diverses: quand il nous la faut quitter, nous n'avons pas moins besoin d'appui, de soins et de consolations. Quoi qu'il en soit, et de quelque cause que parte ce sentiment, il n'en est pas moins prouvé qu'il vient de nous, qu'il est inné en nous,

et non le résultat d'une désorganisation physique et morale dans notre être. Je prie le lecteur de me pardonner cette petite digression ; je me la suis permise, parce qu'elle fait essentiellement partie de la tempête que je viens de retracer à ses yeux, puisque c'est l'exposition succincte des pensées qui m'animèrent dans ces affreux moments.

Le capitaine, qu'une longue expérience avait familiarisé avec le dangereux élément, s'occupait, non de pensées religieuses, mais de la réparation du gouvernail ; il y parvint bientôt, et l'aurore nouvelle fit luire à nos yeux un jour aussi beau que la nuit avait été horrible. La mer se calmait peu à peu ; le vent soufflait avec moins de violence, et nous faisions du chemin sans être trop fatigués par le roulis qui devenait plus supportable. Les idées religieuses disparurent avec la tempête, et nous nous abandonnions déjà à l'espoir de découvrir bientôt la terre classique. Nous ne fûmes point trompés dans nos espérances, et le 21, à notre grand plaisir, nous entrâmes dans la rade de Calamata.

CHAPITRE II.

Perte d'un bâtiment. — Bazar de Calamata. — Mauvaise foi de quelques Grecs. — Dévastation du pays. — Départ pour Navarin. — Navarin. — Rapacité d'un marchand français.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peines et sans de nouveaux dangers que nous parvînmes à mouiller dans la rade de Calamata; et le lendemain, dès le matin, les premiers rayons du soleil vinrent éclairer un désastre affreux; nous aperçûmes sur le rivage les débris d'un bâtiment qui venait de périr. C'était un brik marchand, *l'Aimable Sophie*, l'un des plus fins voiliers du convoi. En proie, la nuit précédente, à la fureur des vagues et à l'impétuosité des vents, il fut jeté à la côte et s'y brisa, assez près de nous. Heureusement il n'avait pas échoué loin du rivage. Tout l'équipage et les passagers eurent le temps de se jeter à la mer et la force de se sauver à la nage. Il y avait à bord vingt-deux chevaux du

3me régiment de chasseurs; ils périrent tous. Les vagues apportèrent sur le sable les débris du bâtiment dont on ne put presque rien sauver et qu'on acheva même de briser, pour en retirer les malles et effets appartenant aux officiers de ce régiment.

Qu'on se croie après, cela en sûreté dans le port; tant il est vrai qu'il n'y a rien de si trompeur que l'élément liquide! aussi nous tardait-il bien de nous trouver à terre. Les vagues étaient cependant encore trop agitées pour que le capitaine se décidât à mettre son canot à la mer, et ce ne fut que vers le soir qu'il nous accorda ce plaisir.

A peine, la veille, avions-nous jeté l'ancre, que vingt embarcations légères s'étaient aussitôt dirigées vers chacun des bâtiments du convoi. Elles étaient montées par des Grecs, et chargées de raisins, de pastèques, de grenades, de figues et de vin. Je n'ai pas besoin de dire que partout ils étaient bien reçus, et qu'ils ne tardaient pas à être débarrassés de leurs marchandises. C'étaient les hommes qu'on venait protéger et défendre; c'étaient ces héros généreux à qui la cause de la liberté avait mis les armes à la main, et qui plus intrépides à proportion qu'ils étaient plus malheureux, avaient juré de mourir tous plutôt que

d'être esclaves. C'est ainsi du moins que nous les avions jugés. Ils perdirent bientôt à être connus, et c'est surtout quand, descendus à terre, nous vîmes l'espèce de bazar qu'ils avaient établi sur la plage, c'est alors, dis-je, que nous fûmes convaincus de leur mauvaise foi, de leur ingratitude et de leur rapacité. Ils étaient la plupart de Zante ou de Corfou, et parlaient plutôt italien que grec. Il y en avait pourtant plusieurs qui étaient de la Morée, mais sans en avoir plus de bonne foi ni plus de reconnaissance pour les soldats français qui venaient les défendre. Leurs boutiques n'étaient autre chose que des cahuttes construites avec des herbes et quelques branchages. Leurs marchandises consistaient en fruits de l'espèce désignée plus haut, en savon, en tabac, en vins et eau-de-vie qu'ils nomment *raki*. On y trouvait aussi quelques jeux de cartes. Ils se gardaient bien de livrer leur marchandise avant d'en avoir préalablement reçu le payement. S'il arrivait qu'on leur présentât un écu de 3 ou de 5 francs, et qu'on prît pour moins de 3 ou de 5 francs de marchandise, ils aimaient mieux ne pas vendre, prétendant qu'ils n'avaient pas de monnaie; ce qui causa entre eux et nos soldats un grand nombre de querelles, ceux-ci ne pouvant entendre que l'argent à la main, on leur refusât les

cru remarquer en eux une lâcheté assez caractérisée, pour que je ne craigne pas de l'appeler ainsi.

Désolé de trouver les Grecs d'aujourd'hui si différents de leurs aïeux, je voulus voir si le sol qui leur a donné naissance, avait également dégénéré, et s'il ne restait plus qu'un vain nom à cette belle Grèce de l'histoire, à cette terre classique, si riche en souvenirs. Quelque dévasté que soit aujourd'hui ce pays malheureux, l'aspect m'en parut assez riant. La scène serait enchanteresse, je ne dirai pas s'il était cultivé, mais seulement s'il avait moins souffert. De jolis coteaux se développent et se prolongent agréablement le long de la mer, couverts d'un gazon verdoyant, à travers lequel serpentent, à des distances assez rapprochées, vingt ruisseaux d'une eau claire et limpide. Ce n'est pas une beauté artificielle qu'on admire en ces lieux, on n'y rencontre que ce que produit la nature abandonnée à elle-même. L'art ne s'est point réuni à elle pour embellir ces parages, ou plutôt elle n'a connu qu'un art subversif et destructeur. En effet, si l'on monte un peu plus vers le sommet des coteaux, on n'aperçoit que des pieds d'oliviers réduits en charbons; tous les arbres ont été la proie des flammes; les arbrisseaux et les buissons eux-mêmes n'ont pas été épargnés; c'est au point que nous ne pouvions faire un seul

pas sans avoir le bas de nos pantalons tout crayonné par les racines et le pied des arbustes, sortant à peine de la terre, et véritablement réduits en braise. Il faisait un soleil brûlant quand nous parcourions ces coteaux. Avec quelle avidité nous cherchions un ombrage ! Mais, hélas ! ce fut en vain, et tout en nous plaignant du peu de reconnaissance des Grecs, nous déplorions leurs malheurs ; nous maudissions la barbarie et l'inhumanité d'Ibrahim, qui, au massacre de tant d'infortunés, n'avait pas craint d'ajouter la dévastation totale du sol qui les nourrissait, et de réduire en cendres jusqu'à la dernière des maisons qu'il avait rencontrées dans cette partie de la Morée.

La nuit approchait, nous regagnions à pas lents le rivage où nous attendait l'embarcation qui devait nous reconduire à bord. Nous apprîmes bientôt que notre capitaine venait de recevoir l'ordre de se tenir prêt à appareiller pour le lendemain matin. Nous devions nous diriger sur Navarin, où s'était déjà rendue une partie des bâtiments de notre convoi, que la tempête avait dispersés. Nous passâmes successivement devant les forteresses de Coron et de Modon : nous apercevions sur les créneaux les Turcs et les Égyptiens qui observaient eux-mêmes notre marche. Enfin, le 26 au matin, nous entrâmes dans la rade de Navarin : il y avait

déjà quatre vaisseaux de ligne, deux français, un anglais et un russe; plusieurs frégates, et une grande quantité de transports du premier convoi; on voyait dans le fond de la rade et non loin d'un petit ilot qui servait de magasin, plusieurs bâtiments turcs qui ne tardèrent pas à se mettre en mer, chargés d'une partie des troupes d'Ibrahim.

Navarin situé sur une côte élevée, à la pointe du continent et du côté méridional du golfe qui porte son nom, se prolonge jusque sur le rivage: ses murailles sont baignées, en cet endroit, par les eaux de la mer. Son fort était occupé par des Turcs et des Égyptiens. Au pied des murs, et à l'endroit même où l'on a construit la nouvelle ville, était campé le reste des troupes d'Ibrahim. Nous les reconnûmes à leurs larges pantalons rouges. Obligés de mouiller presqu'au fond de la rade, nous ne pûmes faire sur la ville et sur le camp que très peu d'observations et de remarques. Nous apprîmes pourtant que ce golfe présentait le havre le plus spacieux, le plus sûr et le plus commode de la Morée. Il pourrait contenir près de mille navires. Sa longueur, depuis Navarin jusqu'à Zonchio (vieux Navarin), est de plus de trois lieues; il a plus d'une lieue et demie de largeur depuis l'île de Sphactérie, jusqu'à la terre ferme, à un quart de lieue de laquelle se trouve

le petit îlot dont nous avons déjà parlé. On y mouille à quarante brasses; les passes y sont au nombre de trois : l'une très difficile, à l'extrémité nord-ouest du golfe, et protégée par un fort qui fut construit, dit-on, par les Vénitiens; les deux autres sont à la partie méridionale du golfe : la plus grande et celle que nous suivîmes, est sous le canon même de Navarin; la dernière de ces trois passes se trouve entre un haut rocher nu et l'île de Sphactérie; elle ne peut guère admettre que de petites barques; et l'on verra plus tard dans quel embarras nous nous sommes trouvés, pour avoir essayé d'enfiler cette passe, d'après l'assurance que nous donna le capitaine, que nous pourrions par cette voie gagner le large plus facilement. L'île de Sphactérie, connue aujourd'hui sous le nom de *Sphagia*, se trouve presque à pic du côté de la haute mer. On y voit encore les restes d'un petit fort qui commande la passe.

Aussitôt que nous eûmes mouillé, je priai le capitaine de me faire conduire à terre avec son canot, ce qu'il m'accorda avec plaisir, quoique la complaisance des Provençaux, et des capitaines surtout, ne soit pas encore bien prouvée. Seulement il me fit promettre de me trouver sur le rivage à six heures au plus tard, sous peine d'être exposé à n'y plus rencontrer l'embarcation après

l'heure convenue. Je me rendis d'abord au bazar, que les Grecs avaient établi à l'instar de celui de Calamata. Si le genre de construction de ces cahuttes était le même, les goûts, les mœurs et la mauvaise foi des vendeurs, n'avaient pas changé davantage. J'oserai même dire qu'il y avait je ne sais quoi de plus raffiné dans leurs ruses, et dans les moyens qu'ils employaient pour nous tromper. Du reste, ils furent imités en cela par quelques marchands de Marseille qui étaient venus s'établir à Navarin, pourvus de toutes sortes d'objets de la première nécessité. Il y en avait un entr'autres qui vendait tout horriblement cher, et n'avait pas honte de faire payer un sol, au pauvre soldat, le seul pain à cacheter qui devait fermer la lettre, où il rassurait sur son sort la mère désolée qui pleurait son absence, ou l'amante délaissée qui soupirait après son retour. On peut juger du prix des autres marchandises par ce seul exemple, et c'est un Français qui le donne ; et c'est envers des Français qu'il s'en rend coupable ; et c'est un objet de si mince valeur qu'il fait payer au malheureux soldat du prix de toute sa journée. Ce même marchand est venu depuis s'établir à Patras, où chacun se souvient encore de cet acte de la rapacité la plus sordide et la plus dégoûtante.

Quant à la bonté du sol et à la beauté du pays,

Calamata a de beaucoup l'avantage sur Navarin. Sa rade, qui forme le fer à cheval, est presque de toutes parts entourée de collines incultes et rocailleuses. Vis-à-vis le fort et à l'entrée de la rade, se trouve l'île de Sphactérie : elle n'est guère célèbre aujourd'hui que par le souvenir du massacre des Lacédémoniens, qui s'y étaient réfugiés après avoir été vaincus par les Athéniens dans un combat naval ; et c'est à cet affreux désastre que cette île doit son nom. Si l'on porte ses regards vers la partie nord-ouest du golfe, l'on découvre les restes du vieux Navarin, aujourd'hui Zonchio, où plusieurs auteurs avaient, mais à tort, déterminé l'emplacement de la *divine Pylos*, patrie du célèbre Nestor. Non loin de là se voit un étang qui communique avec le port par un canal très étroit : cet étang n'a guère plus d'une demi-lieue dans son plus grand diamètre.

Une grande partie de nos troupes fut débarquée presque au fond, mais sur la droite de la rade, à environ une lieue et demie de Navarin : c'est dans cet endroit et dans la partie surtout la plus voisine de la mer, que nos soldats ont pris les maladies qui en ont conduit un si grand nombre au tombeau. Ces lieux étaient extrêmement marécageux : pendant le jour, les chaleurs étaient excessives, et l'humidité des nuits, très dangereuse. Le 16e ré-

giment de ligne, campé dans cet endroit, fut un de ceux qui eurent le plus à souffrir de ces incommodités. Non loin du camp coulaient quelques ruisseaux, où les soldats allaient se reposer; peut-être là jadis quelques jeunes Grecques, filles de héros fameux, étaient venues se désaltérer, remplir leurs cruches légères, ou laver le linge de toute leur famille. Aujourd'hui les personnages ont changé : ce sont des soldats, et des soldats étrangers à ces lieux, à qui cette occupation sert de délassement, en attendant que le moment soit venu de cueillir des lauriers et d'exposer leurs jours.

Déjà les ouvriers français avaient construit un four et des magasins de vivres; déjà l'on voyait s'élever une cabane improvisée, qui s'appelait l'hôtel des postes. Tous allaient y porter la lettre, qui devait apprendre aux habitants d'un autre ciel les fatigues d'un voyage pénible, le peu de jouissances que présentait la Grèce, la mauvaise foi de ses habitants, et le désir que chacun avait de revoir sa chère patrie. Je venais moi-même d'y déposer le papier, interprète de mes sentiments, quand je rencontrai un officier du 54e, avec lequel je m'étais trouvé dans le bateau à vapeur qui descend le Rhône de Châlons jusqu'à Lyon. Le désir de connaître le pays nous entraînant

toujours, nous nous trouvions à une distance assez éloignée du camp français, quand je m'aperçus que l'heure que m'avait fixée le capitaine était déjà passée : que faire? Cet officier devait ainsi que moi retourner pour la nuit à son bord. Où la passer cette nuit? sera-ce au milieu des soixante ou quatre-vingts Grecs qui composent le bazar? non, nous n'y serions pas en sûreté. Nous trouvant à une distance à peu près égale et du camp d'Ibrahim et du bazar des Grecs, nous préférons nous rendre auprès des troupes égyptiennes. Après environ trois quarts d'heure de marche, nous y arrivons pleins d'espoir d'y passer la nuit, et de nous reposer de nos fatigues.

CHAPITRE III.

Camp d'Ibrahim-Pacha. — Bon accueil que nous y recevons. — Rencontre de chirurgiens français au service de ce prince. — MM. Abro et Bonfort. — Femmes grecques au pouvoir des Turcs et des Égyptiens. — M. Areissy et le petit Christo.

Nous nous dirigeons d'abord vers une tente éclairée de quelques bougies, étonnés de ne rencontrer à l'entrée du camp aucun factionnaire à qui nous puissions nous adresser. Le sommeil avait déjà commencé à répandre ses pavots sur les yeux fatigués de la plupart des soldats d'Ibrahim. La terre était jonchée de corps, étendus confusément dans la poussière. Nous avancions toujours sans rien dire à personne, et sans que personne s'opposât à notre marche. Mon pied s'accrocha tout-à-coup à celui d'un Arabe, qui dormait étendu sur des cailloux, et placé de manière à former une espèce de croix avec son corps et son fusil, sur lequel sa tête reposait lourde-

ment (c'est dans cette position que se trouvaient presque tous ceux dont le sommeil s'était déjà emparé); ce mouvement le réveille; il lève pesamment la tête, et sans s'effrayer de voir si près de lui deux Français, pour ne pas dire deux ennemis, il la replace sur son fusil, et continue de dormir. Nous trouvâmes dans la tente, vers laquelle nous nous étions dirigés, trois ou quatre Egyptiens occupés à fumer leur pipe, et à écouter un cinquième individu, qui pinçait d'une espèce de guitare; j'entrai; je leur déclarai en grec que nous étions Français; que la nuit venait de nous surprendre loin de notre camp, et je les priai de nous accorder l'hospitalité, qu'ils ne refusent jamais aux étrangers qui la réclament. Après nous avoir accueillis avec les saluts et les félicitations d'usage dans le Levant, l'un d'eux prit la peine de nous conduire dans la tente d'un marchand Corse, nommé Costa; celui-ci avait depuis quelque temps suivi les troupes d'Ibrahim, qui l'avait chargé de fournitures diverses. Le Turc qui nous accompagnait, nous fit espérer que là, sans doute, nous rencontrerions quelques Français, qui s'étaient, en qualité de chirurgiens, engagés au service d'Ibrahim.

Nous entrons donc, et nous y trouvons effectivement six Français, deux Piémontais et trois

Italiens. Tous s'empressent de nous préparer des tapis pour nous reposer. C'est à qui nous fera le plus d'accueil; celui-ci allume aussitôt sa pipe, qu'il nous présente remplie du tabac le plus doux et le plus odorant; celui-là nous offre la tasse de café, où le sucre, à la vérité, n'abonde pas, mais où reste, en compensation, un marc épais et noirâtre. Ici, on nous donne le petit verre de liqueur; là, on célèbre notre arrivée par les chansons des festins et de l'hospitalité; une espèce de guitare, comme celle que j'avais déjà remarquée, accompagne le chanteur, qui s'écoute avec plaisir, et que les sons, échappés du monotone instrument, jettent dans une sorte de délire, et enflamment d'un enthousiasme prophétique. Là se trouvait aussi M. Abro, Arménien, qui a long-temps habité Paris, et qui est aujourd'hui le secrétaire interprète du fils de Méhémet Ali; je remarquai auprès de lui un jeune homme, d'une figure belle et pleine de franchise; il se nommait Bonfort, né à Smyrne, mais d'origine française. Sa famille habitait alors Alexandrie. Il avait quitté cette ville, pour apprendre le commerce en voyageant, et, depuis trois ans, il suivait Ibrahim, dont il était tout à la fois le second interprète et le fournisseur. J'aurai plus tard occasion de parler de cet excellent jeune homme, à qui la barbarie et l'incivilisation des

Arabes n'ont rien fait perdre des qualités estimables qu'emporte avec lui le titre de Français.

On nous fit ensuite goûter d'un mets que je ne connaissais pas encore, et qui fait les délices des femmes du pays: c'est le *kalva*, qu'on tire préférablement de Smyrne et qui n'est qu'un composé de miel, d'huile et de farine de sem, bien pétrie. Cet aliment, très lourd et très indigeste, ne se coupe qu'avec une espèce de marteau en forme de hache; il s'enlève par feuilles, et il n'y a qu'un sens pour le détacher facilement.

Il y avait aussi dans la tente, ou plutôt dans le magasin de M. Costa, beaucoup de femmes, Grecques presque toutes, prises surtout dans le siége de Missolonghi. Elles ne me parurent aucunement affligées de leur esclavage, si vraiment on peut appeler esclaves des femmes qui se disent elles-mêmes les amantes et les épouses de leurs maîtres; des femmes qui pour suivre ces derniers ont constamment rejeté l'offre qu'on leur fit de les rendre à leurs familles, à leurs biens, à leur patrie, à la liberté; des femmes qui ont été jusqu'à renier leurs pères et leurs frères, pour accompagner sous le ciel brûlant de l'Égypte, ceux que nous appelions leurs tyrans : et ce n'est pas à Navarin seulement qu'elles ont tenu cette conduite; il en a été partout de même, et à Coron, et

à Modon, et à Patras, et au château de Morée.

Mais revenons aux chirurgiens français que je rencontrai dans le camp d'Ibrahim. L'un était précisément de mon pays; deux autres de Lyon; le quatrième était de Marseille, et les deux derniers de Toulon. Ils s'étaient engagés pour quatre ans au service du chef égyptien, dont ils furent toujours très bien vus, à la table et aux plaisirs duquel ils participèrent plus d'une fois. C'étaient eux aussi, qui, aidés des Italiens, dont j'ai déjà parlé, charmaient les loisirs et les ennuis de leur chef par un genre de spectacle, dont la maison même d'Ibrahim à Modon était le théâtre; ils jouaient de temps en temps la pantomime, qu'ils accompagnaient de sauts, de danses et d'expériences physiques; ce qui leur concilia entièrement la confiance et l'amitié du Pacha. Leurs appointements étaient de 8 à 9000 francs par an, indépendamment des riches vêtements qui leur étaient accordés, et des rations qu'ils recevaient tous les jours et qui s'élevaient à sept ou huit pour chacun d'eux. Ils avaient stipulé dans leur engagement, qu'on ne les forcerait pas à changer de noms ou de religion, qu'il leur serait accordé à la fin de leur service le paiement d'une année entière, et qu'ils seraient de suite ramenés en France, sans avoir à supporter aucun des frais du retour.

Ibrahim avait jusque-là rempli avec l'exactitude la plus scrupuleuse toutes ses obligations envers eux, et ils n'avaient plus que seize mois à passer près de lui quand ils se sont embarqués pour retourner à Alexandrie.

Chacun d'eux avait une femme seulement, à l'exception de M. Saint-André de Lyon, qui en avait trois. Il était appelé généralement du nom de *Dragon*, parce qu'il avait, je crois, servi dans cette arme sous les drapeaux français. Avant d'entrer au service d'Ibrahim, il avait été pendant quelques années à celui des Grecs qu'il ne quitta, m'assura-t-il, qu'à cause de leur mauvaise foi, de leurs ruses et de leur perfidie, à laquelle il opposait la justice, la franchise et la fidélité des Turcs. Le jeune homme de mon pays avait pour femme une négresse fort jolie; il en avait eu un enfant qu'il aimait beaucoup et qu'il se propose de faire naturaliser Français à son retour. Cette femme, constamment occupée de son fils, n'en avait pas pour son mari moins de soins et de sollicitudes; je remarquai surtout en elle beaucoup d'ordre, de propreté et d'économie. Un des deux chirurgiens à qui Toulon avait donné le jour, était M. Areissy, homme vraiment recommandable par son bon cœur, sa franchise, et mille au-

tres qualités. Son souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire, ainsi que celui de sa femme et d'un petit Grec nommé Christo, qu'il avait pris à Missolonghi, à qui il avait depuis tenu lieu de père, et qu'il se proposait d'adopter solennellement pour son fils à son retour en France, si les Français qui se flattaient de venir rendre aux Grecs la liberté n'étaient pas venus la ravir à cet enfant, en l'arrachant à celui qu'il appelait son père. La femme de M. Areissy se nommait Maria; elle était aussi de Missolonghi. Elle venait d'atteindre sa quatorzième année quand elle tomba au pouvoir des Turcs, pendant le siége de cette ville. M. Areissy charmé de sa beauté, de sa jeunesse, de ses grâces et de son amabilité, n'avait pas hésité à l'acheter pour en faire sa femme; elle n'eut jamais qu'à se louer du caractère, des égards et des bontés de celui qui toujours se montra son époux plutôt que son maître. Je remarquai dans un autre coin du magasin, une jeune femme assez belle, mais qui paraissait plongée dans la douleur la plus profonde; elle se nommait Ianoula, du même pays que ses compagnes; elle pleurait la perte d'un chirurgien français que la mort venait de lui enlever, malgré les soins et toutes les peines qu'elle avait prises pour le conserver à la vie. Sur le point de passer

dans les bras d'un nouveau maître, elle accordait des pleurs, des souvenirs et des regrets à la mémoire de celui qu'elle venait de perdre.

Ce fut donc au milieu de ces braves Français et de leurs femmes, que je me disposai à passer la nuit. Elles s'empressèrent de réunir plusieurs tapis pour en faire un lit à la façon orientale; ce fut le petit Christo qui le prépara avec une célérité et une adresse qui me frappèrent. Je fus, avant de me coucher, témoin d'une scène qui m'apprit combien ces malheureuses femmes avaient eu à souffrir pendant les derniers jours de Missolonghi. L'eau manquait dans le camp d'Ibrahim; les chaleurs étouffantes du jour, et plus encore les viandes salées dont elles se nourrissaient, avaient allumé en elles une soif ardente; c'était les larmes aux yeux et les bras tendus d'une manière suppliante qu'elles nous demandaient un seul verre d'eau pour se rafraîchir la bouche. Ne pouvant plus résister à la soif brûlante qui les dévore, elles envoient le jeune Christo emplir d'eau de mer une petite cruche de cuivre étamé, et boivent à l'envi de cette eau malfaisante, qu'elles sont obligées de rejeter aussitôt. J'étais vraiment peiné de leurs souffrances, et comme je les louais du courage avec lequel elles savaient supporter tant de privations, « Ah! monsieur, me répon-

dirent-elles en leur langue, nous avons éprouvé bien d'autres tourments; si la soif a ses horreurs, celles de la faim sont bien plus terribles encore; nous les avons ressenties plus d'une fois pendant le siége de notre malheureuse patrie. »

Je ne sais ce que j'aurais donné pour pouvoir me procurer le seul verre d'eau que réclamaient ces infortunées, quand, tout à coup, l'occasion s'en présenta. M. Abro, qui était sorti depuis un quart-d'heure avec M. Bonfort, rentrait avec lui dans le magasin de M. Costa. Ils portaient du kalva et une bouteille d'eau douce, qu'ils venaient de payer un thalari. Après m'avoir une seconde fois offert de ce mets oriental, M. Abro me passa un verre d'eau que je me hâtai d'accepter. Je fis signe au petit Christo de venir, et je lui remis le verre, qu'il porta aussitôt à la femme de M. Areissy; elle en but ainsi que ses compagnes, qui me témoignèrent à l'instant leur joie et leur reconnaissance.

Il était plus de minuit : je me sentais fatigué, et le sommeil commençait à m'appesantir; je ne tardai pas à m'étendre le plus commodément possible sur un lit de coussins et de tapis. Jamais nuit ne me parut plus courte; jamais, je crois, je ne dormis plus profondément; c'était la première que je passais à terre depuis que j'avais quitté la France, et je puis assurer que je n'eus aucunement à me repentir du

contre-temps qui m'avait empêche de retourner à bord.

Il y avait déjà plus de trois heures que le soleil dorait de ses rayons les tentes égyptiennes, quand l'éclat de ses feux vint m'arracher au sommeil. Le petit Christo n'eut pas plus tôt remarqué que nous avions cessé de dormir, qu'il nous apporta à chacun une tasse de café noir, qui achéva de nous réveiller. Je me disposais à prendre congé de mes chers compatriotes, afin de rassurer à mon bord, ceux que mon absence avait pu inquiéter; ils nous conjurèrent de rester encore quelques heures avec eux, pour être témoins de l'interrogatoire qu'on devait faire subir à leurs enfants et à leurs femmes, comme il en avait été convènu dans la capitulation que le fils de Méhémet avait acceptée. Je cédai à leurs prières, dans l'espoir de recueillir quelques notes sur une scène qui me paraissait devoir être très intéressante, et je déterminai mon compagnon à attendre encore quelques instants pour assister à ce spectacle d'un genre nouveau pour nous.

CHAPITRE IV.

Clauses de la capitulation de Navarin. — Interrogatoire du jeune Christo. — Sa grandeur d'ame et sa reconnaissance. — Les femmes grecques préfèrent suivre les Égyptiens et les Turcs, plutôt que de rester dans leur patrie. — Arrivée d'Ibrahim à Navarin. — Discipline de ses troupes.

Par une des clauses de la capitulation de Navarin, que le chef égyptien venait de signer, et qui servit de type à celle des autres châteaux de la Péninsule, il avait été convenu que tous les enfants et les femmes qui se trouvaient dans son camp et dans les forts, seraient interrogés sur le lieu de leur naissance, sur leur âge, sur leurs volontés et l'usage qu'ils voulaient faire de la liberté que nous venions leur rendre. Pour les femmes au-dessus de quatorze ans, toutes les questions se réduisaient à savoir si elles étaient chrétiennes ou mahométanes. Dans le premier cas, après les avoir engagées à rentrer sous les drapeaux de la religion de leurs pères, et à rester dans leur patrie qu'on venait dé-

livrer, on leur représentait qu'elles étaient pourtant libres de suivre leurs nouveaux maîtres. Il en était de même des garçons au-dessus de quatorze ans. Quant aux enfants au-dessous de cet âge, la même latitude ne leur était pas accordée, et dès qu'il était reconnu, soit par leurs aveux, soit par le serment de ceux qui disaient les connaître, et les réclamaient comme enfants de la Grèce (car plusieurs Grecs se trouvaient présents à cet interrogatoire), que vraiment ils appartenaient à cette nation, ils étaient aussitôt pris de force, arrachés des bras de ceux qui, les larmes aux yeux, se disaient les auteurs de leurs jours, ou leurs pères adoptifs.

On est obligé de convenir qu'il y eut dans ces interrogatoires beaucoup d'injustice ou de négligence. Loin d'être agréables aux malheureux qui en étaient l'objet, ceux qui présidaient à ces sortes d'examens n'étaient pour eux que des tyrans dont ils redoutaient les regards, et dont les décisions leur semblaient des arrêts de mort. Je n'en citerai qu'un exemple; c'est celui du petit Christo de Missolonghi, dont j'ai déjà parlé.

L'examen se faisait dans une espèce de cabane, où n'étaient admis que les juges (si je puis les appeler ainsi), les interprètes, la personne qui devait être interrogée, et quelques Grecs qui pouvaient donner des renseignements sur l'âge et la naissance

de ces malheureux. Christo avoua franchement qu'il était Grec ; mais il assurait qu'il avait plus de quatorze ans. On commença d'abord par l'accuser de mensonge, puis on alla jusqu'à lui faire quitter tous ses vêtements, afin de voir si les indices de la virilité s'étaient assez manifestés pour qu'on pût lui supposer cet âge. Il fut convenu qu'il ne pouvait avoir atteint sa quatorzième année. Déjà, l'on se disposait à s'emparer de lui, quand, s'écriant tout à coup d'une voix forte, quoique vivement émue : « Qu'êtes-vous venus faire ici? dit-il en sa langue à ceux qui l'avaient interrogé. Mon père, celui que vous appelez mon tyran, est Français comme vous. Je vous croyais aussi justes et aussi bons que lui. Vous vous flattez de venir nous rendre à la liberté, et vous commencez par nous en interdire l'usage. Ma liberté, à moi, consiste à suivre celui qui ne m'a jamais fait que du bien ; celui qui m'appelle son fils, et qui m'a permis de l'appeler mon père ; celui qui, dans quelques années, doit m'emmener en France, où je comptais acquérir les vertus et la civilisation dont vous savez si bien vous flatter, et où je serais tenté de croire qu'il n'y a plus qu'injustice et trahison. Et, en effet, qu'exigez-vous de moi ? Voulez-vous que je retourne dans un pays où j'ai vu périr, sous mes yeux, les auteurs de mes jours, nos maisons ré-

duites en cendres, nos biens et nos terres dévastés d'une manière affreuse? dans un pays où je ne puis que me voir condamné à garder des troupeaux, si toutefois il en reste encore? Ne croyez pas que j'aie renoncé à la religion de mes ancêtres; la mienne est celle de M. Areissy, de mon père; elle doit être aussi la vôtre, à moins que la vôtre n'ait changé depuis quelque temps, et qu'elle n'autorise aujourd'hui le crime et la barbarie. Est-ce au nom de cette religion de paix et de charité, que vous venez m'arracher aux bras de mon bienfaiteur et de mon père? Faites-le venir; il n'y a que lui, lui seul, qui puisse me décider à le quitter. S'il me juge désormais indigne de ses soins et de ses bontés paternelles, je m'éloigne de lui en bénissant sa mémoire; rien, désormais, ne m'attache plus à la terre; en le perdant, je perds plus que la vie. Si, au contraire, il m'appelle encore son enfant, les tourments, la mort même, rien ne pourra me séparer de lui. »

Ce discours fut répété mot à mot par les interprètes. L'un d'eux, auquel j'avais déjà parlé la veille, nous le rapporta littéralement, au moment où la force armée s'emparait du pauvre petit Grec, qu'on se disposait à jeter dans la chaloupe, qui devait les recevoir. Nous attendions, M. Areissy et moi, avec la plus grande anxiété, l'issue de cet

interrogatoire. Quand il vit ce petit malheureux, se débattant avec rage contre ceux qui l'ont saisi et qui le serrent étroitement, il n'eut pas la force de supporter ce spectacle déchirant. Il ne put se soutenir, et tomba sur moi la tête appuyée dans une de ses mains ; je vis l'autre se porter à l'instant sur son sabre. Il resta quelques minutes dans cette position accablante, paraissant anéanti par la douleur. Ce fut alors que le petit Christo m'aperçut. Il me reconnut aussitôt, et tendant vers moi des bras suppliants : « Vous, monsieur, s'écria-t-il, vous aussi me laisserez-vous emmener? De grâce, sauvez-moi, rendez-moi à mon père, ou je meurs! » Ce petit infortuné était tellement hors de lui-même, qu'il n'aperçut point M. Areissy, qui avait encore la tête appuyée sur mon épaule, et que le chagrin absorbait entièrement.

Cependant Christo avait été jeté dans la fatale chaloupe ; déjà elle s'éloignait du rivage. M. Areissy sortit de l'espèce de léthargie qui l'avait rendu insensible à tout ce qui l'entourait. Nous aperçûmes son malheureux enfant, se brisant la tête contre les bords de l'embarcation ; les deux matelots, chargés exclusivement de le surveiller, avaient peine à le maintenir ; il poussait des cris affreux, et se frappait à chaque instant la tête, contre les bords ou le petit mât de la chaloupe. Tout ce qu'ils ont

pu faire, a été de l'empêcher de se donner la mort. Il devait les trouver en cela bien cruels, puisqu'ils ne lui permirent pas, en mourant à nos yeux, de témoigner à son père sa reconnaissance, et aux Français qui l'arrachaient à son bienfaiteur, leur barbarie, leur inhumanité, et la malédiction à laquelle il les vouait.

« Qu'on m'enlève tout, s'écria alors M. Areissy, la main toujours appuyée sur la poignée de son damas et les yeux enflammés de fureur; qu'on m'enlève aussi ma femme, qu'on m'assassine moi-même, puisqu'on m'arrache impunément ce que j'avais de plus cher au monde. » Il n'en fut pas de même de Maria, ni de ses compagnes. Fières du billet précieux qui les autorisait à suivre leurs maîtres ou plutôt leurs époux, elles se présentaient déjà toutes à nos yeux ; leur joie fut troublée par ce que nous leur racontâmes du malheureux Christo. Maria mit tout en œuvre pour arracher son mari à la douleur qui le consumait. Elle nous entraîna dans la tente et au magasin de M. Costa où elle s'empressa de nous faire donner du café et du rhum.

De toutes les femmes qui avaient été interrogées, aucune n'avait cédé aux instances qui leur étaient faites pour les déterminer à rester dans leur patrie ; toutes avaient déclaré positivement qu'elles vou-

laient suivre leurs nouveaux maîtres partout où ils porteraient leurs pas. Il n'y avait que celles qui appartenaient aux Européens qui n'avaient pas la figure voilée. Toutes les autres avaient devant le visage un voile noir ou blanc étroitement lié sous le menton, et assez épais pour qu'on ne pût pas les reconnaître même de très près. D'autres n'avaient de découvert que les yeux et le haut du nez. Il y avait dans le camp quelques femmes excessivement vieilles et défigurées : c'étaient celles-là surtout qui ne se couvraient pas les yeux; heureusement pour nous l'épaisseur du voile nous dérobait la vue de leur bouche édentée et grimacière; mais ce que nous avions de la peine à supporter, c'était ce même voile qui nous cachait le corail des lèvres et l'ivoire des dents de cent jeunes filles, dont les yeux seuls nous les représentaient comme des beautés célestes ou idéales.

La journée était déjà fort avancée, et nous nous disposions à retourner à bord. Après avoir reçu quelques petits présents des femmes de nos compatriotes, nous prîmes congé d'eux, leur souhaitant tout ce qu'ils pouvaient désirer. M. Areissy, en me quittant, me recommanda son petit Christo, me faisant promettre, si je le rencontrais en Morée, de le prendre avec moi, de l'emme-

ner en France, sitôt que j'y retournerais, et de le remettre entre les mains de sa mère à Toulon, où avant dix-huit mois il pourrait le rejoindre. Quelques efforts que je fisse pour le découvrir, je n'ai pu savoir ce qu'il était devenu. Nous profitâmes de l'embarcation d'un capitaine mouillé près de nous, pour retourner chacun à notre bord, non sans penser à ce pauvre petit Grec, qui venait de faire preuve de tant de reconnaissance et de grandeur d'ame. Mais ce qui nous étonnait surtout, c'était l'empressement unanime avec lequel toutes les femmes grecques avaient demandé à suivre les Égyptiens. Quant à l'infortuné Christo, disions-nous, les bontés qu'avait toujours eues pour lui son bienfaiteur, celles qu'il lui faisait espérer pour l'avenir, l'âge et le sexe de ce jeune homme, tout explique la préférence qu'il accordait à sa position présente, et l'usage qu'il prétendait faire de sa liberté. Mais qui pourra nous dire les causes de cette même résolution de la part des femmes grecques? Vit-on jamais une femme renoncer de gaîté de cœur à sa patrie, à sa religion, aux lieux qui l'ont vue naître, quand il s'agit surtout d'aller dans un pays où rien ne l'appelle, ni enfant, ni époux, ni mère souffrante et délaissée; dans un pays où il n'y a pour elle que des maladies à craindre, une mort prompte et presque certaine à rencontrer?

Au moment où nous nous éloignions du rivage pour gagner le milieu de la rade et mieux prendre le vent, nous aperçûmes des troupes égyptiennes qui arrivaient de Modon; c'était Ibrahim lui-même, à la tête d'un régiment qu'il amenait à Navarin. Il descendait la côte qui se trouvait au-dessus de son camp. Le soleil dont les rayons se réfléchissaient sur les armes des soldats, nous fit voir le soin qu'ils en avaient. Ils marchaient au son du tambour. Leur batterie est exactement semblable à la nôtre; c'est au point qu'elle se confondait chaque matin avec celle du *Breslaw*, vaisseau français, alors mouillé tout près du camp du chef égyptien. Quant à leur tenue militaire, elle n'est pas uniforme, mais plutôt arbitraire, de sorte que j'ai vu plus d'un simple soldat, vêtu plus richement et avec plus de luxe que son colonel. Les différents grades des officiers se reconnaissent au nombre de galons, ou broderies d'or et de soie qu'ils portent sur la poitrine. Les officiers supérieurs sont de plus suivis de trois, quatre, cinq ou six domestiques, qui portent leurs pipes, ou sont chargés de diverses fonctions. L'organisation militaire de leurs régiments est la même encore que chez nous, et leur solde plus forte que la nôtre.

Un nommé Mani, né en Corse, et qui était

tambour dans un régiment de ligne en France, s'est depuis engagé au service d'Ibrahim ; il y fait les fonctions de capitaine instructeur, et jouit d'un traitement annuel de 18,000 francs, sans parler des douze rations qu'il touche chaque jour, et des riches vêtements qui lui sont accordés : il a embrassé la religion de Mahomet, et il a pris un nom égyptien, que je ne me rappelle pas en ce moment.

Nous aperçûmes, en traversant la rade, des mâts qui sortaient de l'eau ; c'étaient ceux d'un vaisseau turc, coulé à la fameuse bataille de Navarin ; près de soixante bâtiments de la flotte turco-égyptienne coulèrent à fond dans ce combat ; ce qui rend aujourd'hui le mouillage peu sûr et très difficile : on y perd beaucoup d'ancres qui se trouvent embarrassées dans les chaînes, les câbles et les débris des bâtiments coulés.

J'étais à peine rendu à bord de *la Félicité*, que chacun s'empressa de me faire mille questions sur ce qui m'était arrivé, sur ce que j'avais vu et entendu. Je leur racontai donc les différentes scènes dont j'avais été le témoin, et je leur appris de plus que, le lendemain, le général Maison devait passer en revue la majeure partie des troupes qu'il commandait. J'ajoutai que le fils du vice-roi d'Égypte s'y trouverait avec son secrétaire seu-

lement, sans autre escorte et sans qu'on fût averti de son arrivée. Nous attendîmes ce moment avec impatience; le désir de voir Ibrahim et le général français en présence l'un de l'autre, nous fit trouver bien longues les quinze heures qui devaient s'écouler, avant que nous pussions jouir de ce spectacle.

CHAPITRE V.

Revue générale des troupes françaises. — Ibrahim y arrive incognito. — Honneurs qui lui sont rendus. — Cadeaux réciproques. — Nikitas. — Nous mettons à la voile pour nous rendre à Patras. — Débarquement. — Parlémentaires turcs. — Le château ouvre ses portes.

Ce fut le 1er d'octobre qu'eut lieu, à quelque distance de Navarin, et presque sur le rivage de la mer, la revue des troupes françaises récemment arrivées en Morée. Déjà le général Maison, entouré du plus brillant état-major, parcourait à cheval les rangs de nos phalanges que la mort et les maladies n'avaient pas encore atteintes. Le soleil de la Grèce semblait avoir choisi ce jour de fête et de triomphe pour l'embellir encore par sa présence. Les échos de la patrie de Nestor répétaient dans le lointain la puissante harmonie de nos fanfares, capables d'électriser les ames de nos guerriers, comme autrefois l'éloquence de ce sage vieillard enflammait le courage des

héros d'un temps qui n'est plus. Le sol de la terre classique s'étonna d'être foulé par les chevaux légers de nos chasseurs, dont les brillantes manœuvres en firent aux yeux étonnés d'Ibrahim lui-même des animaux doués d'intelligence.

Le prince égyptien venait d'arriver au camp français, sans pompe et sans escorte, accompagné seulement de M. Abro, son interprète. Le général Maison ayant appris l'arrivée imprévue du fils de Méhémet, lui envoya, par un de ses aides-de-camp, un cheval sur lequel il le priait de venir le rejoindre. Ibrahim, après l'avoir refusé d'abord, sous prétexte qu'il se rendrait à pied auprès du général français, finit par le monter; un autre cheval fut offert à M. Abro, qui accompagna son chef jusqu'auprès du général Maison. Ibrahim complimenta le général en chef sur la bonne tenue et la précision des mouvements de nos troupes : mais il ne put contenir son enthousiasme et son admiration quand il vit manœuvrer nos chasseurs à cheval. Comme il en témoignait son étonnement au généralissime : « Ceci n'est rien, lui répondit ce dernier en s'adressant à M. Abro : dites à Son Altesse, que quand nos chasseurs sont devant l'ennemi, leurs chevaux se précipitent sur lui, avec le même ordre, la même discipline, et un acharnement que rien n'égale, et que rien ne peut arrêter. » Ibrahim en fit

des compliments tout particuliers au colonel de ce régiment, qui lui offrit un équipement complet de chasseur, sans oublier les harnachements du cheval; Son Altesse, à son tour, fit à M. de Faudeas, cadeau d'un damas qui a été estimé d'une valeur de 10,000 francs.

Le fils du vice-roi d'Égypte avait alors trente-huit ans. Quoique d'une petite taille, il était doué d'une force prodigieuse. Les chirurgiens français, que j'ai vus dans son camp, m'ont assuré qu'il avait plus d'une fois abattu la tête d'un taureau d'un seul coup de son damas. Une barbe longue et roussâtre donne à sa figure, fortement marquée de petite vérole, un air sombre et farouche. Ses membres sont d'une grosseur extraordinaire. Quand il se rendit à la revue dont nous venons de parler, il était vêtu très simplement, quoique d'une manière riche et distinguée. Il avait sur la tête une large calotte rouge, surmontée d'un gland de soie bleu assez long. Une veste couleur amaranthe, et chargée de belles broderies de soie, le serrait étroitement, et faisait voir en même temps tout son embonpoint; une ceinture de soie soutenait son large pantalon, de même couleur que la veste, et non moins couvert de broderies. Il n'avait d'autres armes, qu'un riche sabre recourbé, et renfermé dans un fourreau plus riche encore. Son interprète

n'avait pas d'armes; il portait sur la tête une espèce de turban; un vaste manteau bleu-ciel recouvrait la robe orientale dont il était vêtu, et que soutenait aussi une large ceinture de soie. Ibrahim ne parlant que la langue arabe, M. Abro lui répéta les compliments de chacun des généraux français, à qui il communiquait aussi les aimables réponses de Son Altesse.

La nouvelle de la revue des troupes françaises avait également excité la curiosité des soldats grecs qui ne se trouvaient pas loin de là. Le général Nikitas, supérieur à la maladie qui l'accablait, et aux fatigues dont il était épuisé, voulut aussi jouir de ce nouveau spectacle. Il arriva au lieu de la revue, au moment où le général Maison parcourait, avec le chef égyptien, les rangs de nos brillantes légions. Il était suivi d'une douzaine de Grecs vêtus aussi misérablement que lui. Doué d'une taille aussi haute que celle d'Ibrahim est petite, il est aussi maigre, et paraît aussi souffrant, que celui-ci est gras et bien portant. Une paire d'énormes pistolets étaient attachés à sa ceinture, ainsi qu'un long *yatagan*, espèce de sabre presque droit, ou légèrement recourbé en sens contraire aux nôtres; il avait de plus, un damas d'une trempe semblable peut-être à celle du sabre d'Ibrahim, mais renfermé dans un fourreau de bien moins de valeur. Il

s'arrêta pour voir passer les généraux qui entouraient le fils de Méhémet. Celui-ci l'aperçut, et le regarda d'un air de dédain et avec un sourire moqueur, comme pour comparer les honneurs dont on l'accablait, avec l'oubli dans lequel on le laissait, lui, général grec, dont on paraissait pourtant être venu embrasser et défendre la cause. Nikitas, indigné, lança sur lui des yeux pleins de feu et étincelants de colère, qui firent baisser ceux d'Ibrahim. Il avait déjà porté sa main à la poignée de son sabre, quand, modérant tout à coup ses transports, il avança quelques pas, de manière à être aperçu du général Maison, ou des autres généraux qui l'accompagnaient. Le général Schneider le remarqua; il s'approcha aussitôt de lui, lui serra la main, lui adressa mille paroles flatteuses, et lui offrit un cheval, que le capitaine grec refusa. Après la revue, deux généraux vinrent encore à sa rencontre, et le prièrent d'agréer leurs excuses, et celles du général en chef, qui ne l'avait pas aperçu.

La revue était à peine terminée, que l'amiral avait déjà donné ordre d'appareiller à plusieurs bâtiments destinés à se rendre à Patras. Nous étions de ce nombre, et nous n'eûmes que le temps de retourner à bord, où l'ancre était déjà levée. Nous quittâmes donc la rade de Navarin, avec six autres

bricks marchands, sous l'escorte d'un bâtiment de guerre. Les autres navires, destinés à porter à Patras les troupes qui devaient occuper cette place, ne mirent à la voile que le lendemain.

Nous arrivâmes le 3 dans le golfe de Patras, après avoir, la nuit précédente, essuyé près de l'île de Zante, un orage assez violent, qui faillit nous pousser à l'abordage avec un brick tout voisin de nous, et que nous n'apercevions qu'à la lumière des éclairs, les plus forts et les plus affreux que j'aie jamais vus. Les autres bâtiments, partis de Navarin un jour après nous, mouillèrent dans le golfe de Patras le lendemain de notre arrivée, et débarquèrent à l'instant même les troupes dont ils étaient chargés.

Quant à nous, il nous fut impossible de débarquer avant le 2 novembre. Nous restâmes à bord jusqu'à cette époque, ainsi que le matériel assez considérable de notre imprimerie, dont le chef nous avait quittés à Navarin, pour se rendre à Égine où il devait prendre les ordres du président de la Grèce. Retenu à Napoli par une maladie très sérieuse, il n'arriva à Patras que le 3 novembre. Ce qui nous empêcha de débarquer, fut l'impossibilité de trouver à nous loger, nous et notre matériel, dans une ville ou plutôt une solitude, où l'on ne voyait que des cendres. Nous ne

passions pourtant pas un seul jour sans nous faire mettre à terre.

Nous avions jeté l'ancre assez près du rivage, mais à une bonne lieue de Patras; le débarquement des troupes s'effectua dans ce même endroit. Elles se campèrent au milieu d'une vaste plaine, extrêmement abondante en réglisse, et arrosée de nombreux ruisseaux d'une eau pure et limpide. On n'y voit, ainsi qu'à Navarin, aucun vestige d'arbres. Le sol paraît d'une fertilité extraordinaire; mais, abandonné depuis plusieurs années sans culture, il n'offre que l'aspect d'une plaine immense, couverte de ronces et de broussailles, où l'on ne reconnaît que les produits d'une nature brute, sauvage, et pourtant pleine de vie. L'on y trouve, comme à Navarin, des tortues de terre en grande abondance; nos soldats savaient en tirer bon parti : on a même cru long-temps que ce mets n'avait pas peu contribué aux fièvres et aux maladies qui décimèrent bientôt nos plus beaux bataillons. Du rivage jusqu'au pied des montagnes les plus voisines, la plaine occupe en largeur un espace de près de deux lieues. On découvre, à de distances assez éloignées, deux ou trois *pyrgos* espèce de tours carrées qui servaient quelques années auparavant d'hôtelleries, où l'on recevait les voyageurs. L'œil aperçoit aussi, non loin du châ-

teau de Patras, un moulin construit sur un terrain rougeâtre.

Si nous portons nos regards sur cette partie du continent, qui n'est séparée de la Péninsule que par le golfe de Lépante, nous sommes forcés d'admirer la hauteur et la forme hardie de ces deux montagnes, ou plutôt de ces deux pics élevés, dont les sommets audacieux, en se couronnant d'épais nuages, font voir à côté du ciel le plus pur et le plus serein, le ciel le plus noir et le plus orageux. A une lieue environ de ces monts élevés, est un fort très considérable qu'on nomme château de Romélie. De l'autre côté du golfe, et précisément en face de celui-ci, est le château de Morée, non moins considérable que le premier; c'est le seul endroit où nos troupes aient rencontré une résistance véritable, quoique de peu de durée. Ces deux forts, que leur position rend terribles, portent aussi le nom de petites Dardanelles. Celui de Romélie, surtout, peut être d'un grand secours à la ville de Lépante, peu éloignée de lui, et située de même sur les bords du golfe de ce nom. Comme presque toutes les villes de ces contrées, elle a un fort assez important bâti sur une colline, et dont les murs se prolongent jusque sur le rivage.

Le lendemain du débarquement de nos troupes,

le général commandant la troisième brigade reçut les parlementaires turcs, envoyés par le gouverneur du château de Patras. Ils avaient à leur tête MM. Green et Bertini, l'un Anglais et l'autre Français; le premier faisait les fonctions de consul anglais à Patras; le second y fut, dans le courant de mars 1829, nommé consul provisoire de la nation française. Le général Schneider, après leur avoir fait connaître les clauses de la capitulation de Navarin, les engagea à l'accepter, et les somma de lui remettre les clés du fort. Ils retournèrent porter au commandant turc la réponse du général français. Deux jours se passèrent ainsi en pourparlers, sans qu'ils voulussent acquiescer à la capitulation qui leur était offerte. Le général fit alors avancer une partie de ses troupes assez près de la ville, et fit signifier aux Turcs qu'il ne leur accordait plus que vingt-quatre heures; que, ce délai une fois expiré, il n'entendrait plus aucune proposition, et qu'il se mettrait en devoir d'employer la force. Le 7 octobre, vers le soir, il fit avancer jusqu'au pied des murs du château un bataillon d'infanterie, à qui les portes furent ouvertes, et qui, de suite, alla s'établir dans la citadelle. L'étendard du Croissant fut aussitôt remplacé par ceux des trois puissances, qui, depuis, flottèrent réunis sur les forteresses de la Péninsule. C'est ainsi que se

rendit, sans coup férir, le château de Patras où l'on nous avait assuré, à Navarin et dans le camp même d'Ibrahim, que nous rencontrerions une vigoureuse résistance.

CHAPITRE VI.

Capitulation de Patras. — Embarquement des Turcs et de leurs femmes. — Mépris des femmes grecques pour les Français. — Description des cahuttes de la ville. — Café public. — Sale usage des Turcs et des Grecs. — Barbier et musicien turcs.

La capitulation du château de Patras fut celle de Navarin. Les Turcs et Égyptiens devaient se retirer avec armes et bagages, évacuer de suite le château, et se réunir provisoirement sur le rivage, jusqu'à ce qu'on pût procéder à leur embarquement à bord des bâtiments français, destinés à les porter partie à Alexandrie, partie sur les côtes de la Romélie pour y rejoindre leurs compatriotes. Quant aux femmes grecques qu'ils avaient avec eux, et aux enfants au-dessous de quatorze ans, ils devaient, comme à Navarin, subir les interrogatoires et les examens les plus sévères.

Nous avions le plus grand désir de visiter la nouvelle Patras, jadis si florissante, et que son heureuse position, la richesse et la fertilité de sa

vaste plaine, l'étendue de son commerce, avaient autrefois fait considérer comme la première Échelle du Levant. Aussi, le lendemain même de sa reddition, les rayons encore incertains du soleil naissant commençaient à peine à éclairer la surface des eaux, que déjà nous étions dans le canot qui devait nous conduire à terre. Nous abordâmes à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la nouvelle ville. Le rivage est couvert d'un grand nombre de Turcs, et de femmes dont la figure est presque entièrement voilée. Ils sont étendus pêle-mêle sur des sacs remplis de maïs ou de tabac en feuilles. Ici c'est un énorme tas d'ustensiles de cuisine, en cuivre étamé; là c'est un monceau de cuirs et de peaux rouges et jaunes dont ils font des souliers et de larges bottes, qui ne manquent pas d'une certaine élégance.

Tous ceux qui se trouvent sur le rivage ont déjà subi leur examen, et n'attendent que le moment de s'embarquer. Une grande quantité de chaloupes des bâtiments de guerre les reçoivent eux et leurs bagages. Presque tous sont armés d'un long fusil chargé et amorcé. Les officiers français s'en étant aperçus, crurent à propos de prévenir des accidents qui n'auraient pu manquer d'arriver, vu le trouble et le désordre où se trouvaient ces soldats indisciplinés, qui tous se pré-

cipitaient à la fois dans les embarcations destinées à les transporter à bord de nos bâtiments. Chacun d'eux, en montant, remet son fusil à un matelot qui ne le lui rend, qu'après l'avoir déchargé dans l'eau. Les chaloupes ne pouvant être amenées jusque sur le sable, il reste un espace d'environ deux ou trois toises, du point où elles sont arrêtées jusqu'au rivage. Les femmes, chargées des sacs et des fardeaux les plus pesants, traversent nu-pieds cet intervalle pour arriver à l'embarcation, où elles sont jetées pêle-mêle, mouillées par l'eau de la mer jusqu'à la ceinture, et souvent embarrassées encore d'un enfant à la mamelle, dont les cris perçants et douloureux nous déchirent l'ame. La barque ne s'éloigne du rivage que quand elle est entièrement remplie de ces malheureuses femmes qui, entassées les unes sur les autres, poussent des cris affreux et réclament le reste de leurs effets, abandonnés à terre, faute de place dans la chaloupe pour les y charger. Ces effets consistent en tapis, sacs de maïs ou de tabac, ustensiles de cuisine, barils remplis d'eau douce, poules et moutons vivants, cuirs et peaux de différentes couleurs.

D'autres embarcations reçoivent leurs chevaux qu'ils emmenèrent presque tous, plutôt que de les vendre à ceux de nos officiers qui voulaient les

leur acheter. Ils étaient peu curieux de prendre l'argent français dont ils ne connaissaient pas la valeur; leur monnaie consistait en thalaris d'Autriche et d'Espagne, en pièces d'argent turques et quelques pièces d'or, dont les plus petites, qu'ils appelaient *barbouti*, valent trois piastres, ou un franc environ de notre monnaie.

Les premières maisons, si toutefois on peut appeler ainsi des masures ruinées, faites de bois, de terre et de chaume, les premières maisons qui s'offrirent à nos regards étaient au nombre de trois ou quatre; l'une un peu moins sale que les autres était habitée par MM. Green et Bertini dont nous avons déjà parlé; la seconde était la demeure du consul autrichien : on y voyait flotter le pavillon national; la dernière de ces masures s'appelait *la Douane*, je ne sais trop pourquoi. Dans chacune de ces maisons, il y avait d'assez jolies femmes; et ce qui les rendait encore plus belles à nos yeux, c'est qu'elles n'avaient pas la figure couverte d'un voile jaloux comme celles qui suivaient les Turcs. Malheureusement pour nous, leur sévérité, pour ne pas dire leur haine des Français, surpassait encore leur beauté. Je me souviens d'en avoir vu une regardant par un trou qui servait de fenêtre dans la maison du consul autrichien. Je la fixais avec complaisance; j'éprouvais un senti-

ment que je n'oserais appeler amour, mais que je ne pouvais définir : que n'aurais-je pas donné pour qu'elle jetât sur moi un regard aussi indéfinissable que le mien ? Mais quel ne fut pas mon étonnement ! après nous avoir fait une grimace horrible, elle s'éloigna de la fenêtre, en nous criant, ἄδε, σκύλε Φράγκε, ce qui signifie à peu près, *va-t-en, chien de Franc*. Remarquez bien que cette femme était Grecque, et que l'objet de ses mépris insultants, c'étaient les propres libérateurs de sa malheureuse patrie.

Nous dirigeons nos pas vers la forteresse, sans pouvoir nous expliquer le motif des grimaces et des imprécations de cette jeune fille. Le chemin long et étroit qui y conduit est couvert de Turcs qui en descendent avec leurs femmes ; celles-ci leur témoignent autant de joie de pouvoir les suivre, que d'indifférence et de mépris pour nous qui venions leur apporter la paix et la liberté. Le château est à dix minutes du rivage. Il est assez bien fortifié, entouré de murailles épaisses et solides. Hors l'enceinte des murs, et presque tout autour du fort, se trouve une grande quantité de véritables cahuttes ; elles forment une rue, remarquable par la saleté et l'odeur infecte qu'elle exhale. Ces masures avaient été élevées au-dessus d'un fossé pratiqué au pied des murs du château,

et rempli d'un fumier empesté. Chaque cahutte était supportée par quatre longs pieux, enfoncés dans ce fumier. Le parquet, fait des débris de vieilles planches et de branchages, était recouvert par d'assez beaux tapis, sur lesquels les Turcs s'étendaient nonchalamment, occupés les uns à fumer leurs pipes, les autres à couper et à vendre du tabac; ceux-ci à fabriquer des souliers et babouches, ceux-là à faire du café, ou à pincer de la guitare; presque tous à chercher la vermine qui les ronge, et dont pullulent leurs sales et tristes demeures.

Nous entrons dans une de ces cahuttes, un peu plus solide que les autres, que nous craignions de voir s'écrouler à chaque instant avec leurs propriétaires. Il s'y était réuni quelques officiers français et un grand nombre de Turcs. C'était un café public; et je ne puis me dispenser d'en faire ici la description.

Vous demandez du café; le garçon, remarquable par une dextérité presque européenne, vous apporte aussitôt une petite tasse de porcelaine, renfermée dans une espèce de coquetier d'argent que vous prenez par le pied pour ne pas vous brûler. Vous portez à votre bouche cette tasse d'où le liquide s'est bientôt échappé; vous la croyez vide, et vous êtes étonné de la trouver presque

à moitié remplie d'un marc noir et épais. Ajoutez à cela l'amertume de cette liqueur où ils se feraient un crime de mettre du sucre, et vous aurez une idée de la manière dont se prend le café dans le Levant. Ce n'est pas tout ; il faut payer : vous tirez de votre bourse deux paras, ou si vous aimez mieux deux de nos centimes, que le cafetier reçoit avec de grands remercîments, et en vous souhaitant une heureuse santé, ce qu'il ne fait jamais avant que vous ayez fini de boire. Souvent même il pousse la galanterie jusqu'à vous lancer au milieu de la figure un énorme rapport; et cela avec un sang-froid et une imperturbabilité qui vous confondent. Il s'étonne ensuite de ce qui a pu vous arracher des éclats de rire dont il ne sait à quoi attribuer la cause. N'allez pas croire non plus que cet oubli des convenances n'appartienne qu'aux gens de la dernière classe. C'est l'usage universel, et je suis persuadé que les séances dans lesquelles ont été signées les capitulations de Navarin et de Patras ne se sont pas passées sans que les commandants turcs se fissent remarquer à nos généraux par quelques saillies et quelques incongruités de ce genre. Les Grecs eux-mêmes ont cela de commun avec leurs ennemis ; et au moment où vous croyez entendre de la bouche d'une jolie femme l'aveu le plus charmant,

au moment où vous croyez cueillir sur ses lèvres de rose le baiser le plus précieux, ce son désagréable, qui arrive deux secondes trop tôt, vous fait reculer à dix pas de l'impudente beauté, que votre dépit laisse dans l'étonnement.

Si je parle ici de femmes charmantes, de lèvres de roses, de baisers précieux, c'est par anticipation; car les Français restèrent bien long-temps dans la Péninsule étrangers à toutes ces douceurs, dont la privation n'a pas peu contribué à leur faire regretter leur patrie, et maudire cette terre malheureuse qui ne leur offrait point de plaisirs. Nous verrons plus tard que cette sagesse, long-temps obligée, se démentira aux genoux d'une beauté dont les Français, campés à Patras, auront peine à oublier le nom. Ceux qui l'ont vue, m'ont déjà deviné. Mais n'anticipons pas sur les événements, et laissons nos lecteurs un instant encore dans la boutique du cafetier.

Cette cahutte se divise en deux parties; l'une donne sur l'espèce de rue dont nous avons déjà parlé; l'autre, plus enfoncée que la première, est un peu exhaussée par des planches grossièrement assemblées, et couvertes de tapis. C'est dans la première pièce que se fait le café, et qu'on le prend. Voyez-vous, dans la seconde, ce Turc sur lequel sont fixés tous les yeux? Quel est l'enthou-

siasme qui l'enflamme, quand il pince de sa guitare! tantôt, c'est un amant timide, tremblant, passionné, heureux; tantôt, c'est une furie déchaînée, dont les cris, les grimaces et les contorsions ont quelque chose d'effrayant et d'horrible. Portez vos regards dans l'autre coin de cette même pièce: c'est un barbier qui repasse son léger rasoir sur une longue bande de cuir, pendue à sa ceinture. Voyez-le parcourant avec adresse la tête bleuâtre de ce Turc aux moustaches noires et aux épais sourcils. Le voyez-vous, passant et repassant dans ses mains, où mousse une blanche écume, la longue mèche de cheveux qui couronne le sommet de cette tête impassible, dont les grands yeux noirs sont fixés sur vous? Au sabre magnifique dont il est armé, à son large pantalon cramoisi, à sa veste couverte de broderies d'or et de soie, à sa longue pipe, enrichie d'un superbe bouquin de l'ambre le plus fin, et portée par un valet immobile, vous l'avez deviné, ce ne peut être qu'un officier supérieur.

Curieux de connaître la valeur de ce sabre, les officiers français qui se trouvent près de nous, sous prétexte de le vouloir acheter, lui en demandent le prix; le chef turc consent à le vendre; mais il les prie, avant tout, de lui faire apporter un de nos fusils. Il s'engage alors à en couper en deux le

canon d'un seul coup de son damas; s'il ne fait pas ce qu'il avance, il promet de le donner sans payement à l'officier qui veut le lui acheter. Celui-ci ne souffre pas qu'il fasse cette épreuve, persuadé qu'il est que ce damas est de la trempe la plus fine. Il demande au Turc le prix qu'il en veut avoir; le Turc déclare qu'il ne le donne pas à moins de deux cents thalaris; ce qui équivaut à peu près à mille francs de notre monnaie. Nos officiers admirèrent la richesse et la beauté de ce sabre, qu'ils n'achetèrent point, et nous continuâmes notre promenade jusqu'à la porte du fort que nous nous proposions de visiter.

CHAPITRE VII.

Arbre remarquable. — Cimetière turc. — Tombeaux égyptiens. — Sérail d'un Aga. — Mosquées. — Usages orientaux. — Fontaine de Cérès. — Église de Saint-André, bâtie à l'endroit même où l'on prétend que cet apôtre fut martyrisé.

Curieux d'examiner avec attention la forteresse de Patras, qui nous paraissait bien bâtie, et dont les créneaux élevés laissaient apercevoir plusieurs pièces de canon, nous nous présentâmes à l'officier du poste qui en gardait l'entrée. La consigne était de ne laisser passer qui que ce fût, sans une autorisation expresse et par écrit du général Schneider. Nous n'en étions pas pourvus, et nous ne pûmes ce jour-là visiter le château. Nous crûmes ne pouvoir mieux employer le reste de la journée, qu'à observer ce qu'il nous était permis de voir, et nous continuâmes notre course depuis la porte du fort jusqu'au rivage où nous devions prendre notre embarcation pour retourner à bord.

A l'extrémité de la rue longue et sale dont nous avons parlé, est la porte d'entrée de la forteresse. On y voit un arbre d'une grosseur et d'une ancienneté remarquables. C'est un beau platane qui ombrage une fontaine alimentée par les eaux des aqueducs dont nous parlerons plus tard. Il est à peu près le seul que la barbarie des Turcs et des Égyptiens ait épargné. Du reste, ils ont détruit tout ce que la main des hommes peut détruire; ils ont arraché du sol de Patras cette végétation vigoureuse, dont une longue industrie l'avait enrichi; mais ils n'ont pu lui ravir son heureuse fertilité, et cette admirable situation maritime qui, sous une administration bien entendue, doivent lui rendre fort au-delà de ce qu'elle a perdu. Elle redeviendra bientôt, si l'on en juge par l'accroissement prodigieux qu'elle a pris depuis l'arrivée des Français, elle redeviendra ce qu'elle fut jadis, l'Échelle la plus florissante du Péloponèse.

Non loin de cet arbre, et derrière les murs élevés du château, est un cimetière turc, où l'on remarque surtout deux tombeaux curieux, placés l'un près de l'autre, et assez semblables entre eux, pour que la description d'un seul puisse s'appliquer également à tous les deux. C'est une large pierre couchée horizontalement sur la terre. Cette pierre, qui n'est autre chose qu'une espèce de

marbre, est percée à trois endroits : l'ouverture du milieu, étroite à la vérité, n'indique en aucune manière l'usage auquel elle est destinée. Les trous de chacune des extrémités servent à recevoir deux autres pierres de même nature, dont le pied aminci y est enfoncé et scellé grossièrement avec une sorte de plâtre. Ces deux pierres sont hautes de trois à quatre pieds environ ; elles ont à peu près un pied de largeur, et trois pouces d'épaisseur. Leur sommet est couronné d'un turban fort bien sculpté, et enrichi de dorures que le temps n'a pu faire disparaître. La face intérieure de chacun de ces marbres est couverte d'inscriptions en lettres d'or, et en caractères turcs ou arabes, lesquelles sont entourées par deux palmiers artistement sculptés, qui réunissent leurs branches précisément sous le turban. Je n'ai pu savoir ni le sens de l'inscription, ni le millésime ; il paraît que ces tombeaux sont fort anciens. Ce sont à peu près les seuls que l'autorité française ait laissés dans ce cimetière, dont elle a fait depuis un vaste champ destiné aux revues des troupes de Patras, et au milieu duquel fut élevé l'autel de bois où se disait la messe militaire.

Ce qui détermina le général à faire nettoyer entièrement ce hideux asyle de la mort, fut sans doute la crainte des maladies qu'aurait pu occa-

embrasse à vingt reprises. A peu près au milieu de la mosquée, se trouve une tribune qui ressemble assez bien aux chaires à prêcher de nos églises, avec cette différence pourtant que c'est au mur de droite qu'elle se trouve adossée, tandis que chez nous, je ne sache pas qu'elle puisse être placée ailleurs qu'au côté gauche du temple. Au-dessus de la porte d'entrée, mais à l'intérieur, on voit une balustrade destinée aux femmes qui viennent y prier.

Au moment où nous allons sortir de ce lieu, deux Grecs se présentent pour y entrer; mais ils sont vivement repoussés par les gardes et les autres Turcs réunis sous le vestibule. Quant à nous, ils nous laissent tout voir, et répondent avec plaisir à toutes nos questions. Plusieurs d'entre eux parlent la langue grecque; quelques-uns même parlent italien. Ils ont presque tous des montres anglaises en argent, et renfermées dans une boîte de corne qui en laisse apercevoir le cadran. Toute leur ambition consiste à avoir de belles armes et une pipe remarquable par le morceau d'ambre dont est garnie l'extrémité du long tuyau qu'ils portent à la bouche. Par une loi expresse de leur religion, il leur est défendu de boire du vin, ni d'aucune liqueur enivrante; c'est peut-être celle qu'ils observent le moins, car j'en ai rencontré plusieurs qui

semblaient en avoir pris une dose à en perdre la raison.

Une chose assez digne de remarque, c'est que, dans presque toutes les actions de la vie, les usages des Turcs sont entièrement opposés aux nôtres. Avant de se mettre à table, ce ne sont pas leurs mains, mais bien leurs pieds qu'ils ont soin de laver. Ils se rasent la tête presque entièrement, coupent leurs favoris et gardent leurs moustaches, quelques-uns même toute leur barbe; nous faisons exactement le contraire. Tous fument; les fumeurs, chez nous, font pour ainsi dire exception à la règle, surtout dans une réunion composée d'hommes et de femmes. Dans leur café, tout le marc reste au fond de la tasse, où jamais il n'entre de sucre; chez nous le café doit être clair et sucré. Leurs pipes sont aussi longues qu'elles sont courtes chez nous. Ils n'attachent aucune valeur à la noix qui reçoit le tabac, et dans laquelle il se consume: toute la richesse est dans le tuyau, et surtout dans le *bouquin* d'ambre dont il est garni; la beauté de nos pipes consiste surtout dans l'extrémité opposée, c'est-à-dire dans la noix, remarquable ou par sa matière, ou par sa forme, tandis que chez eux, une noix de 2 ou 3 paras ira toujours fort bien avec une pipe de 4 ou 5,000 francs. Cette noix est en terre rouge, fortement évasée par le haut, et

peut contenir une assez grande quantité de tabac, dont ils ne fument jamais que la superficie. Jamais ils ne l'allument eux-mêmes, à moins qu'ils n'aient pas de domestiques : ce sont ces derniers qui sont chargés de ce soin. Ce qui chez nous serait de la dernière indécence même dans les enfants, passe chez eux inaperçu, autorisé par l'exemple des grands, qui se lancent dans la figure les uns des autres les rapports les plus complets et les mieux conformés. C'est chez nous une loi civile et ecclésiastique de n'avoir qu'une femme ; chez eux, au contraire, la polygamie est plus que permise. Nos femmes ont toujours la figure bien découverte : souvent même ce n'est pas la seule chose qu'elles étalent aux regards enflammés de ceux qui les entourent ; les femmes turques ont constamment la figure couverte d'un voile. Leur manière de s'asseoir, leurs vêtements, en un mot, presque toutes leurs habitudes sont entièrement opposées à celles des Européens.

En sortant de cette mosquée, nous en aperçûmes deux autres ; l'une, entourée de cyprès et surmontée d'un minaret très élevé ; l'autre, d'une forme bien plus belle que les deux premières. Peut-être était-elle, avant la révolution, l'église métropolitaine des Grecs qui habitaient Patras. Peut-être aussi était-ce la mosquée de Sainte-So-

phie, dont parle M. Pouqueville; ce qui paraîtrait assez vraisemblable, car autour de ses murs est un cimetière où l'on voit encore quelques tombeaux pareils à ceux dont nous avons déjà parlé. Elle était occupée, quand nous y entrâmes, par une trentaine de Turcs qui y avaient mis leurs chevaux. Avec quelques réparations qu'on serait obligé d'y faire, ce serait l'église la plus belle et la plus spacieuse de cette ville. Après le départ des Turcs et des Égyptiens, chacune de ces mosquées fut changée en hôpital pour y recevoir nos malades, dont le nombre s'augmentait de jour en jour. Elles n'auraient même pas suffi pour les contenir, si la mort n'en eût enlevé chaque jour un nombre égal à celui des malheureux que les maladies venaient tout à coup atteindre.

Nous avions quitté ces mosquées, et déjà nous étions presque sur le rivage; nous y aperçûmes les restes d'un édifice assez considérable, vers lequel nous dirigeâmes nos pas. On nous apprit que c'était l'église de Saint-André, et que c'était en cet endroit même que cet apôtre avait souffert le martyre. L'opinion commune et les renseignements que nous parvînmes à nous procurer, nous apprirent que cet emplacement était celui de l'ancien temple de Cérès. Près de cette enceinte, nous vîmes une fontaine où l'on prétend que Cérès rendait autrefois

des oracles. La crédule superstition venait consulter cette fontaine prophétique, afin de connaître, par la divination au moyen d'un miroir, l'issue des maladies de ceux pour lesquels on interrogeait la Naïade de cette source. Si la vertu divinatoire de ses eaux est oubliée des nouveaux Patréens, elles en possèdent une autre, suivant eux, qui n'est pas moins précieuse. Ils les regardent comme un spécifique contre toutes les maladies. Aussi, les avons-nous vus, à presque toutes les fêtes se rendre en foule à cette fontaine, afin de boire de ses eaux. La barbarie des Turcs a renversé la basilique de Saint-André, qui n'est plus aujourd'hui qu'une simple chapelle, à peine abritée par un toit de tuiles à moitié brisées et soutenues sur des roseaux. Du reste, elle est entourée de ruines et de décombres, qui portent à croire qu'elle fut construite par les Vénitiens. On voit qu'elle a dû être aussi belle que spacieuse. La partie de son pavé que les ruines n'ont pas couverte, présente de larges dalles entre lesquelles on admire de jolis dessins en mosaïque, et, au milieu, les armes de Venise parfaitement sculptées sur une large pierre de marbre blanc. On a trouvé depuis, bien avant dans la terre, une énorme pierre, qu'on dit être le tombeau de l'apôtre, et que l'on conserve avec le plus grand soin.

Ces restes précieux, ces ruines célèbres, offraient un vaste champ à nos observations; cependant la nuit approchait, et nous nous arrachâmes avec peine à ces lieux, riches de souvenirs, pour regagner l'embarcation qui nous attendait au rivage, et retourner à bord.

CHAPITRE VIII.

Parlementaires turcs du château de Morée. — Travaux et préparatifs d'attaque. — Embarquement du reste des Turcs du château de Patras. — M. Sanfourche. — Interrogatoire d'une jeune fille. — Incident remarquable. — Hommages rendus au zèle et à l'activité de M. Sanfourche, commandant la place.

Il fit pendant plusieurs jours un vent d'Est si violent qu'il nous fut impossible de descendre à terre, le capitaine ne voulant pas mettre à la mer son léger canot, dont l'éloignement l'aurait privé de deux matelots que le mauvais temps lui rendait si nécessaires. La mer était extrêmement grosse, et le vent nous fit plus d'une fois filer sur nos ancres. Nous nous occupions à considérer les sommets obscurcis de la double colline, ou, si l'on aime mieux, les cimes élevées du mont Parnasse, qui bornait notre horizon à l'Est. Nous regardions les couleurs pacifiques de l'Europe civilisée flotter réunies sur les tours d'une place dont l'oc-

cupation manquait à l'entier affranchissement du sol hellénique. On ne comptait pas en effet trouver plus de résistance au château de Morée, qu'on n'en avait rencontré devant Modon, Coron, Navarin et Patras. Il n'en fut pas ainsi cependant : car les pourparlers commencèrent dès le 10 octobre, et le château n'ouvrit ses portes que le 30 du même mois.

Le général Schneider qui commandait la troisième brigade, avait fait avancer, à une demi-lieue environ des murs de cette place, les 29e, 42e et 54e régiments de ligne. Le commandant turc déclara qu'il n'accepterait point la capitulation de Navarin. Ce fut alors que les travaux commencèrent. Il y avait dans la plaine qui se trouve entre le château de Morée et celui de Patras un fossé assez profond, creusé par les torrents qui se précipitent des montagnes; on a pensé, plus vraisemblablement peut-être, que c'était un ancien chemin couvert pratiqué autrefois pour le siége de la place. Quoi qu'il en soit, les travailleurs commencèrent où finissait ce fossé et le conduisirent en chemin couvert jusqu'à environ dix minutes du château de Morée. Tous ces travaux se firent avec une dextérité et une promptitude sans exemple. En peu de jours ils parvinrent à établir plusieurs batteries dont les deux princi-

pales furent nommées l'une batterie de Charles X, l'autre, batterie de Georges IV. Les parlementaires turcs vinrent à diverses reprises dans notre camp, et furent témoins de ces préparatifs ; peut-être y avait-il de l'imprudence à ne pas leur bander les yeux, et à leur laisser voir ces travaux sur lesquels ils pouvaient ensuite faire diriger leurs feux. Les Turcs, du haut de leurs créneaux, se contentaient de tirer des coups de fusil sur les travailleurs ; ceux de nos soldats à leur tour qui, à la faveur d'un autre chemin couvert prolongé au-delà des batteries, s'étaient assez approchés des murs, ripostaient par de pareils coups de fusil, plus dangereux peut-être que ceux de leurs ennemis. Cinq drapeaux couleur de sang flottaient sur les tours menaçantes du château de Morée.

Il y avait dans notre camp une activité sans exemple. Les uns se construisaient des cahuttes avec du jonc et de la paille de maïs ; les autres, armés de leur sabres, allaient au loin couper les broussailles et les branchages qui avaient échappé à la barbarie des Turcs, et les rapportaient dans le camp pour en faire des gabions. Ici était une forge où retentissaient en cadence les lourds marteaux qui tombaient sur l'enclume. Là était une enceinte dont personne ne pouvait approcher; c'était le dépôt des boulets et des cartouches.

Ici, nos soldats ravis de trouver l'occasion de signaler bientôt leur valeur, buvaient en attendant le vin doucereux de îles de l'Archipel, et chantaient à la fois la gloire et les amours. Là, près d'une tente gardée par deux factionnaires aux habits rouges, sont des soldats anglais qui, après s'être débarrassés de leurs principaux vêtements, passent leur temps à se boxer, pour se préparer à une affaire plus sérieuse. Plus près du rivage, vous voyez les soldats les plus vigoureux occupés à débarquer des canons et des affûts, pris à bord des bâtiments de guerre.

Mais quittons un instant le camp et les travaux, pour nous rapprocher de Patras, où l'on procède à l'embarquement du reste des Turcs. Ceux qui devaient passer en Romélie s'étaient embarqués plusieurs jours auparavant; ceux que vous voyez maintenant réunis sur le rivage non loin de l'église de Saint-André, sont ceux que nos bâtiments doivent porter à Smyrne ou à Alexandrie. L'interrogatoire auquel sont soumis les enfants et les femmes, a lieu en plein air, sous la présidence de M. Sanfourche, lieutenant-colonel au 42e et commandant la place de Patras. Au moment où nous arrivons, il fait demander à une femme dont les yeux brillants et plein de feu annoncent la jeunesse et la vivacité, si elle est chrétienne

ou musulmane ; elle déclare qu'elle est Grecque ; mais que le premier usage qu'elle fait de la liberté qu'on vient leur rendre, est de suivre ceux avec lesquels elles vivent depuis trois ou quatre ans, et qui les regardent comme leurs femmes et non comme leurs esclaves. Les instances que lui fait l'officier français pour la déterminer à rester dans le pays de ses pères sont inutiles ; elle ne veut rien entendre ; il la fait inscrire comme autorisée à s'embarquer.

Celle qui se présente ensuite, est une jeune fille aux yeux noirs et bien fendus, mais dont la figure est presque entièrement voilée. On lui demande de quel pays elle est : elle répond qu'elle est Turque ; et en même temps elle se jette dans les bras d'une vieille femme qui se trouve près d'elle et qu'elle nomme sa mère. Le lieutenant-colonel Sanfourche est accompagné de deux interprètes et de plusieurs Grecs, récemment arrivés à Patras. L'un d'eux, frappé de la vivacité des yeux de la jeune fille, déclare aux interprètes qu'il la connaît, qu'elle est de Patras, où, après avoir perdu les auteurs de ses jours, elle fut faite esclave par les Turcs. Il les prie de lui demander son âge ; elle répond qu'elle a treize ans, réponse à l'appui de laquelle viennent les témoignages de la vieille femme et de plusieurs Turcs

richement vêtus, qui se trouvent présents à cet examen et paraissent s'y intéresser vivement. L'un d'eux se jette avec impétuosité sur la jeune personne qu'il appelle sa fille. Le Grec persiste dans la déclaration qu'il a faite, et prie M. Sanfourche de lui ôter le voile qui cache la majeure partie du visage. Tous les Turcs de s'y opposer à l'instant; force fut de faire approcher une douzaine de soldats pour empêcher le désordre qui commençait à s'élever. Le voile jaloux tombe de la figure de cette jeune fille; il est impossible de rien voir qui l'égale en beauté. Le corail de ses lèvres légèrement entr'ouvertes laisse apercevoir deux rangs des dents les plus blanches, que font ressortir encore ses beaux yeux noirs et ses sourcils merveilleusement arqués. Le Grec déclare formellement qu'il n'a plus aucun doute, et que c'est bien celle qu'il a désignée d'abord. M. Sanfourche, cédant au témoignage de celui-ci, et plus encore, suivant ses propres expressions, à la voix de sa conscience, lui fait remettre entre les mains cette jeune fille, que s'efforcent en vain de retenir ceux qui prétendent lui avoir donné le jour. On fut obligé d'employer la force pour l'arracher de leurs bras, et de faire escorter ce Grec jusques à sa cabane où il conduisit la pauvre infortunée qui poussait des cris affreux.

Il avait été prouvé qu'à Navarin plusieurs femmes s'étaient dites musulmanes, quoiqu'elles fussent chrétiennes. Les Turcs nous avaient représentés à leurs yeux comme des monstres, ne respirant que le sang et le carnage, et dont elles étaient condamnées à devenir les esclaves et les malheureuses victimes, si elles avaient la faiblesse de céder à nos instances. On n'ignorait plus les manœuvres coupables et les fables absurdes à l'aide desquelles les Turcs et les Égyptiens avaient, à Navarin, abusé de la crédulité des femmes et des enfants, afin de les emmener avec eux. Le caractère français avait été par eux calomnié au point qu'ils avaient représenté les soldats de cette nation sous les couleurs les plus affreuses. Voilà sans doute ce qui décida M. le colonel Sanfourche à croire, en son ame et conscience, que cette jeune fille était chrétienne, d'autant plus que celui qui la réclamait assurait qu'elle lui était connue.

Indignés de la voir arrachée de leurs bras, pour passer dans ceux de leurs plus mortels ennemis, les Turcs, qui avaient été présents à cet examen, se plaignirent d'une injustice aussi criante à leur commandant, qui, entouré de plusieurs autres officiers, était étendu sur le sable au bord de la mer, en attendant le moment de s'embarquer. Il se leva aussitôt, et se rendit auprès du lieutenant-

colonel. C'était un homme de près de six pieds, vêtu, au turban près, comme Ibrahim Pacha, quand il assista à la revue des troupes françaises. Sa tête, pleine de grandeur et de dignité, est couverte d'un magnifique turban; c'est une calotte rouge comme celle du fils de Méhémet, ornée d'un long gland de soie bleu qui retombe sur un cachemire écarlate, dont les replis richement nuancés couvrent la moitié de son front, qu'ombragent d'épais sourcils. Un de ses yeux, qu'il paraît avoir perdu, reste continuellement fermé; sa barbe épaisse, et déjà blanchie par les années, ajoute encore à la sévérité que respire sa mâle figure. Il commence par assurer sur son honneur au colonel Sanfourche, que la jeune fille, qu'il vient de remettre entre les mains d'un étranger, appartient véritablement à ceux qui se sont déclarés les auteurs de ses jours. Il demande qu'elle leur soit rendue. M. Sanfourche fit observer au commandant turc qu'elle avait été réclamée et remise entre les mains d'un Grec qui avait connu sa famille, et qui la reconnaissait parfaitement elle-même. Il ajouta, avec assez d'humeur, qu'il n'avait pas le temps de revenir sur cette affaire; qu'il était persuadé que cette jeune fille était Grecque, et que, d'ailleurs, ils devaient se trouver bien heureux qu'on permît aux femmes chrétiennes, qui vou-

laient les suivre, de le faire; que, dans la capitulation, on avait peut-être usé, à leur égard, de trop d'indulgence. Irrité de l'espèce de démenti que venait de lui donner le colonel français qui paraissait insulter à sa position, le commandant turc se dépouilla de son sabre qu'il jeta à terre loin de lui. « Si c'est ainsi, dit-il à M. Sanfourche, que vous remplissez les clauses de la capitulation que nous avons signée de bonnefoi; si ma parole n'est plus rien à vos yeux, voici mes armes, je me livre à vous sans défense; faites de moi et de tous les miens ce que vous voudrez; nous ne vous avons point demandé cette indulgence que vous nous reprochez : nous n'avons réclamé que votre justice et votre bonne foi. Vous êtes vainqueurs; usez des droits de la victoire : c'est nous-mêmes qui jetons nos armes, et qui nous constituons vos prisonniers. Vous serez moins injustes et moins barbares en nous arrachant la vie, qu'en nous condamnant à vivre loin de nos enfants. » M. Sanfourche sentit alors qu'il avait eu tort de parler à ce chef d'un ton si impérieux et si hautain. Il tomba bientôt dans l'excès contraire; et après avoir inutilement cherché à calmer l'indignation de son ennemi, il releva lui-même le damas qu'il avait jeté à terre, et le pria de le reprendre. Celui-ci y consentit, à condition que la jeune fille

serait aussitôt remise à son père. Le colonel envoya de suite deux soldats à la cabane du Grec ; ils étaient accompagnés d'un interprète, qui, malgré la résistance et les protestations de ce dernier, ramena la jeune fille, et la rendit à ses maîtres. Le commandant turc reprit alors son sabre, sans dire un seul mot à M. Sanfourche; il s'éloigna même de lui avec un air de mépris et d'orgueil, bien que celui-ci lui adressât mille excuses par le moyen de l'interprète, qui était maître d'équipage à bord d'un bâtiment de l'expédition, et qui parlait l'italien et le turc.

Nous étions présents à cette séance, tout le temps qu'elle dura ; nous avons remarqué que M. Sanfourche possédait assez bien la langue italienne, et qu'il la parlait avec autant de pureté que d'élégance. Il est fâcheux pour la mémoire de cet officier, nommé depuis colonel au 27e de ligne, qu'il ait lui-même donné lieu à cet incident : c'est une tache que n'ont pu effacer la prudence, le zèle, la justice et l'activité avec lesquels il a toujours rempli les fonctions de commandant de place, qui lui furent confiées aussitôt après la prise de Patras.

Le château, dans lequel on ne pouvait circuler qu'avec une extrême difficulté, à cause des immondices que la négligence des Turcs y laissait s'accumuler depuis un temps immémorial, fut par ses

ordres entièrement déblayé; plusieurs centaines de masures menaçant ruine, ont été rasées; des monceaux de haillons ont été brûlés, les canons relevés et les affûts réparés. L'air y circulait déjà plus librement, dégagé des miasmes nuisibles qui pouvaient affecter la santé de la garnison. Ces soins ne sont pas les seuls auxquels se soit étendue l'activité de M. Sanfourche. Les Grecs se louent généralement de sa justice, de l'urbanité de ses manières, et surtout de l'extrême sollicitude qu'il a déployée pour découvrir et rendre à leurs familles les esclaves chrétiens que les Turcs cherchaient à faire sortir avec eux du Péloponèse. Le succès ne répondit pourtant point toujours à ses efforts: et bien souvent déjà l'on s'est demandé ce qui avait pu déterminer tant de jeunes femmes à renoncer à leurs parents et à leur patrie, pour suivre les Turcs, leurs ennemis les plus odieux. La réponse est bien simple: c'est que ces mêmes ennemis nous avaient représentés aux yeux de leurs victimes, sous les traits les plus barbares, sous les plus affreuses couleurs. Faut-il s'étonner après cela, si tant de femmes grecques, contentes sous les maîtres que le sort et la guerre leur avaient imposés, ont méconnu la voix de la nature, et résisté aux sollicitations de leurs proches? Faut-il s'étonner qu'on ait vu si peu de jeunes filles

renoncer à l'attrait de la vie oisive d'un harem, et se dépouiller sans hésitation de riches vêtements, pour retourner auprès d'un père ou d'une mère indigents, reprendre des travaux, devenus depuis long-temps étrangers à leurs mains?

CHAPITRE IX.

Le château de Morée refuse de se rendre. — Arrivée du général Maison. — Proposition d'un soldat grec. — Attaque du fort que le général fait battre en brèche. — Il ouvre ses portes. — Beauté d'une jeune fille grecque. — Achat des ustensiles de cuisine appartenant aux Turcs qui sont désarmés.

Maintenant que ce qui restait de Turcs et d'Égyptiens au château de Patras vient de s'embarquer ; maintenant que les ruines de cette ville se relèvent par les soins et l'activité de nos troupes, et que déjà les Grecs depuis long-temps réfugiés dans les montagnes, en descendent pleins de joie pour venir la repeupler; reportons-nous au seul et dernier point de la Péninsule, où restent enfermés, prêts à se défendre, les cruels oppresseurs de la Croix et de l'humanité. Nous avons vu, dans le camp français établi presque sous les murs du château de Morée, la plus grande activité dans les travaux et les préparatifs d'une attaque pro-

chaine. Déjà plusieurs batteries redoutables, servies par l'élite de nos troupes de terre et de mer, commençaient à porter la mort et la destruction dans la forteresse.

Il est à remarquer que, sur tous les points, les trois puissances alliées étaient présentes. A Navarin, l'amiral Malcolm tenait ses vaisseaux à la disposition de l'amiral de Rigny. *Le Wellesley* et *le Breslaw* se touchaient dans les mêmes parages. Le capitaine Maitland était entré dans Modon au milieu de nos voltigeurs, et déjà les pavillons des trois puissances flottaient unis sur les tours pacifiées de Modon, Navarin, Coron et Patras. Il en fut de même au château de Morée, où la marine anglaise fit preuve d'intelligence et de valeur. Le fort eut beaucoup à souffrir du feu toujours roulant de la bombarde *l'Etna*, qui s'était embossée dans le golfe de Lépante, assez près des murs de la place assiégée.

Les Turcs répondirent pendant plusieurs jours à notre feu, par quelques coups de canon, dirigés particulièrement sur la bombarde, et de nombreux coups de fusils dont ils cherchaient à incommoder nos travailleurs. Leurs fusils, dont le canon est bien plus long que les nôtres, portent aussi beaucoup plus loin. Leurs balles, du même calibre que chez nous, tiennent à la cartouche à laquelle elles

sont attachées, telles qu'elles sortent du moule, au moyen du jet qu'elles conservent; ce qui les rend bien plus meurtrières. Elles ne le furent pourtant pas pour nos troupes, grâce aux chemins couverts, qui, tout en abritant nos voltigeurs avancés, leur permettaient cependant de tirer sur les Turcs mal défendus par leurs créneaux, que nos boulets avaient déjà fortement entamés. Nos tirailleurs et nos canonniers signalèrent plus d'une fois leur adresse en touchant à point nommé, ou un Turc, que la balle mortelle renversait du haut des murailles, ou le sommet des tours, que nos boulets faisaient voler en éclats avec l'étendard du Croissant.

Le château résistait toujours, bien que plusieurs des pièces dont il était armé, eussent été démontées par les efforts réunis de nos batteries et de celles de la marine anglaise. De nouveaux parlementaires vinrent, le 23 octobre, trouver le général Schneider, qui ne voulut rien changer à la capitulation qu'il leur avait d'abord proposée. De plus, il leur adressa les reproches les plus vifs de ce que, contre le droit des gens et de la guerre, le fort continuait de tirer sur nous de nombreux coups de fusils, au moment même où il écoutait les propositions qu'ils venaient lui faire au nom du commandant de la place. Ils s'en retournèrent sans avoir rien pu conclure, et les hostilités allaient

recommencer, quand on aperçut plusieurs bâtiments qui entraient dans la rade de Patras. C'étaient les vaisseaux *le Conquérant* et *la ville de Marseille*, venant de Navarin, chargés de nouvelles troupes, de pièces de siége, d'affûts et de munitions, et portant en outre le général en chef, que la résistance du château de Morée avait déterminé à quitter Modon.

Plusieurs jours se passèrent encore en pourparlers, pendant lesquels le général Maison fit établir une nouvelle batterie, presqu'au pied des murs du fort, sans que les Turcs s'en aperçussent aucunement. Le 29 il fit déclarer au commandant du château, que s'il ne lui en remettait pas les clefs à l'instant, il devait s'attendre pour le lendemain à une attaque définitive, qui ne se terminerait que par l'escalade du fort qu'il ferait battre en brèche. Le commandant ennemi persista dans son refus; on fit dès-lors tous les préparatifs nécessaires pour l'affaire du lendemain qui semblait devoir être sanglante. Nos compagnies d'élite se flattaient déjà qu'elle ne pourrait se terminer que par un assaut général; et cet espoir, couronnant leurs efforts, venait ajouter encore à leur courage.

On vit alors pour la première fois un soldat

grec s'offrir pour combattre avec nous. Il se présenta au camp, demandant à parler au général français. C'était un habitant de Corfou qu'on vit depuis à Patras, à la tête d'une boutique de boucher. Vêtu à l'albanaise, et armé jusqu'aux dents, il fixa bientôt tous les regards. Je m'approchai de lui, et je ne tardai pas à apprendre que ce qui lui donnait tant de valeur, était l'espoir d'un pillage certain. Il vantait la richesse des Turcs renfermés dans le château, leurs superbes vêtements, leurs armes magnifiques dont *la matière surpassait le travail*, ce qui ne les rendait pas moins précieuses à ses yeux, et l'enflammait d'une ardeur qui le faisait prendre à ceux qui ne connaissaient pas la langue grecque, pour un héros échappé au carnage des Thermopyles, ou couvert encore des lauriers de Marathon. Il demandait, en cas d'un assaut général, qu'il lui fût permis d'y monter le premier à la tête de cinquante Grecs aussi dévoués, ou pour mieux dire aussi rapaces que lui-même. Quoi qu'il en soit, et quelle que fût la cause de tant de courage, le général refusa d'accéder à ses désirs, dans la crainte, a-t-on dit, que la conformité des vêtements et des armes de ces Grecs, avec l'armure et les vêtements de leurs ennemis, ne

les enveloppât dans la même ruine que les Turcs; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, s'il eût fallu en venir à un assaut général.

Ce fut le 30 octobre, à sept heures du matin, que se donna le signal d'une attaque qui devait être la dernière et nous rendre maîtres du seul château qui renfermât encore les ennemis de la Croix, les oppresseurs de la malheureuse Grèce. Les Turcs qui n'avaient jusqu'alors éprouvé d'autre feu que celui de la bombarde anglaise et des deux batteries dont nous avons déjà parlé, étaient loin de soupçonner l'existence d'une batterie nouvelle, qui se découvrit tout à coup, presque sous leurs pieds. Ce fut la plus terrible et celle qui décida notre victoire. Après quatre heures d'un feu toujours roulant, la brèche se trouvait assez considérable pour qu'on pensât à se préparer à l'assaut. Les Turcs arborèrent comme par dérision un drapeau blanc couvert d'ordures, qu'ils plantèrent au milieu de leurs étendards. L'attaque devint dès-lors plus chaude que jamais; les chaloupes des bâtiments de guerre, chargées d'échelles, approchaient du rivage pour les débarquer. On allait bientôt les appliquer aux murailles. Nos soldats demandaient à grands cris l'assaut, quand les Turcs, effrayés de ces préparatifs, remplacèrent leurs pavillons par celui de

la France, et ouvrirent leurs portes. Le général y fit aussitôt entrer un bataillon; et après les avoir désarmés, il les contraignit à évacuer à l'instant même le fort où ils étaient renfermés. Les armes dont on les dépouilla étaient loin de répondre à la description qu'en avait faite deux jours auparavant le dévoué Corfiote. Leurs vêtements n'étaient pas plus précieux, et les prétendues richesses qu'on leur supposait consistaient en sacs de maïs et de tabac, en tapis et peaux de différentes couleurs, en cruches et plateaux de cuivre étamé, et autres ustensiles de cuisine.

On a été tenté de croire qu'ils avaient fait passer sur le continent ce qu'ils pouvaient avoir de plus précieux, dans la crainte sans doute d'un pillage que leur résistance opiniâtre semblait devoir autoriser. Voici ce qui a fait naître ces présomptions. Vis-à-vis le château de Morée; et sur le rivage opposé, est un autre fort qu'on appelle château de Romélie, du nom de cette partie de la Grèce continentale qui n'est séparée de la Péninsule que par le golfe de Lépante. Ce fort était occupé par les Turcs. On n'a pu savoir bien positivement le sujet des fréquentes communications qui se firent pendant plusieurs jours entre les deux châteaux. Depuis le 21 octobre jusqu'à la veille de la reddition de la place, une embarcation assez

grande et armée de voiles allait continuellement du château de Morée à celui de Romélie, faisant chaque jour dix à douze fois ce trajet. Portait-elle sur la rive opposée les richesses et objets précieux des assiégés? Allait-elle y chercher des vivres ou des munitions dont ceux-ci pouvaient manquer? Nous l'ignorons; mais nous pouvons assurer que cette chaloupe ne fut jamais contrariée en aucune manière, bien que la bombarde anglaise embossée dans ces parages eût pu facilement empêcher toute communication entre les deux forts.

Tant que dura l'attaque, la plus grande partie des Grecs déjà réfugiés à Patras occupaient les hauteurs qui dominent le château de cette place. Du haut de ces éminences on découvrait parfaitement le camp français et le fort assiégé. Tous attendaient l'issue d'un combat qui allait opérer l'entier affranchissement de la Péninsule. Le reste des habitants de cette ville nouvelle, attirés sans doute par l'espoir du pillage, s'étaient avancés assez près des murs du château de Morée et se disposaient à s'y précipiter aussitôt qu'il aurait ouvert ses portes. Le général français les fit éloigner avec soin, et ne leur permit d'approcher qu'après l'entière évacuation de la place. Les Turcs en sortirent sans armes. Il était assez curieux de

ne voir à leurs ceintures que la baguette avec laquelle ils chargent leurs pistolets, et où se trouve renfermée une espèce de petite pince dont ils se servent pour prendre du feu et allumer leurs pipes. Ils n'eurent d'autre endroit pour se réunir et déposer leurs effets que les bords de la mer, où ils restèrent étendus pêle-mêle pendant deux ou trois jours et autant de nuits avant de s'embarquer.

Là, comme dans les autres châteaux, les femmes ont la figure couverte d'un voile. J'en vis une entre autres qui, sous prétexte de resserrer le lin qui lui cachait la figure, se découvrit plusieurs fois entièrement le visage et me laissa apercevoir les yeux les plus tendres, la bouche la plus jolie, en un mot la tête la plus parfaite qu'il soit possible d'imaginer. Je restai près de deux heures à la contempler, assis sur un sac de maïs appartenant à un Turc avec lequel je faisais la conversation. Il me dit qu'ils avaient fait leur devoir; mais que leur petit nombre et le mauvais état de leurs pièces ne leur avait pas permis de faire plus. Ensuite il étendit à terre un assez beau tapis, et adressa à Mahomet une prière fervente qu'il accompagnait de génuflexions continuelles. Je profitai de ce moment d'extase, pour écrire en grec un billet que je jetai à la jeune fille dont les regards

rencontraient souvent les miens. Bien que j'eusse mis dans le papier un petit caillou pour le rendre plus pesant, il ne put arriver jusqu'à elle et tomba entre des sacs remplis de tabac encore en feuilles. Sa beauté, sa jeunesse, tout avait excité dans mon ame un sentiment d'amour presque autant que de compassion; dans ce billet je lui proposais de me suivre, lui promettant de la prendre pour ma femme, et de tout faire pour assurer son bonheur. Non jamais cette jeune beauté ne s'effacera de ma mémoire! je me contentais de lui exprimer, par un sourire plein d'affection, l'amour et l'intérêt qu'elle m'avait inspirés, et je m'éloignais d'elle pour ne la jamais revoir.

Nous nous trouvions à une grande lieue de Patras, et le jour commençait à baisser. Mais avant de nous mettre en route, pour retourner à bord, nous nous arrêtâmes un instant devant un groupe considérable de Grecs et de Turcs réunis. Le fort était entièrement évacué, et déjà ceux des habitants de Patras, que nous avions vus prêts à s'y précipiter, avaient pu s'avancer jusques sur le rivage où se trouvaient étendus leurs ennemis au milieu de leurs femmes et de leur bagage. Ces Grecs n'étaient autre chose que des Ioniens, des Provençaux ou des Napolitains; ils achetaient aux Turcs ce que peut-être ils avaient espéré d'abord

pouvoir leur enlever de force. C'était surtout aux ustensiles de cuisine en cuivre étamé, qu'ils s'attachaient avec plus d'ardeur. Ces objets se vendaient au poids, à raison de trois piastres l'oque, ce qui fait à peu près huit sols la livre. Quelques Turcs nous offrirent les cartouches qui leur restaient, ce qui nous fit venir l'idée d'en demander à un grand nombre d'entre eux, et même de les arracher de force aux plus récalcitrants. Les femmes et les enfants furent, avant de s'embarquer, soumis à l'interrogatoire dont nous avons déjà parlé, lors de la reddition de Navarin et de Patras. Ici, comme ailleurs, les femmes s'accordèrent presque toutes à suivre de préférence les maîtres que le sort leur avait imposés, et dont elles se croyaient moins les esclaves que les épouses.

Telle fut la fin de la campagne de Morée; nous ne verrons plus désormais sur aucun fort de la Péninsule flotter l'étendard du Croissant. Les couleurs pacifiques des trois puissances alliées réunies sur toutes les tours, vont prouver au monde que c'est quelque chose pour enchaîner la fortune, que de marcher à ses chances sous l'égide de la conscience européenne. L'événement a répondu au bon droit dans cette affaire, aussi habilement conduite, qu'elle a été noblement conçue. Le succès est assuré, et il est aussi complet qu'il a été rapide.

Un grand acte d'humanité vient donc de s'accomplir par la religieuse exécution des traités. Honneur à nos braves de tous les services et de tous les rangs ! honneur aux trois puissances qui ont si généreusement défendu la cause de la justice et de la liberté !

Rentrons maintenant dans Patras, où nous n'aurons plus désormais à rencontrer que les progrès toujours croissants de la civilisation, chez un peuple que l'esclavage avait abruti sans l'abattre, et que nous entendons aujourd'hui décrier injustement par des hommes qui ne peuvent se flatter de l'avoir bien connu.

CHAPITRE X.

Habitants de la nouvelle ville de Patras. — Vivres. — Cafés et billards. — Nous recevons l'ordre de débarquer. — Mauvaise masure où nous sommes obligés de nous loger. — Arrivée de M. Raybaud. — Dîner qu'il donne aux autorités grecques. — Jour de la Saint-Charles, fête du Roi de France.

Les Grecs n'ayant plus rien à craindre de leurs oppresseurs, que nos armes avaient éloignés de tous les points de la Morée, commençaient à descendre des montagnes pour se rapprocher des châteaux que leurs ennemis venaient d'évacuer. Ils avaient déjà été devancés par un grand nombre d'habitants de Zante, de Corfou, de Céphalonie et des autres îles Ioniennes. Les Missolonghiotes, qui, après le sac de leur ville, s'étaient réfugiés à Calamos, furent contraints d'en sortir par l'ordre des Anglais, dès que ceux-ci virent la Péninsule entièrement affranchie. Beaucoup de négociants de Syra s'apprêtaient à quitter cette île, pour

aller s'établir dans les diverses places de la Morée, et particulièrement à Patras, où déjà il en était arrivé quelques-uns. Les réfugiés moraïtes et roméliotes, dont le nombre était à Zante très considérable, en étaient sortis presque tous, pour passer sur le continent. Ils étaient suivis par beaucoup de Zantiotes qui, afin de se soustraire aux formalités du départ, et au droit de deux thalaris, imposé par tête sur les passeports, profitaient de la nuit pour s'embarquer, quoique menacés, au retour, de deux années de prison. Presque tous se dirigeaient sur Patras, où les ouvriers trouvaient aisément à employer leur industrie, et où la présence de deux brigades de l'armée française assurait à tous les produits des Sept Iles un facile débouché.

Les vivres, à l'exception du pain, et de quelques légumes, tels que les pommes-de-terre, s'y vendaient extrêmement bon marché, le poisson surtout, qui était excellent. Il se payait une piastre l'oque, ce qui fait environ 2 à 3 sols la livre. Tous les jours une multitude de barques de pêcheurs en apportaient une quantité immense. Le vin, assez bon, quoique un peu doucereux, et accompagné d'un goût de résine, se vendait 6 sols la bouteille. On prétend qu'il ne contribua pas peu aux maladies qui enlevèrent une partie de nos troupes; nos

soldats ne trouvaient guère à Patras d'autres plaisirs que ceux de Bacchus; peut-être s'y livrèrent-ils plus d'une fois avec trop d'ardeur. Le pain de munition, pesant trois livres, se vendit jusqu'à 15 et 16 sols. Les Grecs, à la vérité, ne se nourrissaient guère que de pain de maïs; et d'ailleurs nous devons ajouter que cet aliment, le plus nécessaire à la vie, ne resta pas long-temps à un prix si élevé.

Déjà l'on avait vu surgir à Patras un café aussi simple que prétentieux. Il portait le nom de *café Parisien*, qu'on lisait au-dessus de la porte, sur une affiche à laquelle la plume d'un caporal habile avait apporté tous ses soins. Ce café, le seul qui existât encore, était le rendez-vous de la marine et des troupes de terre. Français, Anglais, Italiens, Grecs et Turcs, s'y trouvaient confondus. Ceux-ci, à la vérité, n'y étaient pas nombreux. Assis à la manière orientale, ayant constamment à la bouche ou la tasse de café, ou la pipe au tabac odorant; trois officiers turcs s'y faisaient remarquer par la richesse de leurs vêtements et de leurs armes. C'étaient les commandants des forts de Coron, de Navarin et de Modon. Ils n'avaient pas voulu repasser en Turquie, dans la crainte d'être décapités par l'ordre du Grand-Seigneur, pour ne pas s'être ensevelis sous les ruines de ces places. D'un autre

côté, ils n'avaient pas été plus tentés de suivre Ibrahim en Égypte, où ils craignaient une semblable disgrâce, parce qu'ils s'étaient fortement opposés à l'avis de ce prince, concernant la reddition des châteaux qu'ils commandaient, et qu'ils avaient juré de défendre jusqu'à la mort. Ils étaient, dit-on, possesseurs de grandes richesses, qu'ils embarquèrent avec eux à bord du *Loiret*, brick de guerre sur lequel ils passèrent en France. Tout près d'eux, et assis de la même manière, se trouvaient des Grecs s'amusant à jouer aux cartes pendant des journées entières. Ici, c'étaient des officiers marchandant aux commandants turcs, de riches bouquins en ambre, et de jolis cachemires; là, de joyeux employés aux vivres et subsistances vidaient les petits verres de rhum de la Jamaïque, et les tasses brûlantes d'un café clarifié. Ils étaient parvenus à faire comprendre à Spiro, le propriétaire du café *Parisien*, que cette liqueur divine veut être débarrassée de son marc et de son amertume.

Le café, y compris le sucre, se vendit d'abord un sou la tasse, et sans sucre trois paras seulement. Le prix s'en éleva depuis jusqu'à trois et quatre sols, augmentation dont nous fûmes redevables à l'hilarité d'une cantinière qui venait d'arriver de Navarin avec le 16me régiment de

ligne. Elle aperçoit en entrant à Patras le fameux café *Parisien*; elle s'y présente et demande cavalièrement deux demi-tasses, une pour elle et l'autre pour un caporal de voltigeurs, à qui elle fait la galanterie de l'en régaler. Le café bu, elle s'apprête à payer : « *due soldi*, lui dit Spiro, qui déjà savait quelques mots italiens. Bah! reprend la cantinière, ce n'est pas la peine de s'en passer. Tiens, mon ami, en voilà six. » Spiro profita de la leçon, et augmenta depuis le prix de son café.

Quelle fut notre surprise et notre étonnement quand, deux jours après, nous vîmes s'ouvrir un nouveau café, enrichi d'un billard! Il est inutile de dire que la vogue ne tarda pas à passer de ce côté, où nos soldats trouvaient ce précieux moyen de tuer le temps et de faire diversion à leurs ennuis. Le pas immense que les Grecs venaient tout à coup de faire dans la civilisation, nous faisait espérer bientôt d'autres plaisirs. Mais hélas! Vénus et son joyeux cortége s'étaient depuis longtemps éloignés de ces lieux, où l'on ne trouvait plus de jouissances que dans les souvenirs, de consolation que dans les espérances.

Le 2 novembre au matin, le capitaine de notre bâtiment reçut l'ordre de nous débarquer sur-le-champ. Bien que soixante nuits passées dans une

cale infecte nous fissent désirer d'en sortir au plus tôt, bien que nous fussions depuis long-temps ennuyés de vivre et de coucher à bord, exposés à l'intempérie d'une saison orageuse, et à un roulis affreux, que souvent le mouillage même ne pouvait empêcher, cet ordre imprévu ne laissa pas que de nous contrarier extrêmement. Il y avait plus d'un mois que M. Raybaud nous avait quittés, à Navarin; nous n'avions pas encore reçu de ses nouvelles. Sa présence était d'une indispensable nécessité avant de procéder au débarquement du matériel de son imprimerie. Et d'ailleurs où le déposer? Où nous loger nous-mêmes? Comment nous procurer seulement un abri dans un lieu où les traces mêmes des anciennes habitations commençaient à disparaître sous l'herbe? Nous allâmes pourtant trouver M. Mavromathis, préfet de Patras, qui nous reçut avec intérêt, et chargea M. Vafiapoulos, son adjoint, de nous indiquer l'endroit le moins sale possible pour nous y loger. Quant au matériel de l'imprimerie, qui consistait en dix-sept caisses assez considérables, M. Bertini, dont nous avons déjà parlé, eut la complaisance de le recevoir dans un magasin construit en vieilles planches grossièrement clouées les unes sur les autres, mais assez bien fermé, cependant, pour que nos caisses fussent en sûreté contre les pluies,

fréquentes qu'il faisait alors, et contre la main rapace d'une foule d'Insulaires, arrivant de toutes parts dans cette ville qui comptait à peine quinze jours d'existence.

La cabane, ou plutôt le trou destiné à nous recevoir, n'était autre chose que trois murailles de terre et de cailloux, couvertes d'un toit de chaume qui ne résista pas long-temps à la pluie. Bien qu'il y eût une ouverture assez large qui servait d'entrée, et deux autres qui tenaient lieu de fenêtres, il y faisait extrêmement humide; cette masure avait été pratiquée dans la terre, ce qui avait dispensé de faire la quatrième muraille. Un arbre mort était au milieu et servait à soutenir la fragile toiture. Aux quatre coins de cette espèce de tanière, nous étendîmes de la paille de maïs et du jonc sec, pour y placer nos matelats, qui au bout de quinze jours furent presque entièrement pourris par l'humidité. Nous avions passé dans ce triste séjour une nuit assez tranquille, quand le lendemain, au matin, nous apprîmes, en nous levant, l'arrivée de M. Raybaud, dont la longue absence commençait à nous inquiéter. Il était accompagné d'un négociant de Zante qui venait se fixer à Patras, et suivi de deux domestiques, ce qui doubla tout d'un coup les locataires de notre dégoûtante cahutte. C'était pourtant la

plus belle que nous eussions pu trouver, et nous devions nous estimer bien heureux de l'avoir obtenue de M. Mavromathis, qui portait le plus grand intérêt à notre bien-être et au succès de notre établissement. M. Raybaud nous apprit qu'en arrivant à Napoli, il avait été attaqué du typhus dont le retour presque périodique afflige les habitants de cette place insalubre ; que son état avait été long-temps désespéré, et qu'il n'était redevable de la vie qu'aux soins du docteur Bailly, dont le séjour en Grèce est un des bienfaits que cette contrée a reçus du comité de Paris.

On aura peine à croire, après la description que je viens de faire de notre misérable cahutte, que M. Raybaud, le jour même de son arrivée, y donna un fort joli dîner aux principales autorités de la nouvelle ville de Patras; qu'il réunit à sa table, au milieu même de cette horrible tanière, plus de quinze convives, tous animés de la gaîté la plus franche. A son retour de Napoli, il s'était arrêté quelque temps à Zante ; il avait apporté de cette île toutes sortes de provisions de bouche, et tous les objets nécessaires à un ménage qu'il faut établir complétement. Nous passâmes la journée entière à disposer tout pour la solennité du soir. Les planches d'une caisse que nous avions eu besoin d'ouvrir, posées sur nos malles et couver-

tes de nappes blanches, offrirent une jolie table de près de vingt couverts. Les murs de notre cabane furent tapissés d'une espèce de serge verte dont nous avions plus de vingt aunes. Aux deux coins de la table, étaient attachés à la muraille les portraits richement encadrés du général Maison et du général Sébastiani. Une superbe lampe à trois becs fut suspendue au toit de chaume, et devait, par sa vive lumière, parfaitement éclairer la table où brillait la faïence et la porcelaine. Déjà notre cahutte paraissait un joli salon, tant nous avions apporté de soins à l'embellir. Aussi, quel fut l'étonnement de tous les invités, quand, à six heures du soir, ils entrèrent dans ce petit boudoir que le gaz n'aurait pas mieux éclairé! Au nombre des convives étaient M. Mavromathis accompagné de M. Egnian, son secrétaire, qui parle assez bien français; M. Vafiapoulos, adjoint au préfet de Patras et chargé de la distribution des masures destinées à servir d'asyle aux malheureux qui arrivaient de toutes parts; M. Londo, qui avait occupé une place assez distinguée dans le gouvernement grec; MM. Pilarino et Marchand, commissaires extraordinaires de ce gouvernement auprès de l'armée française. Il y avait aussi plusieurs officiers français dont la gaîté vive et franche, les chansons martiales et bachiques firent

beaucoup de plaisir aux Grecs. On porta à la fin du repas plusieurs toasts dont voici ceux qui nous ont le plus frappés. M. Mavromathis, préfet de la province et de la ville de Patras : *aux généreux défenseurs de la Grèce ;* un officier français : *à Capo d'Istrias, président de la Grèce ;* M. Pilarino : *à Charles X, roi de France et libérateur de la Grèce.*

Cette charmante soirée aurait encore laissé quelque chose à désirer, si, pour compléter l'illusion la plus douce, les chansons de nos braves ne nous eussent reportés un instant au sein de cette belle France dont nous étions séparés par plus de quatre cents lieues de mer. L'amour, le vin et la victoire, tels sont les sujets ordinaires des chants de nos guerriers. M. de Belly, capitaine au 46e de ligne, un des plus joyeux convives, chanta d'une manière admirable la *mort de Roland,* et une romance dont chaque couplet se terminait ainsi : *et voilà ce que rapporte le métier de Paladin.* La force, la douceur, et l'étonnante flexibilité de sa voix emporta nos applaudissements, et surtout ceux des Grecs, dont l'un, M. Vafiapoulos, céda enfin à nos pressantes sollicitations, et chanta d'une voix tremblante et nazillarde un air national et militaire. Bon gré, mal gré, il fallut l'applaudir. Nous ne pûmes ce-

pendant nous empêcher de leur témoigner notre surprise sur cette manière de chanter en tremblant à chaque note. M. Pilarino nous répondit que ce défaut, appartenant d'abord exclusivement à la musique des Turcs, avait fini par s'introduire insensiblement dans celle des Grecs, qui auraient bien du mal à s'en défaire, parce que cet usage était devenu général. Quoi qu'il en soit, rien ne manqua à cette charmante soirée, qui se prolongea bien avant dans la nuit, et devait amener une journée plus belle et plus agréable encore.

Le jour venait de luire où tous les cœurs français tressaillent d'allégresse. C'était le 4 novembre fête de la Saint-Charles. Une pluie des plus fortes, et qui ne finit qu'à l'approche de la nuit, vint contrarier les vœux et la satisfaction de nos soldats; ajoutez à cela que ce jour-là même la viande et le vin manquèrent à la fois à Patras. En dépit de la pluie et du temps affreux qu'il faisait, les autorités grecques de la province et de la ville de ce nom, ayant à leur tête M. Mavromathis, préfet de l'Achaïe, se rendirent en corps chez les généraux français à l'occasion de la fête du Roi. M. le docteur S. Pilarino, l'un des commissaires du gouvernement près de l'armée française, fut celui qui, d'une voix émue et au nom de tous,

adressa au général Schneider, gouverneur de la place, le discours suivant :

« Général,

« Nous venons, à l'occasion du retour de l'heureux anniversaire que l'on va célébrer, vous exprimer nos vœux pour la prolongation des jours de S. M. Charles X, et la prospérité de la France. Les armes victorieuses de votre monarque ont, en quelques jours, purgé le Péloponèse de la présence des barbares contre lesquels nous luttions depuis sept années; et vous étiez destiné, général, à consommer le dernier acte de ce grand événement auquel votre nom restera désormais attaché.

« Rassurées par la présence des soldats français, les populations de nos campagnes, depuis si long-temps errantes, regagnent de toutes parts leurs champs abandonnés. Mais nos frères de la Grèce continentale portent envie à notre bonheur, et leurs vœux appellent aussi le jour de la délivrance.... Espérons qu'ils seront exaucés, que les palmes de Marathon vont reverdir pour vous et vos intrépides compagnons, et que de nouvelles conquêtes, toutes au profit de l'humanité, en assurant la tranquillité de ces malheureuses contrées, permettront à leurs habitants de retrouver les vertus qu'un long esclavage leur avait ravies.

« Mais les tristes souvenirs doivent être bannis dans ce jour destiné à la joie. Français, permettez aux enfants de la Grèce de partager la vôtre ; que celle qu'ils éprouvent vous soit un garant de la reconnaissance dont leurs cœurs sont pénétrés. *Vive le Roi de France ! Vivent ses augustes alliés!* »

Cette cérémonie devait se terminer par une messe solennelle et une revue générale des troupes stationnées à Patras, si la forte pluie qui tomba toute la journée ne fût venue déranger ces projets, et n'eût forcé de remettre cette fête au dimanche suivant.

CHAPITRE XI.

Maison qui nous est accordée pour l'établissement de notre imprimerie. — Famille Platica de Missolonghi. — Galanteries des soldats français. — Athanase, ex-secrétaire d'Omer-Vrione. — Ganymèdes. — Costumes des habitants de Patras.

Ce n'était pas assez pour nous d'être, dans cette mauvaise cahutte, à l'abri de la pluie et des vents. Nous avions à penser à une affaire beaucoup plus importante, la mise en activité de notre imprimerie. Il nous tardait de publier le premier numéro de notre journal; bien des événements s'étaient déjà passés, dont la connaissance ne pouvait qu'intéresser les nombreux abonnés que nous avions obtenus en France, avant même notre départ. La guerre, si guerre il y a eu, était terminée; sur tous les forts de la Péninsule, flottaient nos drapeaux libérateurs, et nous n'étions pas encore en mesure d'annoncer à l'Europe la gloire des Français, et la délivrance des Grecs. Et en effet, il

s'agissait de trouver un local convenable à notre établissement. Nous avions d'abord jeté notre dévolu sur une mosquée, qui restait libre par le départ des Turcs et des Égyptiens : mais déjà elle avait été destinée à recevoir nos malades, dont le nombre s'augmentait de jour en jour. M. le général Schneider, de concert avec le préfet de Patras, nous accorda, pour notre imprimerie, une maison située au milieu de l'intervalle qui se trouve entre le fort et la ville nouvelle. Elle avait appartenu à un Turc. Restée libre par le départ de celui-ci, M. Vafiapoulos, chargé de la distribution des cabanes et terrains environnants, l'avait abandonnée à deux ou trois familles de Missolonghi, récemment arrivées à Patras. Ces familles se composaient de près de trente personnes, toutes entassées dans cette masure, où l'on ne comptait que trois pièces. Elles reçurent l'ordre de l'évacuer au plus tôt, et, après vingt jours de travaux continuels, nous nous trouvâmes avoir la plus jolie maison de toute la ville. On fit du rez-de-chaussée un fort bel atelier, et le premier étage, divisé en plusieurs chambres, offrit bientôt un logement habitable et commode.

La famille Platica, une des premières et des plus recommandables de Missolonghi, était du nombre des Grecs, à qui les autorités de Patras avaient

accordé cette demeure. Quoique ce déménagement subit dût les contrarier, ils s'y prêtèrent de bonne grâce, tant ils avaient d'amour et de reconnaissance pour les Français, qu'ils n'appelèrent jamais que du nom d'*anges libérateurs*. Ils étaient quatre frères et deux sœurs, faisant la consolation d'une mère chérie. Cette femme avait vu périr presque sous ses yeux, au siége de Missolonghi, son époux et deux de ses fils. Ce souvenir affreux venait souvent empoisonner le plaisir qu'elle éprouvait à se voir, pour ainsi dire, renaître entourée de ses enfants. Ses yeux se remplissaient de larmes. Pouvait-elle être heureuse, séparée d'une partie de ce qu'elle avait de plus cher au monde? « Mais pourquoi les pleurer? se disait-elle quelquefois. Ils ne sont plus : c'est la guerre et leur bravoure qui me les ont ravis. Ils ont fait leur devoir, et sont morts en héros. Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas aussi enlevée avec eux d'une terre opprimée? Mais que dis-je? dois-je détester la vie, quand il me reste six enfants? et ne suis-je pas la plus fortunée des femmes, puisqu'il m'est donné de voir flotter, ici, sur ces tours, à un mille de notre malheureuse patrie, les drapeaux vénérés de nos libérateurs, qui sans doute ne s'éloigneront pas de nos rivages, sans les avoir affranchis et délivrés? »

Deux des fils de cette digne femme parlaient

assez bien le français, et étaient vêtus comme nous. Le plus jeune ne tarda pas à se perfectionner dans l'étude de cette langue, dans laquelle il parvint à s'exprimer avec tant d'élégance et de pureté, qu'il était impossible de ne pas le prendre pour un Français. Il pria M. Raybaud de le recevoir chez lui, afin d'y apprendre l'imprimerie : il y fit des progrès non moins rapides, et se distingua toujours par son empressement à être agréable à tout ce qui portait le nom de Français. Après nous avoir introduits dans sa famille, il se fit une gloire de parler de nous à tous ses compatriotes, qui nous engagèrent à leur tour à les honorer de nos visites, et vinrent plusieurs fois eux-mêmes admirer nos ateliers, avec un plaisir toujours nouveau.

Tout auprès de notre demeure, était une cabane semblable à celle où il nous fallut loger d'abord. Elle était habitée par neuf ou dix Grecs, dont cinq femmes, réunis tous ensemble dans cet étroit espace. Une de ces femmes était mariée; deux autres ne l'étaient pas encore; et les deux dernières étaient les servantes de la maison. Les trois maîtresses de ce chétif réduit, vêtues assez richement, et d'une beauté, ou plutôt d'une jeunesse assez remarquable, fixèrent bientôt l'attention de nos soldats. A chaque heure du jour, ils entraient dans cette cabane, sous prétexte d'y

chercher du feu pour allumer leurs cigares, ou de l'eau pour se désaltérer. Habituées à ces fréquentes visites, qui ne laissaient pas que de les importuner quelquefois, les deux servantes ne manquaient pas, sitôt qu'elles voyaient un militaire prêt à entrer chez elles, d'en sortir aussitôt, portant, l'une un verre d'eau à la main, l'autre un charbon allumé, qu'elles présentaient à la fois au troubadour observateur, contrarié de rencontrer autant de prévenance. Souvent même il arrivait que cet empressement à satisfaire ses désirs, ne faisait qu'en allumer en lui de nouveaux, et il parvenait à s'insinuer dans la cabane, dont les hommes étaient absents presque toute la journée. Notre galant s'approchait alors des femmes étendues sur de riches tapis ; il commençait par leur faire, dans le meilleur français possible, les compliments d'usage : désespéré de ne pas être compris, il avait recours au patois plus sentimental, et qui lui semblait devoir être aussi plus intelligible. Il n'obtenait, pour réponse, qu'un ἀδέ, ὄζω, bien capable de le déconcerter, s'il l'avait pu comprendre. Les gestes, quelquefois plus puissants que la parole, succédaient bientôt aux vains efforts de son infructueuse rhétorique. Mille baisers, cavalièrement cueillis et portés par une main accoutumée à ce manége, jusqu'à la bouche de ces femmes étonnées, témoignaient assez

l'ardeur et le dévouement du galant troubadour, qui devenait de plus en plus entreprenant. Alors, une des servantes accourait de suite à l'imprimerie: nos habits bourgeois ne nous plaçaient pas à leurs yeux dans la même catégorie que les militaires; elles nous regardaient comme des êtres supérieurs, et venaient réclamer notre assistance. Nous nous transportions à l'instant auprès de l'innocence et de la vertu, et nous déterminions facilement le léger voltigeur à modérer les transports de son amour, et à respecter l'asyle du malheur et de la beauté. Celle de ces femmes qui était mariée, se trouvait enceinte de six mois; elle avait besoin de repos : ces visites fréquentes la fatiguaient, quand elles n'allaient pas jusqu'à l'effrayer. Elle nous témoigna sa reconnaissance pour la protection dont notre voisinage l'environnait. Son mari vint plus d'une fois lui-même nous en remercier, et nous prier de lui servir toujours d'appui contre les démonstrations trop expressives de l'intérêt que nos soldats portaient à sa femme et à ses sœurs.

On aurait peine à croire avec quelle rapidité se repeuplait cette ville que nous avions trouvée déserte, et ruinée de fond en comble. Chaque jour voyait surgir, au bord de la mer, une douzaine de *kalyves* que l'aurore de la veille n'avait pas éclairés. Depuis la marine jusqu'au haut du fort, il

s'était élevé près de cinq cents boutiques, improvisées grossièrement, il est vrai, et presque toutes en bois, mais régulièrement alignées. On comptait déjà quatre à cinq rues aussi larges que droites, et où régnait une propreté, que les Grecs eux-mêmes avaient peine à comprendre. Ici, est une place où se tient le marché aux poissons; là se fait le marché aux liquides et autres comestibles : ici est la douane, sur laquelle nous verrons bientôt flotter le drapeau de la Grèce rendue à la liberté; là, est l'intendance et la poste aux lettres.

Mais quel est ce Grec, si richement vêtu, enveloppé d'un vaste manteau d'un gris cendré et garni des plus belles fourrures? Ne sort-il pas de cette petite tente verte, où nous aperçûmes tout à l'heure une femme jeune et fraîche, vêtue encore plus splendidement que lui? C'est l'ancien secrétaire d'Omer-Vrione, auprès duquel il a acquis, dit-on, d'immenses richesses. On le nomme Athanase. Il est venu à Patras, dans l'intention d'y établir un café plus brillant vingt fois que ceux que vous y voyez déjà. Sa fortune consiste en vêtements précieux, couverts de broderies d'or et de soie; tapis d'une beauté et d'un luxe dont rien n'approche; vaisselle d'or, d'argent et de vermeil; pipes remarquables par les bouquins d'ambre qui les garnissent. Il en a déjà vendu à la plupart de nos

officiers, qui se pressent chez lui à l'envi l'un de l'autre. Il a de plus, de fort jolis chapelets en grains de l'ambre le plus fin, tels que celui que vous lui voyez promener entre ses doigts. Quant à cet article, je doute qu'il en ait un grand débit; cet usage étant aussi étranger à nos mœurs qu'il est général chez les peuples orientaux, sur la figure desquels se manifestent les pensées qui les animent, par la manière dont ils roulent, dans leurs mains, ce chapelet mystérieux.

Athanase n'est pas aimé des habitants de Patras, qui portent envie à son opulence, ou que son faste et son ostentation incommodent et fatiguent. On a même prétendu que tous les moyens lui ont été bons pour acquérir les richesses qu'il possède : les uns disent qu'il les arracha furtivement à Omer-Vrione, dont il était le secrétaire; les autres prétendent qu'elles furent le prix de ses complaisances pour ce Pacha. J'ai entendu ces derniers dire que, si Athanase changeait de nom, il devrait s'appeler *Chrysocole;* épithète, dont j'abandonne l'interprétation aux amis de la langue grecque. Mais en voilà assez sur son compte pour le présent; nous le verrons bientôt bâtir une maison superbe, ouvrir un café magnifique, et se donner en spectacle aux Français stationnés à Patras, qui, au préjudice du café Zantiote, viendront prendre chez lui le

punch à la romaine, la bavaroise et le vin chaud. Disons maintenant un mot du costume des habitants de cette ville nouvelle.

Nous avons vu se précipiter de toutes parts dans Patras, des Ioniens, des Provençaux, des Napolitains, des Siciliens, des Roméliotes, des insulaires et des Moraïtes. Un grand nombre d'entre eux sont vêtus à la française, et parlent un mauvais italien.

Vous reconnaîtrez les Ioniens et les autres insulaires, au large pantalon qui leur descend jusqu'au-dessous du genou, et laisse apercevoir toute leur jambe que couvrent des bas du coton le plus blanc. Ils ont sur la tête, ou une calotte rouge à gland bleu, qu'on appelle *fesi*, ou bien un bonnet de laine rouge ou violet. Les marins se reconnaissent au gland de soie vert qui garnit leur *fesi*. Tous ont une ceinture qui fait plusieurs fois le tour de leur corps, et qui soutient leur pantalon. Il en est fort peu qui se couvrent le cou d'une cravatte; tous ont un gilet et une veste assez large, quelquefois enrichie de fourrures.

Tous ceux qui sont en état de porter les armes, qui ne sont pas marins et ne s'occupent de commerce que par circonstance, sont vêtus à l'albanaise. Ils portent, par-dessus leur pantalon, une fustanelle, espèce de robe en toile de coton blanc,

qui descend depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Elle se compose d'environ cent lés, taillés en biais, plus larges par le bas, ce qui leur donne une circonférence de près de trente-six pieds, chaque lé ayant environ quatre pouces. Ils ont de plus des guêtres de toile ou de laine, ornées de broderies d'or ou de soie. Leurs gilets et leurs vestes, plus étroites que celles des insulaires, sont aussi couverts de semblables broderies.

Il y a chez eux, comme chez nous, quelques jeunes gens qui, se prévalant de leur jeunesse, de leur taille ou de leur beauté, cherchent à attirer sur eux les regards. Au lieu du nom de petits-maîtres, ils portent celui de *Ganymèdes*. Il en est un surtout qui nous a plus frappés que les autres; c'est le fils d'un ancien habitant de Patras, possesseur d'immenses propriétés, que le défaut de moyens pécuniaires ne lui permet pas de cultiver. Ce jeune homme, d'une fraîcheur et d'une beauté sans exemple, parle assez bien le français. Sa figure ne diffère de celle d'une femme que par les moustaches et la barbe. Ses grands yeux bleus et bien fendus semblent demander un sourire, un aveu. Sa longue chevelure tombe quelquefois en boucles ondoyantes sur ses épaules, et fait ressortir encore la blancheur de son cou, qu'il ne couvre presque jamais. Plus

souvent il réunit ses longs cheveux et les fait rentrer sous sa large calotte rouge, d'où descend un gland de soie bleu, attaché au fesi par un cordonnet et une étoile d'or. On l'a vu plus d'une fois se promener dans les rues de Patras, armé d'un grand sabre turc, la tête couverte d'un turban, et vêtu d'une légère veste de soie bleu-ciel qui laissait apercevoir l'élégance de sa taille. Il était presque aussi serré que nos petites-maîtresses, ce qui lui donnait tout-à-fait l'allure d'une femme, d'autant plus que sa fustanelle, réunissant près de cent cinquante lés assez spacieux, prenait bien la forme de son corps, laissait ressortir ses hanches et s'arrondissait avec grâce par le bas. Il était alors suivi d'une cinquantaine de jeunes Grecs richement vêtus, avec lesquels il courait de cabarets en cabarets. Une conduite aussi scandaleuse était loin d'être approuvée par son père, homme recommandable, que ses vertus, sa justice et sa probité avaient élevé à l'une des premières charges de la magistrature. On a même prétendu que les mœurs de ce jeune homme ne furent pas toujours irréprochables, témoin certaine anecdote qu'on rapporte sur son compte et celui d'un capitaine de la marine grecque; témoin encore les cent-un coups de canon qu'on assure que celui-ci fit tirer à son bord en cette circon-

stance. Dans l'impossibilité où nous sommes de garantir l'authenticité de cette histoire, fort curieuse d'ailleurs, nous n'entrerons pas dans de plus grands détails.

Il nous reste à parler d'un troisième costume plus particulier aux Turcs, il est vrai, et que les Grecs ont dû prendre de ces derniers. C'est une longue robe de soie ou de coton qui descend du cou jusqu'aux pieds. Elle ne dispense pas de la ceinture, complément essentiel de l'habillement du pays. Par-dessus cette robe, toujours très légère, est un grand manteau de drap, souvent garni de fourrures. Il n'y a guère que les vieillards, ou les gens en place, qui usent de cette façon de se vêtir ; ainsi l'on peut réduire à quatre costumes bien distincts les divers habillements des habitants de Patras ; le costume français qu'a déjà adopté un grand nombre de jeunes Grecs, désireux d'acquérir, avec la connaissance de notre langue, les mœurs et la civilisation qui caractérisent notre nation ; le costume albanais, que préfèrent les fils de famille, et tous ceux en état de porter les armes ou qui ne se livrent pas au commerce ; celui des insulaires, marins, et négociants de tout genre ; celui enfin des vieillards, et de ceux qui occupent quelque place, et sont revêtus de quelque fonction publique.

Quant à l'habillement des femmes, il diffère essentiellement de celui des Européennes. On distingue deux sortes de coiffures : celle des jeunes femmes, et celle des femmes déjà avancées en âge. Celles-ci ont la tête enveloppée d'un mouchoir de coton blanc qu'elles nouent sous le cou, de manière qu'on n'aperçoit ni leurs cheveux, ni leurs oreilles, mais seulement le visage. Celles-là ne portent sur la tête qu'une légère calotte rouge, à peu près semblable à celle des hommes. On y remarque pourtant quelques broderies et quelques pièces d'or ou d'argent, qui y sont attachées. Elles tressent leurs cheveux qu'elles laissent tomber sur leurs épaules; souvent même, pour les faire paraître plus longs, elles ajoutent au bout de chaque tresse, des fils de soie d'une couleur exactement conforme. D'autres les séparent en bandeaux vers le milieu du front, et les nouent derrière leur tête. Aucune d'elles ne les frise sur le devant de la figure, comme font les Françaises.

On rencontre parmi les Grecques de Patras très peu de blondes : elles ont presque toutes les cheveux noirs ou châtains; les plus coquettes en altèrent la couleur et les teignent en roux, avec je ne sais quelle préparation. Celles-là s'estiment supérieures en beauté, qui les ont naturellement roux; bien différentes en cela de celles de nos

militaire qui se fût célébrée à Patras depuis l'arrivée des Français. L'aumônier du 54me régiment de ligne y officia solennellement en présence des généraux et de leur état-major, des magistrats grecs et d'un grand nombre d'habitants, que le désir d'assister à ce spectacle, nouveau pour eux, avait attirés de toutes parts. Une revue générale des troupes termina cette cérémonie que favorisa un temps superbe. La musique surtout se distingua en cette circonstance; nos musiciens, nouveaux Orphées, voulaient étonner les Grecs; ils les ont électrisés; ils les ont fait renaître, si je puis m'exprimer ainsi; et, pour la première fois, les classiques échos d'alentour ont répété les motifs pleins d'harmonie du *Freyschutz*, de *la Gazza Ladra* et de *la Dame-Blanche*. Honneur à Weber, à Rossini, à Boieldieu, dont les œuvres immortelles et le sublime génie ajoutèrent ainsi un nouvel éclat à la plus sainte de nos solennités.

Ce jour mémorable fut aussi celui de l'ouverture de cinq ou six nouveaux cafés, sans parler d'une vingtaine de cabarets qui, s'improvisant tout à coup, semblaient avoir deviné l'allégresse que cette fête devait inspirer à nos troupes, et se montrèrent jaloux d'en recevoir la franche et naïve expression. Presque tous ces cafés, restaurants ou cabarets, étaient décorés par les Grecs

eux-mêmes des noms les plus capables d'attirer des Français; ainsi l'on pouvait à son gré aller prendre des liqueurs au *Café Bourbon*, une bavaroise au *Café Parisien*, une limonade au *Café Français*, du thé au *Café Royal*, du punch au *Café Militaire*, ou du vin chaud au *Café des Amis de la Joie*. Outre les spéculateurs étrangers que la présence des deux brigades attirait à Patras, il n'était pas de si petite industrie qui ne trouvât à s'exercer. Les classes même les plus misérables commençaient à se ressentir du bien-être général, et l'on a vu, jusqu'au moment de son départ, le soldat français, prendre sur son prêt ou sa ration pour le partager avec quelque infortuné, réduit par le malheur des temps à solliciter la charité publique.

Chaque jour on voyait descendre du fond de leurs montagnes, ces Grecs malheureux qui, depuis plusieurs années, n'avaient d'autre asyle, d'autre nourriture, d'autres vêtements, et par-conséquent d'autres mœurs que celles des animaux les plus sauvages, au milieu desquels ils s'étaient vus forcés de vivre. Leur premier besoin avait été de recouvrer la liberté, dont la privation les avait rendus plus semblables à des bêtes qu'à des hommes. Leur première occupation, en arrivant dans la plaine, était de chercher quelque roche

minée par les années, qui pût les protéger contre l'intempérie de la saison. D'autres avec de la paille de maïs, du jonc et des roseaux se construisaient une cabane de dix à douze pieds environ, et s'y entassaient au nombre de huit ou dix à la fois. Ils étaient dans la plus extrême misère, dénués de tout, manquant de pain pour se nourrir, et de vêtements pour s'abriter contre le froid, qui commençait le matin et le soir à se faire sentir assez fortement. Le ciel leur avait rendu la liberté; pouvait-il ne pas pourvoir à leurs autres besoins, et les laisser, sous les murs de Patras, plus malheureux qu'ils n'étaient au fond de leurs montagnes? Forts de n'être plus esclaves, tous n'avaient d'espoir que dans la générosité des nations civilisées, de celles surtout qui, ayant comme eux souffert la rigueur de l'esclavage, pouvaient mieux apprécier leurs infortunes, et devaient y compatir :

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Leurs espérances ne furent pas déçues. Des secours envoyés par les comités américains, et provenant du brick *le Hérald*, arrivèrent à Patras le 24 novembre, avec les deux commissaires chargés d'en faire la distribution aux Grecs qui avaient eu le plus à souffrir de la guerre. La

cargaison du *Hérald* évaluée à 225,014 fr. se composait de 79 barils de bœuf et de porc salés, 638 de farine, 857 de farine de maïs, 350 de biscuit, 71 de légumes secs, enfin de 313 caisses d'étoffes et vêtements. De ce nombre, 620 barils et 79 caisses avaient été distribués à Poros, à Égine, à Apathia et lieux environnants; 1500 aunes de toile, de coton et de draps avaient été remises au président de la Grèce pour les besoins des écoles publiques; enfin 949 barils de farine et 175 caisses d'habillements avaient été embarqués sur le brick hydriote *la Pénélope* qui parcourait en ce moment les côtes occidentales de la Grèce. Près de deux mille familles indigentes de Nazarin, Clarentza, Patras et villages voisins eurent part à ces distributions. Six autres navires également chargés de vivres et de vêtements avaient précédé *le Hérald*. Une partie de ces objets avait servi à l'entretien d'un hôpital établi à Poros sous la direction du docteur Russ, l'un des commissaires américains. On attendait d'un jour à l'autre un huitième bâtiment avec une cargaison de la même nature.

La distribution s'en fit à Patras sous la présidence des autorités grecques de cette ville, et en présence des deux commissaires qui en avaient accompagné l'envoi. Les vivres surtout furent

d'un grand secours pour tant d'infortunés, n'ayant pour se nourrir que les herbes sauvages qui couvraient les campagnes encore sans culture. La mauve qu'elles produisent en abondance était leur principal aliment. Après l'avoir fait bouillir dans l'eau, ils la mangent sans aucun autre assaisonnement, heureux quand ils peuvent y ajouter quelques grains de maïs rôtis au feu. Aussi la plupart d'entre eux ont-ils la figure livide et décharnée; ils semblent sortir des entrailles de la terre, tout en conservant ces traits larges, et nobles à la fois, qui distinguent les hommes de ce malheureux pays.

Quant aux vêtements que leur envoyaient les comités américains, ils se composaient en grande partie d'habillements d'hommes, de femmes et d'enfants. Tous ces habits étaient faits à la française. C'était un spectacle assez curieux de voir un Grec, vêtu du reste à la façon de son pays, remplacer la calotte qui lui manquait, pour se couvrir la tête, par un chapeau rond, vieux castor dédaigné de quelque négociant des États-Unis. D'autres, et je les ai vus moi-même, n'étaient vêtus que d'une chemise en lambeaux et d'une fustanelle que peut-être ils portaient depuis six mois sans la blanchir. Ils réclamaient un vêtement qui pût leur couvrir la poitrine, et ils se

trouvaient heureux de recevoir l'habit bleu rapé de quelque fashionable de l'Amérique du Nord ; habit qui, réuni à la jaune fustanelle, donnait à son nouveau maître l'air le plus ridicule et le plus grotesque. On a vu plus d'une femme échanger, contre la capotte graisseuse de quelque marin compatissant, les haillons à demi pourris et couverts de vermine qu'elles traînaient depuis plusieurs années. Ces vêtements qu'ils recevaient de la générosité des Américains étaient vieux et usés pour la plupart ; mais ils n'en prouvaient pas moins la sollicitude de ces philellènes, qu'avaient su émouvoir les malheurs d'un peuple encore plus infortuné qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes.

C'est ainsi que ces pauvres habitants du Péloponèse commençaient à renaître. La perspective qui s'ouvrait devant eux n'était plus aussi sombre ; elle était moins horrible. Ici, ils recevaient de quoi ne pas mourir de faim ; là, il leur était distribué des vêtements pour se couvrir. La présence des Français, en assurant leur liberté, devait bientôt leur procurer les autres biens qui marchent toujours avec elle ; en les refaisant hommes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la présence des Français leur permettait de songer à une nourriture non moins essentielle que celle du corps, nécessaire surtout à tant de malheureux enfants d'une génération si

cruellement persécutée; ils la trouvèrent bientôt dans les écoles qui, au nombre de quatre, venaient de s'ouvrir à Patras. Chacune d'elles comptait dans son sein plus de soixante jeunes enfants, désireux de s'instruire et d'apprendre, dans l'histoire de leurs ancêtres, la cause de leur décadence et de leur avilissement. Après l'étude de la religion, c'était une reconnaissance sans bornes, envers les Français, que leurs maîtres cherchaient à inspirer à ces ames souples et dociles. J'ai assisté vingt fois à ces sortes de séances, qui jamais ne se terminaient sans que l'élève, le plus grand et le plus instruit, eût récité, au nom de toute la classe, une prière, dans laquelle il demandait à Dieu de conserver les jours de Charles X, roi des Français et libérateur de la Grèce. Cette même prière était chantée à l'église par le *papas* ou curé, et les fidèles qui assistaient au sacrifice de la messe ; elle était chaque dimanche répétée dans les trois églises qui, déjà, s'étaient ouvertes à Patras.

Deux jours après la distribution des vivres et vêtements que venait d'apporter en cette ville le brick hydriote *la Pénélope*, l'équipage de ce brick en creusant la plage auprès de l'ancienne église de Saint-André, pour y faire son lest, trouva, à une très faible profondeur, une somme considérable en piastres d'Espagne, et en *bésilicks*, monnaie

turque de la valeur d'environ quatre francs. Cette découverte donna lieu à une rixe violente entre les marins et les oisifs qui se trouvaient présents. L'argent, contenu dans deux caisses qui ont été d'abord brisées, fut bientôt dispersé; chacun se précipita pour en avoir sa part; enfin la garde d'un poste français est intervenue; et ce qui put être enlevé à la rapacité des combattants, ainsi qu'une faible partie que la police grecque retrouva à bord du bâtiment hydriote, fut déposé, du consentement de tous les prétendants, entre les mains du général Schneider, pour être remis plus tard à qui de droit. Cette somme, à en juger par le millésime des pièces le plus récemment frappées, avait dû être enfouie à la hâte au commencement de la révolution, peut-être au moment où les Grecs, qui, en 1822, occupèrent quelque temps les restes de la ville sous les ordres de Mavrocordato et de Caradja, se virent contraints, par une sortie de la garnison du château, de l'évacuer précipitamment.

Il y a tout lieu de croire que des fouilles réitérées, aux alentours et sur les ruines de cette ville, ne seraient pas infructueuses, et pourraient même amener des résultats plus importants encore. Et en effet, les habitants de Patras, contraints de fuir tout à coup loin de cette ville, ont dû enfouir dans

la terre leurs biens les plus précieux, qu'un danger pressant ne leur permettait pas d'emporter avec eux. L'endroit où ces objets ont été cachés ne pouvait être connu que de leurs propriétaires. La plupart ont perdu la vie ou se sont éloignés à jamais d'un pays dont ils n'espéraient plus la délivrance. Ceux qui y sont restés, et qu'on voit aujourd'hui descendre des montagnes, reconnaissent les traces de leurs anciennes demeures, c'est sur leurs ruines qu'ils élèvent des cabanes nouvelles. Tous retrouvent les objets qu'ils avaient enfouis dans la terre. Chaque jour on entend parler de trouvailles; elles donnent peu d'argent, à la vérité; mais on rencontre beaucoup d'objets en métal, et surtout un grand nombre d'ustensiles de cuisine en cuivre étamé, de médailles et sculptures de différentes matières. Cette circonstance détermina les Démogérontes, dont nous allons rapporter la nomination, à rendre une ordonnance par laquelle ils invitaient à venir déposer à l'*Astynomia*, bureau de police, les objets de ce genre qu'on trouvait ensevelis dans la terre, avec promesse de les faire estimer et d'en payer exactement la valeur.

Ce fut le 30 novembre que les citoyens de Patras procédèrent à l'élection des *Démogérontes*, officiers civils dont les fonctions correspondent à celles de conseillers municipaux. L'assemblée électorale,

composée des citoyens âgés au moins de vingt-cinq ans, se réunit en plein air, sous la présidence du commissaire extraordinaire, préfet de l'Achaïe.

Cinq membres de l'assemblée, choisis à l'unanimité, se retirèrent à l'écart avec le préfet, et dressèrent une liste des candidats à l'élection. Lorsqu'ils revinrent, l'un d'eux en donna lecture à haute voix; un prêtre entonna un cantique, et le préfet, dans une courte allocution, exhorta les citoyens à n'accepter aucune influence, à choisir des magistrats probes et vigilants, n'ayant d'autres intérêts que ceux de la cité; enfin à voter d'après leur conscience.

Le discours fini, on commença l'élection. Tous les candidats furent soumis à un ballotage; et trois d'entre eux ayant réuni la majorité des suffrages, le préfet les proclama Démogérontes. Le bureau fit preuve d'une grande impartialité, et l'assemblée, qui n'avait d'autre garde qu'elle-même, se sépara sans tumulte et sans réclamation. Il est à remarquer qu'aucun des Démogérontes qui avaient été créés provisoirement ne fut maintenu dans ses fonctions. M. P...., citoyen de Patras, et membre du Panhellénium, prit la parole avant la dissolution de l'assemblée; il fit l'éloge du président de la Grèce, et tous ses concitoyens répétèrent avec lui : *Vive le Président de la Grèce !*

Le même jour, nous eûmes à nous féliciter de l'arrivée du prince Alexandre Cantacuzène, qui reçut au mois d'août 1821 et fit observer religieusement la capitulation des Turcs de Napoli de Malvoisie. Il venait de Dresde, accompagné de son fils. Après s'être reposés deux jours à Patras, ils continuèrent leur route vers Égine pour se rendre auprès du président. Le projet du prince Cantacuzène était d'acquérir en Grèce de grandes propriétés et d'en surveiller lui-même l'exploitation.

CHAPITRE XIII.

Activité et commerce de Patras. — Maladie et mort d'un grand nombre de nos soldats. — Douleur qu'en éprouvent les Grecs. — Espoir qu'ont les Français de marcher au-delà de l'Isthme. — Succès des armes grecques. — On perd l'espérance d'aller au-delà de la Péninsule. — Officiers du génie français envoyés à Patras pour en tracer l'alignement. — Ouverture de notre imprimerie.

Nous venons de voir cette ville de deux mois faire dans la civilisation les progrès les plus rapides. Déjà elle trouve dans son sein différentes écoles où s'instruit la génération naissante. Elle a des lois ; elle vient de se créer des magistrats. Elle compte déjà plus de quatre mille habitants : elle est libre, et, au lieu de l'étendard du Croissant, elle ne voit flotter sur ses tours que les drapeaux libérateurs des puissances alliées. Son sol long-temps abandonné se couvre de cabanes ; ses ruines se relèvent ; ses campagnes dévastées par la guerre qui, pendant plusieurs années, les laissa sans culture, sont remplies d'ouvriers qui les la-

bourent, et lisent dans leur sein l'assurance d'une abondante récolte, garantie par cette végétation pleine de vigueur que l'abandon n'a pu leur enlever. Cent petits bâtiments viennent affluer dans son port, chargés de vivres, de bois, de tuiles, briques et autres objets de construction. Ici c'est un marchand qui reçoit de Florence ou de Livourne vingt pièces de draps de différentes couleurs, dont il fera bientôt des manteaux et autres vêtements pour nos officiers. Là ce sont des drogues envoyées de Trieste ou de Toulon à ces deux pharmaciens grecs dont vous admirez les élégantes boutiques.

Patras enfin redevient une ville. A ses anciennes douleurs ont déjà succédé les jouissances et les agréments de la civilisation et de la liberté. Les affreux souvenirs ont fait place aux plus douces espérances. Une seule chose manque à ses désirs; c'est de ne pouvoir encore dignement payer le tribut de sa reconnaissance à ces braves Français, qu'elle se plaît à appeler ses libérateurs. Elle gémit de les voir pour elle en proie aux maladies qui en enlèvent un grand nombre; elle croit perdre un de ses enfants quand elle perd un Français: c'est au moins une consolation pour elle de garder dans son sol, délivré par eux, les dépouilles inanimés de nos braves; elle en conserve le dépôt avec la même sollicitude qu'une mère affligée

conserve les restes précieux du fils que la mort impitoyable vient de lui ravir.

Et qu'on ne se figure pas que de telles assertions soient gratuites. J'ai vu plus d'une fois les prêtres de Patras, adresser au ciel les prières les plus ardentes pour le repos de tant de braves qui avaient trouvé la mort, là où ils venaient d'apporter la liberté, la vie. J'ai vu plus d'une femme s'attendrir en apprenant la mort de nos officiers et de nos soldats, et accorder à leurs restes inanimés des larmes que la perte de leurs fils n'avaient pu faire couler de leurs yeux. « Que vont devenir, se disaient-elles, les mères, les sœurs, les épouses de ces héros, à la nouvelle de leur sort? ah! si elles pouvaient voir couler nos pleurs; peut-être en y mêlant les nôtres, leurs larmes seraient moins amères. Et nous aussi nous avons perdu nos fils, nos frères, nos époux; mais ils périssaient sous nos yeux : mais nous pouvions les embrasser encore quand la mort venait de les frapper : mais ils mouraient pour la défense de leur patrie, de leur liberté. Ah! bénis soient à jamais les enfants de la France! les premiers ils ont compati à nos maux; les premiers ils sont venus les partager. Dieu juste, s'il te faut des victimes, choisis-les parmi nous; tes coups, loin de nous effrayer, nous seront précieux, s'ils peuvent préserver ces

braves qui viennent perdre ici la vie pour nous arracher à la mort. Leurs mères n'ont pas comme nous éprouvé tes rigueurs ; peut-être moins bien que nous pourraient-elles les supporter ? Oui, fais nous rejoindre nos malheureux enfants, si, pour nous conserver la vie, tu dois ravir à sa mère un seul de ces braves Français, nos anges libérateurs. »

Le ciel ne fut pas long-temps insensible aux prières de ces généreuses femmes de Missolonghi; bientôt l'état sanitaire de notre armée devint plus rassurant ; et déjà fort peu d'hommes succombaient à la maladie, dont les ravages diminuaient sensiblement de jour en jour. Plusieurs journaux étrangers se sont plu à exagérer le nombre de soldats que nous avons perdus ; nous avons eu sous les yeux un tableau des décès dans les différents corps, et nous avons pu nous convaincre que, proportion gardée, on n'a fait encore aucune expédition d'outre-mer qui, dans le même temps, ait éprouvé moins de pertes par les maladies. On a dit encore que nos troupes mouraient d'ennui dans ce pays, qu'elles auraient voué à une destruction complète, si elles avaient pu à ce prix rentrer en France quelques mois plus tôt. C'est connaître bien mal le caractère français que de le calomnier à ce point. Est-ce vouloir la ruine d'un pays que de rendre la

liberté à ses habitants? Est-ce le vouer à une destruction complète, que de se priver d'une partie des aliments les plus nécessaires à la vie, pour prolonger de quelques instants celle de ces malheureux? C'est pourtant ce qu'ont fait nos soldats, fiers de rompre et de partager avec l'infortune le pain de munition dont ils devaient se nourrir. Il est vrai que l'inaction dans laquelle ils vivaient au milieu d'un pays où ils ne voyaient plus de lauriers à cueillir, et où ils ne rencontraient que des privations, leur faisait regretter la France. Mais avant de penser à rentrer dans leur patrie, un autre sentiment les avait animés. Cette nation grecque dont on les a accusés d'être si peu les partisans, avait des échos près d'Athènes et de Missolonghi. Les souvenirs de Salamine et de Marathon, n'étaient pas entièrement effacés. Ces lieux jadis témoins de la vaillance des enfants de la Grèce, ne l'étaient plus que de leur oppression et de leurs infortunes. Il ne manquait plus à la gloire de ce sol si souvent victorieux que d'être foulé par les Français libérateurs du Péloponèse. Nos soldats, loin de vouer à une destruction complète ce malheureux pays, nourrissaient la douce espérance de bientôt s'y porter, de le voir, de le délivrer. Ils s'éloignaient plus encore de leur patrie; mais c'était pour voler à la gloire, c'était

pour voler au secours de l'infortune, pour servir la cause de la liberté.

Ils comptaient voir bientôt se réaliser leur espoir ; rien encore n'était venu déjouer ces projets de victoire et de conquêtes. Tout au contraire semblait en annoncer la prompte exécution. Un courrier français, parti de Paris le 10 novembre, et arrivé par Brindes, venait de passer à Patras, se rendant au quartier général, chargé de dépêches pour le marquis Maison, l'amiral et l'ambassadeur. Son arrivée donnait lieu à bien des conjectures dont la plus répandue était que l'armée allait recevoir l'ordre de se porter au-delà de l'Isthme. Le débarquement de plusieurs pièces d'artillerie de montagne semblait encore accréditer cette opinion. La frégate *l'Armide* venait de partir pour Égine. Le baron Hugon, capitaine de vaisseau et commandant de cette frégate, avait été remplacé dans le commandement de la station de Patras par M. Defrène, commandant de *l'Atalante*. M. Hugon allait prendre celui de la station d'Athènes : il devait mouiller à Navarin, et de là, disait-on, explorer les côtes de la Grèce orientale depuis le Pirée jusqu'au fond du golfe de Salonique. Tout enfin contribuait à entretenir dans l'esprit de nos soldats le doux espoir qu'ils pourraient bientôt délivrer cette partie de la Grèce, si

féconde en vieux et brillants souvenirs, que leur présence ne manquerait pas de réveiller.

Ils se flattaient qu'au moins il leur serait permis d'unir leurs armes à celles des Grecs du continent, dont ils n'étaient séparés que par le golfe de Lépante ; de ces héros malheureux dont la crainte de ne pas voir cette province comprise dans la circonscription de la nouvelle Grèce semblait avoir retrempé toute l'énergie. Les succès les plus inespérés venaient de signaler leurs armes. Les généraux Dentzell et Tzavellas venaient d'unir à leurs mouvements toutes les provinces de la Grèce occidentale, qui déjà avaient les yeux ouverts sur leurs véritables intérêts. Une flottille grecque avait pénétré dans le golfe de Prévésa sous la canonnade des trois forts. Les marins avaient, dans cette occasion, donné de nouvelles preuves de leur courage.

Les armes d'Ypsilanti n'étaient pas moins heureuses. Il avait détaché de son armée un corps de deux mille hommes pour faire le siége de Salona, sous le commandement du Chiliarque Vasso. Les assiégés étaient renfermés dans un petit fort, tombant en ruines et mal défendu par six pièces de canon. Déjà ils avaient offert de sortir avec armes et bagage ; mais cette offre avait été rejetée ; car les assiégeants, troupe bien disciplinée, quoique irrégulière, voulaient emporter la place

d'assaut ou l'avoir à discrétion. Cependant ils manquaient d'artillerie. Les Turcs, dans quatre sorties, où ils furent chaque fois vivement repoussés, avaient perdu trente hommes, entre lesquels on comptait un bey, célèbre par sa valeur. Enfin ils avaient été contraints d'évacuer la place. Le bruit de cet événement s'était répandu dans la Morée depuis quelques jours; et l'on s'attendait à Patras à voir d'un moment à l'autre un camp grec couronner les hauteurs de Lépante, quoique les approches de l'hiver commençassent à se faire sentir, et que depuis deux jours les sommets du Parnasse se fussent entièrement couverts de neige.

Nous n'avions pas encore eu connaissance des dépêches apportées par le courrier qui était passé à Patras quelques jours auparavant. On présumait que la brigade du général Higonet allait recevoir l'ordre de se mettre en marche vers l'Isthme, pour secourir les héros que nos soldats à l'envi demandaient à rejoindre, les braves dont ils brûlaient de partager la gloire et les périls. L'événement ne tarda pas à déjouer les douces espérances dont ils s'étaient bercés. Les conventions du 6 juillet étaient là; elles avaient pour objet l'évacuation de la Morée; la Péninsule était libre; on ne pouvait sans de nouveaux ordres outre-passer les clauses de ce traité, signé par les trois puis-

sances alliées. Au moins, il n'a pas tenu à la France de les donner. Candie, Athènes, Négrepont, Grèce entière, vous seriez aujourd'hui rendues à vos enfants, et nos drapeaux libérateurs flotteraient sur vingt châteaux de plus. Vous l'avez su mieux que tous les autres, braves Missolonghiotes qui nous avez connus à Patras, et vous avez pris plaisir à répéter : « Non, ce n'est pas la France qui a les moindres titres à la reconnaissance des enfants de la Grèce. » Vous vous souveniez alors de ceux qui se disent aujourd'hui vos protecteurs et qui, au jour de vos infortunes, plus indulgents envers vos ennemis, empêchaient vos bâtiments de passer sous les îles Ioniennes pour porter des vivres dans votre ville assiégée, en proie aux horreurs de la faim, En vain vous avez vu périr sous vos yeux vos pères, vos frères, vos époux! en vain vous avez vu toutes vos maisons livrées aux flammes et vos campagnes dévastées ; en vain vous étiez aussi des Grecs! nous étions réduits à vous plaindre, sans qu'il nous fût libre de vous venger.

C'est ainsi que nos soldats virent tout à coup s'évanouir l'espoir qu'ils avaient long-temps entretenu de marcher au-delà de l'Isthme, et de passer dans l'Attique et dans la Romélie, où ils se promettaient, avec de nouveaux périls, de nouvelles victoires. Doit-on s'étonner, après cela, qu'ils aient

plus d'une fois témoigné le désir de revoir leur chère patrie ; de quitter un pays où leur présence ne leur semblait plus nécessaire? Cette pensée ne serait jamais entrée dans leur ame, s'ils avaient pu y voir encore des lauriers à cueillir, des ennemis à combattre, ou des malheureux à protéger. Aussi bientôt les verrons-nous marcher pleins de joie pour arrêter un fléau d'un nouveau genre, dont la présence ennemie devait envelopper dans la même ruine les derniers habitants du Péloponèse ; et les Grecs s'accordent tous à dire que les Français ont contribué de tout leur pouvoir non-seulement à leur délivrance, mais encore à leur avancement dans la civilisation.

MM. Bulgari et Garnot, officiers du génie français, employés auprès du gouvernement grec, et envoyés par lui pour tracer l'alignement de la nouvelle ville de Patras, y arrivèrent le 5 décembre. Ils avaient déjà rempli une semblable mission à Tripolitza, capitale de la Morée, où les Arabes, en se retirant, n'avaient comme à Patras laissé que des ruines. Non contents de raser les maisons, ils avaient arraché ou brûlé, dans les jardins, tous les arbres qui s'y trouvaient, et dont l'ensemble, au milieu de la vaste et aride plaine dont la ville est entourée, formait un massif de verdure sur lequel la vue se reposait agréable-

ment. Leur rage de détruire s'était étendue jusque sur les remparts et le fort qu'ils avaient démolis.

Au moment même où nous voyons des ingénieurs français consacrer leurs talents à relever les ruines de l'ancienne Patras, à en faire une ville nouvelle, à lui rendre bien au-delà de ce qu'ont pu lui ravir les haches et les torches incendiaires de ses oppresseurs, un autre établissement s'ouvrait dans son sein, dirigé aussi par un Français, et plus propre que tout autre à ranimer, s'il est permis de parler ainsi, le flambeau de la civilisation, qu'avait presque entièrement éteint dans l'esprit des malheureux Grecs une longue suite d'années d'esclavage et de barbarie. A quoi eût-il servi en effet de donner à Patras la forme et l'extérieur d'une ville européenne ; de quoi lui eussent servi des places publiques, des colonnes, des rues droites et parfaitement alignées, des fontaines superbes, de riches boulevards, si elle n'avait dû être habitée que par des sauvages, à qui la guerre et l'esclavage n'avaient plus laissé de l'homme que le nom ? N'étaient-ce pas leurs ames abatardies et brisées par le malheur dont il était plus urgent de retremper l'énergie ? Avant de donner à leurs villes les avantages et les embellissements des places européennes, n'étaient-ce pas les mœurs et le caractère fa-

rouche de tant de malheureux, qui depuis plusieurs années n'avaient eu d'autre compagnie que celle des bêtes fauves, qu'il fallait humaniser? Et qui peut conduire plus promptement et avec plus de succès à ce but que l'imprimerie; art sublime qui propage tous les autres? Aussi l'établissement, à Patras, de l'imprimerie française et grecque de M. Raybaud excita-t-il la juste admiration de notre marine, de tous les officiers stationnés dans cette ville, de nos généraux, qui l'honorèrent de fréquentes visites, et celle surtout des principales autorités grecques, appelées les premières à en ressentir les bienfaits.

L'intention du directeur avait été d'abord de se fixer à Égine, ou dans l'île de Syra: car cette entreprise n'était aucunement dépendante de l'expédition de Morée; le projet en avait été conçu bien avant qu'il ne fût question de délivrer le Péloponèse; et le seul désir d'être utile aux Grecs, l'espoir de soutenir et d'augmenter encore le courage de ces héros malheureux, en les arrachant à la barbarie, en avaient bientôt déterminé l'exécution. Plusieurs circonstances nous firent préférer à tout autre séjour celui de Patras. M. Raybaud voulait établir un journal français, que semblait réclamer la présence de nos troupes dans la Péninsule. Il sentit la nécessité de se fixer dans un

lieu où il pût profiter du service de poste établi entre la France et son armée, et qui, par la fréquence de ses relations avec le chef-lieu provisoire du gouvernement grec, lui permît de recueillir promptement les documents qui arriveraient de cette source. Ces avantages se trouvaient réunis, mieux que partout ailleurs, dans la nouvelle ville de Patras, dont l'admirable situation maritime devenait plus précieuse encore par le voisinage des îles Ioniennes, de l'Italie, et surtout de cette belle Grèce continentale où l'on espérait voir bientôt flotter nos drapeaux libérateurs.

CHAPITRE XIV.

Peste de Calavrita.—Commissions sanitaires établies par le marquis Maison. — Départ du général Higonet pour les lieux infectés de la contagion. — Rapport des chirurgiens et lettres rassurantes. — Ordre du jour du général Higonet — Son retour à Patras. — Discours qui lui est adressé par les autorités grecques de cette ville. — Ordre du jour du général Schneider. — Générosité des officiers français.

Ce fut le samedi 6 décembre 1828 que parut pour la première fois à Patras un journal français, imprimé en cette ville sous le titre de *Courrier d'Orient*. Nous eûmes la douleur de voir nos premiers numéros destinés à porter la crainte et la désolation dans bien des familles en France. Nous ne pûmes nous taire sur les maladies qui avaient enlevé un grand nombre de nos soldats. Il nous fallut parler bientôt d'un fléau dont les ravages pouvaient devenir plus funestes, et qui dut son extinction au zèle, à l'activité, au dévouement de nos troupes, qui acquirent en cette circonstance un nouveau titre à la gratitude des Grecs. Ces

événements ont été assez importants pour qu'il me soit permis d'entrer à ce sujet dans quelques détails que j'emprunterai au *Courrier d'Orient* lui-même. Nous n'avons pas cru devoir les omettre ici, puisque chaque ligne est un témoignage du zèle et de l'activité des Français, de l'estime et de la reconnaissance des Grecs.

Une commission, composée de deux chirurgiens français et de deux grecs, partit le 5 décembre pour Calavrita, afin de recueillir des observations sur la maladie qui, huit mois auparavant, avait affligé les environs de cette ville et notamment le village de Goura. La ville de Calavrita est bâtie à peu de distance de la rive droite du Cérynite, à treize lieues Est de Patras. L'air de la vallée, malgré sa hauteur, est fiévreux et très malsain, à cause des marais formés par les débordements de ce fleuve. La température y est extrêmement froide, et la neige y couvre la terre pendant des mois entiers.

Nous reçumes en même temps à Patras la copie d'un ordre du jour signé par le général en chef. Par suite des ordres du jour en date du 28 août et du 11 novembre dernier, et sur la proposition de l'intendant sanitaire, le marquis Maison venait de composer des commissions de santé, qui devaient être chargées de cette partie du service dans les

places maritimes de la Morée, occupées par les troupes françaises. Les présidents de ces différentes commissions, étaient, à Modon, M. Loaisel de Saulnays, chef d'escadron, commandant la place; à Navarin, M. Bompard, capitaine de frégate, capitaine du port; à Patras, M. Sanfourche, lieutenant-colonel au 42e, commandant la place. Chaque commission se composait, sans compter le président, de quatre membres dont deux français, l'adjudant de place et un chirurgien, et deux grecs, un démogéronte et un négociant. Celle de Patras avait pour membres MM. Byrne, capitaine-adjudant de place; Guillemot, médecin de l'hôpital; Démétrius Antonopoulos, démogéronte, et Bertini, négociant, établi en cette ville. La place de Coron ayant été remise aux troupes grecques, M. le général Nikitas, qui en était le commandant supérieur, fut invité à former une commission de santé pour le service de ce port qui se liait à la partie du territoire occupée par les troupes françaises. Cette commission correspondit avec l'intendant sanitaire du quartier-général.

Le rapport des chirurgiens français, envoyés à Calavrita, pour recueillir des observations sur la maladie qui depuis le commencement de l'année, et à différentes reprises, s'était manifestée dans quelques villages des environs de cette ville, ayant

été de nature à éveiller la sollicitude des généraux français, les mesures sanitaires les plus rigoureuses furent prises sur-le-champ. Déjà, depuis quelques jours, des postes nombreux interceptaient les routes de Vostitza, de Calavrita, et tous les sentiers qui conduisent à travers les montagnes dans l'intérieur de la Péninsule : un lazaret fut établi dans une position écartée. Enfin, le général Higonet, commandant de la deuxième brigade, malgré la violence d'un ouragan accompagné de pluie, partit lui-même le 13 décembre, à la tête de huit compagnies de grenadiers et de voltigeurs, prises dans les différents corps, pour se rendre sur les lieux soupçonnés de contagion. Il mit tous ses soins à la resserrer dans les plus étroites limites ; cette détermination ne manqua pas d'exciter une vive reconnaissance dans le cœur des habitants du Péloponèse, puisqu'elle tendait à les préserver d'un fléau, dont les Français pouvaient se garantir avec plus de facilité, en se concentrant davantage. La prévoyance du général s'étendit plus loin encore : il se fit suivre d'une quantité de vivres suffisante pour subvenir aux besoins les plus pressants des malheureux que la raison et la nécessité prescrivaient d'isoler momentanément. Au reste, il y avait lieu de croire que les accidents qui avaient provoqué ces mesures de précaution,

avaient été singulièrement exagérés par quelques-uns des dix ou douze *Proëstos*, ou primats moraïtes, véritables alarmistes, qui ont toujours une peste à point nommé pour servir leurs desseins, et qui n'avaient vu, dans la glorieuse révolution de leur pays, que le moyen de substituer leur tyrannie à celle des Turcs. En effet, ces accidents s'étaient bornés, depuis plusieurs mois, à quelques décès arrivés plus d'une semaine avant le départ de nos troupes pour former le cordon sanitaire; et la contagion n'avait encore attaqué que des sujets dès longtemps prédisposés par la misère et le manque des nécessités les plus indispensables de la vie, à recevoir ce funeste héritage des Arabes. D'ailleurs, la saison dans laquelle on entrait, et dont la rigueur était bien plus sensible dans l'intérieur de la Péninsule, devait nécessairement mettre un terme à ces symptômes inquiétants; toutefois ils n'en étaient pas moins préjudiciables aux intérêts de ce malheureux pays, qui, pour se relever, a un besoin si pressant de sécurité, et de relations avec les peuples civilisés.

Le 16 décembre, au matin, nous apprîmes que M. le général Higonet venait de renvoyer à Patras quatre des huit compagnies qu'il avait emmenées. Arrivé à Vostitza, tout ce qu'il recueillit sur l'état de la santé publique se trouva d'une nature tel-

lement rassurante, que M. le général Schneider, gouverneur de Patras, donna aussitôt l'ordre de rétablir les communications par terre et par mer avec la rive méridionale du golfe.

Les deux médecins français, MM. Beaubillier et Fromanger, qui avaient été envoyés à Calavrita pour constater la nature de la maladie dont étaient morts plusieurs habitants de cette ville et des environs, sortirent de quarantaine le 19 décembre. Leur rapport contenait beaucoup de documents sur les ravages qu'elle avait exercés vers le mois de juin, et qui firent alors adopter les mesures sanitaires les plus rigoureuses à Égine et dans les îles Ioniennes. Mais heureusement, malgré les peines que ces messieurs s'étaient données, et le zèle au-dessus de tout éloge avec lequel ils avaient accompli une mission si délicate, il résultait de leur rapport qu'ils n'avaient vu que quelques malades, dont les maisons étaient cernées par la police locale, qui l'était elle-même par les voltigeurs français partis avec M. le général Higonet.

Le 21 décembre, nous reçûmes la lettre suivante de ce général, ainsi que l'ordre du jour adressé aux troupes qui l'avaient suivi : elle était bien propre à dissiper l'inquiétude qu'une nouvelle sinistre avait commencé à répandre dans les îles Ioniennes, et dont le rétablissement de

la quarantaine à Zante pouvait être la conséquence.

A M. le Directeur du *Courrier d'Orient.*

Monsieur,

Ayant été chargé par S. S. le marquis Maison d'établir un cordon sanitaire entre Calavrita et Vrachmi, où la peste avait reparu, et voulant, autant que je le puis, diminuer les alarmes qu'a causées cette nouvelle, je m'empresse de vous annoncer, et je vous prie de faire insérer dans votre journal, que les mesures prises pour arrêter les progrès de ce fléau, et l'intensité du froid qui règne sur les montagnes où sont situés ces deux villages, paraissent devoir mettre un terme à ses ravages; car, depuis plusieurs jours, il n'y est mort personne. Il n'y a pas ici de nouveaux malades; les onze anciens qui s'y trouvent encore sont en pleine convalescence, et tout semble faire espérer que la peste ne tardera pas à disparaître du Péloponèse, ainsi que l'ont fait ceux qui l'y ont apportée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur,

Baron HIGONET.

Au camp de Carpéni, le 19 décembre 1828.

CORDON SANITAIRE.

Ordre du jour.

« Officiers, sous-officiers et voltigeurs,

« Le général commandant en chef, marquis Maison, vous a chargés d'une belle et noble mission, celle de faire cesser le danger qui menace l'armée et la population du Péloponèse, en arrêtant les progrès de la peste qui s'est manifestée dans la ville de Calavrita et le village de Vrachmi. Vous justifierez sa confiance en exécutant ponctuellement les consignes qui vous seront données, et en supportant, avec la résignation et le courage qui vous caractérisent, les peines, les privations, les fatigues et la rigueur du climat dans ces montagnes; je les partagerai. Ces services que vous êtes appelés à rendre seront aussi glorieux et plus utiles que ceux que vous rendriez dans une bataille.

« Le général commandant en chef, le ministre de la guerre et notre généreux monarque, connaîtront votre zèle et votre dévouement dans cette grave circonstance, et la Grèce vous aura une seconde obligation.

« *Le général commandant la deuxième brigade de la division d'expédition, membre de la Chambre des Députés,*

« *Baron* HIGONET. »

Le 26 décembre nous reçûmes les nouvelles suivantes de Vissota, aux environs de Calavrita; elles étaient à la date du 23 :

« Le général Higonet a obtenu des autorités locales que toutes les maisons, dans lesquelles il était mort des pestiférés, fussent livrées aux flammes ; qu'aussitôt que la maladie se déclarerait dans une famille, toutes les personnes qui en font partie seraient éloignées des villages et placées en quarantaine dans des lazarets bien gardés, et que l'on séparât les malades de leurs parents pour les mettre dans des lieux à part, où ils reçoivent les soins d'un médecin et d'infirmiers qui, ayant eu déjà la peste, croient n'en avoir plus rien à craindre.

« Chaque jour, d'après l'autorisation que lui en a donnée S. S. le marquis Maison, le général fait distribuer, au nom du Roi, des vivres aux malades et aux malheureux habitants dont quelques centaines, épargnées par la peste, courraient risque de mourir de faim. Tous les primats réunis de Calavrita, en le remerciant d'un tel secours, lui dirent : « Le Roi de France nous a sauvés de « la rage des Turcs; il nous délivrera de la peste « qu'ils nous ont apportée pour mettre le comble à « nos maux. Ce prince magnanime vient encore « nourrir nos malades et nos pauvres que nous

« n'aurions pu, à cause de notre misère, empê-
« cher de mourir de faim. Que Dieu le récompense
« de si grands bienfaits à notre égard; nous n'avons
« que nos prières pour lui témoigner notre profonde
« reconnaissance; mais jamais il n'en est monté
« au ciel de plus ardentes pour sa conservation et
« celle de son auguste famille. »

« Les voltigeurs employés au cordon, font ce service avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge; et on a le plus grand espoir que la maladie ne tardera pas à disparaître. A Calavrita, sur mille habitants, trente-trois sont en quarantaine, deux sont malades, et deux viennent de mourir. Un des deux morts était une fille âgée de huit ans, qui avait été atteinte de la peste vingt-trois heures auparavant. A Vrachmi, où l'on compte six cent vingt habitants, cinquante-trois sont en quarantaine, et neuf en convalescence. Deux convalescents ont encore des bubons en suppuration. Le village de Vrachmi est situé sur une montagne très élevée à environ douze cents mètres au-dessus de Calavrita; le nombre des morts a été à celui des malades comme un est à cinq. A Calavrita, qui est située dans une vallée assez profonde et exposée au midi, sur treize malades, onze sont morts et les deux autres sont en danger. Dans l'un et l'autre de ces endroits, on a remarqué la

proportion suivante dans le sexe et l'âge des victimes : moitié de femmes, un sixième d'hommes et deux sixièmes d'enfants ; la classe la plus pauvre est celle qui a été la plus maltraitée.

« Le général Higonet ayant fait visiter aujourd'hui, en sa présence, un homme du village de Vissota-Kasavia, qui habite une maison isolée, et qui prétendait être indisposé d'une hernie, il a été reconnu qu'il était atteint d'un bubon pestilentiel qui se guérit. Il a été sur-le-champ séparé de ses deux enfants, qu'on a placés dans une cabane, et une garde a été posée aussitôt près de ces trois personnes, pour les empêcher d'avoir aucune communication avec les autres habitants. Ce village est éloigné de celui de Vissota, et de la montagne où les troupes sont cantonnées, de trois quarts de lieues. »

Une autre lettre de Vissota, datée du 27 décembre, et dont nous extrayons les détails suivants, nous parvint le lendemain.

« Depuis cinq jours il n'y a pas eu de nouveaux malades. La peste peut être considérée comme éteinte au village de Vrachmi, et entièrement circonscrite dans le lazaret de Calavrita, qui ne renferme que deux malades convalescents, y compris le nommé Nicoli, du village de Vissota-Kasavia, que le général Higonet y a fait conduire ainsi que

sa famille, et dont il a fait brûler la cabane. Ce lazaret étant entouré de gardes fournies par les habitants du voisinage, et les endroits qui ont été infectés, entourés de plusieurs cordons, maintenant bien établis, de milices du pays, le général a pensé que la présence de nos troupes n'y était plus nécessaire. En conséquence il les a reployées sur le village de Gouminya, qui est à deux lieues de Calavrita, sur la route de Patras, où elles seront en observation, et où elles feront en même temps quelques jours de quarantaine, malgré l'excellente santé dont elles jouissent, pour se disposer à leur prochain embarquement pour France. »

Le général Higonet, de retour du cordon sanitaire, arriva à Patras le 2 janvier; les autorités grecques se portèrent à sa rencontre, et M. le docteur S. Pylarino, commissaire du gouvernement grec, près l'armée française, prononça le discours suivant, au nom des autorités et des habitants de la ville de Patras :

« Général,

» Nous venons au-devant de vous pour vous témoigner notre reconnaissance des mesures sanitaires que vous avez prises, et par lesquelles notre pays a été préservé du terrible fléau qui, reparaissant à Calavrita, menaçait d'étendre ses ra-

vages sur tout le Péloponèse. La prévoyance de ces mesures nous facilitera les moyens de purger à jamais notre sol de cette contagion étrangère à la Grèce, et compagne obligée des barbares de l'Asie.

« L'illustre chef de l'armée française ne pouvait mieux confier cette mission qu'à vous, qui avez montré une bienveillance chevaleresque pour les droits de notre infortuné pays, et qui avez interprété selon votre cœur, les vues grandes et philanthropiques de votre auguste souverain.

« Daignez, général, offrir nos remercîments aux braves qui, vous accompagnant dans cette mission, sont entrés en partage des fatigues et des dangers.

« Nous avons appris avec regret que vous alliez bientôt nous quitter; nous espérons que vous conserverez quelque souvenir de ce pays; puisse-t-il être aussi long que notre reconnaissance sera durable. Général, quand vous serez au milieu de cette honorable assemblée dont vous êtes membre, le témoignage de vos paroles attestera que nous savons apprécier et reconnaître les secours désintéressés qu'inspirent la persévérance de notre lutte et la sainteté de notre cause. »

Nous fûmes le même jour invités par M. le général Higonet à publier la communication suivante:

« Les mesures rigoureuses qui ont été prises par les autorités françaises et grecques, et le froid extraordinaire qui a lieu cette année dans les montagnes de la Grèce, ont entièrement fait cesser la peste. Depuis la fin du mois de décembre personne n'en a été attaqué, et le nombre des victimes de ce terrible fléau, depuis le mois de novembre qu'il a reparu, se réduit à onze morts au village de Vrachmi, et quatorze dans la ville de Calavrita. »

Trois jours avant le retour à Patras du général Higonet, M. le général Schneider, gouverneur de cette place, fit, dans l'ordre du jour que nous rapportons ici, un appel aux sentiments d'humanité des officiers stationnés en cette ville, en faveur des malheureux habitants du Péloponèse, que la peste et les mesures sanitaires avaient réduits à la misère la plus affreuse.

Ordre du Jour.

« Le maréchal de camp, commandant la troisième brigade, annonce, avec un vif sentiment de plaisir, que, grâce aux soins généreux de M. le général Higonet, et à l'active coopération de nos braves voltigeurs, la peste peut être considérée comme extirpée de ce pays; mais la misère, l'un de ses plus dangereux aliments, existe encore dans les lazarets grecs, et menace sans cesse d'en ré-

pandre de nouveau le fléau, par l'impossibilité de détruire les vêtements suspects.

« Le maréchal de camp fait, à ce sujet, un appel à tous les sentiments généreux, et il engage MM. les officiers des deux brigades et de la marine royale à faire déposer chez lui le vieux linge et les effets dont ils pourront disposer, pour qu'il en fasse l'envoi dans les lieux naguères atteints de la contagion. Là, ils seront distribués aux malheureux renfermés dans les lazarets; tous leurs vêtements seront brûlés, ce qui est le complément des mesures les plus efficaces.

« Ainsi, les militaires français, si fiers des vertus de leur roi, auront imité son noble exemple et rempli ses plus chères intentions.

« *Le Maréchal de camp, commandant la troisième brigade,*

« SCHNEIDER. »

Patras, 31 décembre 1828.

Messieurs les officiers répondirent à l'appel du général Schneider avec une spontanéité non moins vive que leur générosité a été grande. Il fut déposé une quantité considérable de linge, et la souscription produisit plus de mille francs. Cette somme fut employée à confectionner des habillements, qu'on répartit entre les Grecs, dont les vêtements infectés du virus furent livrés aux

flammes. Déjà, par les soins du général Higonet, des vivres leur avaient été distribués pendant son séjour au foyer de l'infection.

Ainsi, l'armée française accomplit, dans le Péloponèse, une double œuvre de philanthropie. Son courage a chassé les Turcs et rétabli les Grecs dans leurs foyers; sa bienfaisance a vêtu et nourri des malheureux qui, épargnés par la peste, allaient succomber à la rigueur de la saison et aux horreurs de la faim.

CHAPITRE XV.

Utilité pour les Grecs des manœuvres de nos troupes. — Suicide de MM. Liéffroy et De la Boutraye. — Préparation d'un mariage. — Mort d'une jeune fille grecque. — Son enterrement. — Description des églises de Patras. — Simplicité et pauvreté des *papas* ou prêtres grecs. — Fête de Saint-Nicolas.

Le désir de rassembler dans un même chapitre tous les faits relatifs à la peste de Calavrita, nous a forcés d'omettre plusieurs autres événements dont le récit en aurait interrompu la succession. Nous devons donc y revenir maintenant, persuadés qu'ils ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs, puisqu'une grande partie de ces faits tiennent aux mœurs du pays et à des localités qu'on est toujours avide de connaître.

Les 29e, 42e et 54e régiments de ligne se rendirent, le 10 décembre au matin, dans une plaine située à l'est de Patras, pour exécuter les manœuvres adoptées par la commission de révision, dont le général Schneider faisait partie avant son

départ de France. Quel que fût le nombre de jeunes soldats que renfermaient ces corps, la précision et l'ensemble de leurs mouvements excitèrent l'admiration des spectateurs, et surtout des Grecs, dont les yeux ne s'étaient point encore familiarisés avec les résultats d'une discipline sévère et d'une instruction uniforme. La figure martiale des jeunes Grecs rayonnait de bonheur et d'espérance. Instruits à l'école des Français, ils se flattaient d'inspirer bientôt à leurs ennemis le même effroi dont ils les avaient vus pénétrés à notre arrivée. Aussi ne manquaient-ils jamais d'assister à ces sortes de revues, à nos messes militaires, et à tous les exercices particuliers qui se faisaient en dix endroits de la ville. Là, se réunissait bientôt un groupe d'enfants de tout âge, tous enflammés d'une ardeur guerrière. Ils se choisissaient un chef, le plus grand et le plus brave de leur petite troupe. Armés de bâtons ou de roseaux, ils exécutaient, avec assez d'ensemble, tous les mouvements qu'ils voyaient faire à nos soldats. Les mots de *portez armes*, et les autres commandements militaires, les premières paroles qu'ils eussent retenues de notre langue, étaient pour eux des mots sacrés; sortis de la bouche de leur commandant, c'était un ordre inviolable, un cri de salut, un signal de victoire. Après cet exercice, ils passaient à un autre

non moins agréable pour eux, et bien propre à enflammer leur courage naissant; ils se précipitaient au milieu de nos musiciens, et se disputaient l'honneur de tenir à ceux-ci leurs feuilles de musique.

L'union fait la force, la force fait le triomphe: que les Grecs adoptent une fois la sévérité de notre discipline, l'ensemble et la précision de nos mouvements; qu'ils se réunissent sous la conduite d'un seul chef, qui n'ait d'autre intérêt que celui de l'État, ils triompheront de leurs oppresseurs. En devenant soldats, ils redeviendront hommes. Le patriotisme remplacera la cupidité; leur rage dans les combats ne sera plus que du courage et de la valeur. Leurs infortunes en ont fait des héros de rochers et de montagnes; il ne leur manquerait, pour être des héros puissants et redoutables, que d'être civilisés. N'envisageât-on le séjour des troupes françaises en Morée que sous ce point de vue, il est incontestable qu'il a dû produire le plus grand bien, et porter un coup funeste à l'influence de ces chefs de bandes qui avaient jusqu'ici repoussé constamment toute espèce d'organisation militaire.

Le 12 décembre au matin, une lettre que nous reçûmes du château de Morée, nous apprit la mort de M. Liéffroy, capitaine du génie, qui ve-

nait de s'y suicider. Proposé depuis peu, pour le grade de chef de bataillon et la décoration de la Légion-d'Honneur, favorisé des dons de la fortune, comblé, enfin, de tous les avantages qui, à vingt-huit ans, font le charme de l'existence, il fut tout à coup enlevé à l'estime de ses chefs comme à l'affection de ses amis, au moment où la perspective la plus belle et le plus riant avenir s'ouvraient devant lui. La fin prématurée de ce jeune officier excita des regrets universels parmi ceux dont il était connu. On attribuait sa mort au désespoir qu'avait jeté dans son ame un reproche sans fondement, que lui aurait adressé un de ses supérieurs. Trois semaines environ auparavant, nous avions eu à déplorer la perte d'un jeune officier d'administration, M. De la Boutraye, qui, dans l'accès d'une fièvre ardente, s'était coupé la gorge avec un rasoir. Après avoir demandé lui-même à faire partie de l'expédition de Morée; après avoir, pendant la traversée, appelé de tous ses vœux cette terre classique qu'il brûlait de voir, et où il se promettait tous les plaisirs, toutes les jouissances d'une terre étrangère, autrefois le berceau des sciences et des arts, autrefois le pays des dieux, il n'eut pas plus tôt touché ce sol malheureux et dévasté, qu'il tomba tout à coup dans un ennui mortel. L'idée de voir ses espérances si cruellement trompées, la vue de ses

camarades en proie à des fièvres qui en enlevaient le plus grand nombre, le souvenir de sa belle patrie dont il était séparé par près de cinq cents lieues de mer, la crainte de ne revoir jamais la France, tout contribua à nourrir en lui ce chagrin funeste qui frappa son imagination, et le porta enfin à se donner la mort.

Mais passons à des souvenirs moins amers, et conduisons nos lecteurs dans une de ces cabanes de chaume et de broussailles où repose la beauté, la vertu, l'innocence et l'amour. Cette cabutte, tout-à-fait voisine de notre imprimerie, était occupée par onze personnes, neuf Grecs de Missolonghi et deux soldats français qui s'y trouvaient logés. La famille grecque se composait d'une mère avec sa sœur et ses quatre filles, dont deux étaient déjà mariées : l'une avait perdu son mari au siége de sa patrie; l'autre avait auprès d'elle son époux et un petit enfant. Un jeune homme du même pays, fiancé à l'une des deux jeunes filles, vivait au milieu de cette famille, à laquelle il allait bientôt appartenir par des liens plus doux et plus sacrés. Tous n'avaient qu'à se louer des égards et de la complaisance des deux soldats qui partageaient leur asyle. Tout était commun entre eux; il n'y avait pour tous qu'un seul foyer. Pendant la nuit, les deux soldats étaient séparés du reste

de la famille par une espèce de natte qui descendait du toit jusqu'à terre, tout près de la porte. Tous dormaient étendus sur de riches tapis et des coussins dont l'éclat contrastait singulièrement avec la pauvreté de la cabane. Le jeune fiancé n'était séparé de sa bien-aimée que par la mère de celle-ci. Bientôt il pourra reposer auprès d'elle, la presser dans ses bras, s'enivrer avec elle des plaisirs et des jouissances de l'hymen, qu'un espace de deux pieds environ avait jusqu'alors interdits à l'amour.

Il attend en soupirant que la naissante aurore ait éclairé de ses rayons la cabane de chaume où il va goûter un bonheur qu'on ne rencontre pas toujours dans les palais des rois. Encore douze heures, et le pasteur viendra l'unir à son épouse dont il ornera la tête d'une couronne. Combien cette nuit paraîtra longue à son impatience! Elle ne fait que commencer, mais tout est déjà prêt pour célébrer la fête de l'amour, l'aurore du bonheur. Une douzaine de jeunes filles, compagnes de sa bien-aimée, sont réunies autour d'elle; la blanche bougie, allumée en dix endroits de la cabane, l'éclaire et lui donne un aspect mystérieux. Les chants de l'épithalame retentissent dans cet asyle; les voix tremblantes de ces Vierges célèbrent la beauté et les vertus de leur compagne,

qu'elles comparent à une timide colombe, puis le courage et la valeur de son nouvel époux, qui doit la défendre de l'attaque des oiseaux de proie. Le bonheur et la joie brillent sur toutes les figures; l'espérance et la pudeur donnent un nouvel éclat à celle pour qui s'apprête un lendemain si beau. Mollement étendue sur un coussin de soie amaranthe, assise entre sa mère et sa plus jeune sœur, elle promène ses beaux yeux noirs sur toutes ses compagnes qui lui portent envie, puis elle les tourne vers sa mère dont elle baise la main. De temps en temps elle cherche à regarder son amant; la rencontre de ses yeux fait baisser les siens. Le passage de l'amour à l'hymen a quelque chose de si indéfinissable, qu'elle a peine à s'expliquer pourquoi elle n'ose plus regarder celui auprès duquel, depuis plus d'un mois, elle a reposé sans rougir.

Le barbier arrive enfin, muni de linge et de savons odorants : il porte d'une main un grand vase d'argent d'une forme très élégante, et de l'autre plusieurs flacons d'essences et de parfums. C'est lui qui est exclusivement chargé de la toilette du nouvel époux. Déjà ses doigts légers armés d'un acier rajeunissant ont parcouru le menton, le cou, les tempes et le tour de la tête de celui-ci; blanchis par la mousse fumante du savon, ils se promènent en tous sens sur la figure et dans les cheveux du pa-

tient, qui reçoit, à plusieurs reprises, sur la tête, les flots d'une eau claire et limpide, que bientôt l'on voit écumer sous les doigts souples et industrieux de notre barbier. Une serviette chaude, que celui-ci ne fait qu'appuyer sur la tête du jeune fiancé, le sèche sans le fatiguer. Pendant cette opération, les chants de l'amour et de l'hymen se font entendre de nouveau, si non avec plus d'harmonie, du moins avec plus de force. Les danses ont commencé, accompagnées du roulement du tambour de basque. Enfin, l'une des jeunes filles, à laquelle le barbier a confié le flacon d'essences odorantes s'approche de lui, et le lui remet entre les mains. Au moment où le futur époux se débarrasse des serviettes qui l'enveloppent, le barbier lui lance, au milieu de la figure, le liquide précieux dont le parfum a bientôt embaumé la cabane. Toutes les jeunes filles se partagent alors ce qui reste dans le flacon, le recueillent dans leurs mouchoirs ou les tresses de leurs cheveux. Présents à ce spectacle, d'un genre nouveau pour nous, nous ne perdions aucun trait de cet intéressant tableau. La plus jeune sœur de la mariée nous aborda et nous pria de partager avec elle et ses compagnes l'essence précieuse que nous reçûmes avec plaisir d'une si belle main.

Telle fut la préparation de ce mariage, dont la

célébration ne devait se faire que le lendemain au lever du soleil, et à laquelle nos occupations ne nous permirent pas d'assister malgré le désir que nous en avions. Il eut lieu au milieu de la cabane et en présence du *papas* ou pasteur, dont la bénédiction mit le sceau à l'union que les deux jeunes époux venaient de contracter.

Deux jours après nous fûmes témoins d'une cérémonie non moins intéressante, quoique bien plus lugubre. La mort venait de frapper une jeune fille de quinze ans, modèle d'innocence et de beauté. Née à Missolonghi, elle avait été, deux ans avant sa mort, fiancée à un jeune homme de cette ville, qui se destinait au sacerdoce, et qui devait bientôt arriver à Patras. Il y avait près de six mois que cette jeune beauté était en proie à la maladie la plus opiniâtre, quand la mort, que ses grâces et ses vertus ne purent désarmer, vint l'enlever à sa famille, aux regrets et à l'estime de ses compatriotes. Du moment où elle rendit le dernier soupir, jusqu'à celui où elle fut enlevée de sa demeure pour être portée dans celle qui est commune à tous les hommes, son corps inanimé fut entouré de femmes, dont les cris et les pleurs présentèrent à mes regards une scène si singulière, que je ne puis m'empêcher de la retracer ici.

Je commençai par m'informer de ce qu'étaient

ces femmes qui paraissaient plongées dans une si profonde douleur, et j'appris que les unes étaient parentes ou amies de la défunte, les autres ses voisines, et les dernières enfin des pleureuses publiques, qu'on avait mandées pour solenniser le trépas. J'eus peine à comprendre comment celles-ci pouvaient se regarder sans rire, étant aussi étrangères à l'événement auquel elles donnaient ces larmes de commande : il faut convenir cependant qu'elles le faisaient avec la meilleure foi du monde.

Groupées autour du corps inanimé de la défunte, elles commencent à murmurer sourdement; bientôt arrivent les sanglots, auxquels les cris ne tardent pas à succéder : d'abord graves et modérés, comme si elles voulaient en prolonger la durée, ils s'élèvent insensiblement; alors la voix des pleureuses s'anime; elles se frappent la poitrine à coups redoublés, s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage avec leurs ongles, et se précipitent comme des furieuses sur le corps inanimé de la jeune fille. Tout le voisinage retentit de leurs sanglots, qu'elles poussent en cadence, et que leurs voix tremblantes et nazillardes rendent plus affreux encore. Elles disent en pleurant les chants funèbres qu'elles ont coutume de faire entendre en pareille circonstance; ces lamentations

sont pleines de comparaisons et d'idiotismes qui n'appartiennent qu'à cette langue, et que j'aurais fait connaître avec plaisir à mes lecteurs, si ma mémoire plus fidèle me les eût rappelés.

Ces cris, ces pleurs et ces sanglots ne firent que redoubler quand on vit arriver les papas précédés de la croix funèbre. Ils avaient à leur tête l'archevêque de Patras, vêtu un peu mieux que les autres prêtres, et portant à la main une crosse entièrement différente, pour la forme et pour la matière, de celles de nos prélats. Elle est de bois, et haute d'environ trois pieds et demi; la partie supérieure est d'ivoire, traversée horizontalement par un autre morceau de même matière, qui en ferait une croix, s'il ne se trouvait pas tout-à-fait à l'extrémité du bâton pastoral.

C'est l'usage chez les Grecs de revêtir les morts de leurs plus beaux habits, avant de les porter dans le champ du repos. Je fus étonné de la richesse et de la fraîcheur des vêtements qui couvraient le corps inanimé de la jeune fille. La tête ceinte d'une couronne, et le visage découvert, elle vient d'être placée dans la bière fatale, où elle reste exposée aux prières des fidèles qui l'entourent. Ses doigts, aussi immobiles qu'ils avaient auparavant de souplesse, étaient ornés de quelques bagues: ses mains croisées sur sa poitrine prouvaient

que sa dernière pensée avait été pour son Dieu. En rendant le dernier soupir, elle avait été si calme et si belle, que la mort s'offrait chez elle sous un aspect plutôt doux qu'effrayant; on eût douté un instant si l'on devait verser des larmes, ou si elle avait feint de dormir; ses longues paupières, blanches comme la neige, cachaient à nos regards ses noires prunelles, privées du feu qui les avait animées; deux sourcils noirs et bien arqués indiquaient assez quelle avait dû être la vivacité de ses yeux, sur lesquels on voyait reposer encore quelque chose de divin; mais hélas! ils sont pour jamais fermés à la lumière; des éclairs ne s'en échapperont plus. O mort! quel est ton empire! c'est sur les yeux surtout que tu poses ton empreinte, en bannissant l'ame de ce trône de la vie. Tu as respecté cependant la fraîcheur des lèvres de cet ange de beauté; sa bouche ent'rouverte paraît prête à sourire encore; une grâce semble encore animer chacun de ses traits; comme le noir éclatant de ses longs cheveux contraste divinement avec ce cou d'albâtre, dont la blancheur efface celle du voile qui le couvre à demi! Hélas! c'est la tombe qui réclame cette innocente victime. Déjà l'encens de la mort fume autour de ce front immobile, qui devrait n'exhaler que le

parfum de la rose. On arrache ce corps inanimé aux sanglots de celle qui lui donna le jour ; la bière fatale, qui laisse à découvert cette beauté qui n'est plus, est portée sur les épaules de quatre de ses compatriotes jusqu'à l'église de Saint-Nicolas, où les prières des morts accueillent cette triste dépouille, que l'on va bientôt confier à la terre. Elle avait quinze ans ! c'étaient les chants de l'amour et de l'hymen que cet âge lui avait promis. Elle n'est plus, elle ne laisse qu'un souvenir cruel, qui atteste l'empire de la mort sur la jeunesse et la beauté.

Une foule nombreuse avait suivi ce convoi funèbre ; tous les prêtres des différentes églises de Patras s'étaient réunis à ce cortége aussi pompeux qu'il était affligeant. Quelques parentes de la jeune fille s'étaient rendues à l'église, où l'on venait de porter ses restes inanimés. Dès qu'on l'eut dépouillée de ses riches vêtements pour la confier à la terre, les pleurs et les sanglots recommencèrent avec encore plus d'énergie. La tombe enfin s'est fermée : alors les parentes de la défunte distribuèrent aux assistants du miel, des gâteaux et confitures suivant l'usage établi dans leur malheureuse patrie ; puis elles retournèrent aussitôt à leur cabane, qui retentit jusqu'au len-

demain matin de chants funèbres, et des cris aigus des pleureuses, dont un modique salaire eut bientôt séché les larmes.

Restons un instant encore dans l'église de Saint-Nicolas; examinons-en tous les détails; voyons en quoi ces maisons de prières diffèrent des nôtres; assurons-nous si ce sont les prêtres grecs ou ceux de Rome, dont les mœurs respirent davantage la tolérance, l'humilité, la pauvreté des premiers apôtres. Il y a en ce moment à Patras cinq églises, dédiées, les trois premières à la Vierge, à saint André, à saint Démétrius, et les deux autres à saint Nicolas. Nous les connaîtrons toutes si nous en connaissons une parfaitement. Puisqu'une cérémonie religieuse nous a conduits à Saint-Nicolas, nous examinerons celle-ci de préférence.

Représentez-vous un cellier humide, et qui n'est éclairé que par la porte et une ouverture grossièrement pratiquée dans la muraille, et vous aurez une idée des églises de Patras. Elles sont construites en terre, cailloux, et pierres assez mal assemblées. Longues d'environ vingt-cinq pieds sur quinze de largeur, elles se divisent en trois parties bien distinctes: celle consacrée aux papas ou pasteurs; celle destinée aux hommes qui assistent à l'office divin, et celle enfin qu'occupent les

femmes. Cette dernière est une espèce de balustrade établie intérieurement au-dessus de la porte d'entrée. On y monte par un escalier de bois pratiqué au-dehors de l'église. L'endroit réservé aux papas n'a guère que cinq pieds de profondeur ; il est séparé du reste de l'église par une cloison de bois blanc, dans laquelle sont ménagées trois petites portes, l'une au milieu qui laisse apercevoir un autel, et deux autres de chaque côté par où passent les prêtres et diacres, pour se revêtir des habits sacerdotaux. Au-dessus de la porte du milieu, par laquelle l'évêque ou le curé de l'église ont seuls le droit de passer, est une petite croix du même bois que la cloison.

On ne remarque dans les églises grecques aucune statue, aucun relief représentant Jésus-Christ, la Vierge ou les Saints. Dans les cérémonies religieuses, comme enterrement et autres, le convoi est toujours précédé d'une croix, signe du mystère de la rédemption des hommes. Cette croix, ordinairement de bois, n'est ornée d'aucune sculpture qui représente le Sauveur du monde. Leur religion qui leur défend ce genre de sculptures ou de statues quelconques, ne leur a pourtant point interdit les images. Sur tous les murs de leurs églises, et principalement sur la cloison dont nous avons parlé, sont attachés des tableaux de

toutes grandeurs. La plupart offrent le portrait de la Vierge ou ceux de saint Georges et saint Démétrius leurs patrons favoris. Ces tableaux sortent des ateliers de deux ou trois peintres grecs, établis à Patras depuis l'expulsion des Turcs. Ils excellent à peindre les chevaux et les dragons ailés, attributs nécessaires de leurs saints patrons. Ils peignent aussi le Christ sur la croix. Dans chacun de leurs tableaux, ils réservent les coins pour y placer des prélats à longues barbes, et des religieux morts en odeur de sainteté. La tête de leurs Vierges et de tous leurs Saints est environnée d'une auréole de lumière, que leurs pinceaux rendent parfaitement. Un enfant vient-il à naître, on le recommande à saint Démétrius, et les parents s'empressent de faire fabriquer une auréole d'argent, que le bijoutier, établi à Patras auprès de la pharmacie grecque, vient attacher artistement à la place de l'auréole de lumière, qui couronnait la tête du bienheureux Saint. Des marins échappent-ils à de grands dangers, au naufrage, à la mort; ils n'ont pas plus tôt mis pied à terre, qu'ils courent à l'instant chez l'orfèvre-bijoutier faire une semblable commande, afin de l'offrir à la mère de Dieu dans l'église qui lui est consacrée. Si déjà ils ont été devancés par d'autres marins non moins pieux qu'eux-mêmes, ils ont toujours la ressource

de faire mettre à la Vierge une main d'argent, en attendant qu'un semblable naufrage menace d'autres malheureux, qu'ils échappent à la mort, et que leur reconnaissance vienne également remplacer par une main d'argent l'autre main de la Vierge, qui jusques-là reste en peinture.

L'autel, pratiqué tout au fond de l'église, n'est autre chose qu'une table couverte d'un tapis et de nappes blanches, et surmontée d'une espèce de tabernacle, au-dessus duquel est une croix de bois. De chaque côté sont des lampes ou flambeaux avec des bougies, et des encensoirs. Sur l'autel est déposé le livre du saint Evangile. Un rideau, qui ferme la petite porte du milieu, dérobe la vue de l'autel au public, dans les heures qui ne sont pas consacrées à l'office. Les femmes peuvent alors entrer dans la partie de l'église destinée plus spécialement aux hommes. En effet, je vois à deux pas d'ici une femme prosternée devant le tableau de la Vierge. Dieu ! que de signes de croix ! que de génuflexions elle fait devant cette image ! Avec quel dévouement je la vois se jeter la face contre la terre qu'elle baise trois fois ! Avec quelle précipitation elle reprend ses signes de croix, qu'elle fait de droite à gauche !

Mais quelle est cette jeune personne que j'aperçois au fond de l'église, assise auprès de ce bon

vieux papas? Comme son front est couvert d'une aimable rougeur! c'est l'aveu de ses fautes qui vient ajouter ce charme de plus à sa beauté. Elle se confesse à ce vénérable pasteur, dont la longue barbe qui descend sur sa poitrine, donne un nouvel éclat à la fraîcheur et à la jeunesse de sa jolie pénitente. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer ce tableau : il y a vraiment quelque chose de divin dans le spectacle d'une jeune fille aux genoux d'un sage vieillard, dont la voix lui paraît celle de Dieu lui-même. Ce n'est point enfermé dans un confessionnal obscur, qu'il parle à cette vierge : il est assis auprès d'elle, il peut même la toucher; et pourtant cette proximité, cet entretien mystérieux, ont quelque chose de céleste. D'où vient que dans nos églises un pareil spectacle serait plus propre à nous scandaliser qu'à nous édifier? A quoi tient cette différence? La plupart des prêtres grecs sont mariés; tous peuvent l'être.

Les églises de Patras rappellent la pauvreté et le dénûment des premiers Chrétiens. Elles respirent autant de simplicité, que les nôtres affectent de luxe et d'étalage. Chez nous, ce sont pour ainsi dire des théâtres où tout parle aux yeux; là, au contraire, tout parle au cœur. On croirait qu'il est écrit à la porte de chaque église : Pasteur, souviens-toi de la pauvreté et de l'humilité des pre-

miers apôtres ; c'est ici la maison de Dieu ; c'est une maison de prières. Chez nous, au contraire, plus la fête est solennelle, plus l'ame doit se rapprocher de son Dieu, et plus le luxe, la pompe que respirent les cérémonies contribuent à l'en éloigner. On oublie que c'est là maison de la divinité : elle est devenue une salle de spectacle ; on n'observe que les décors ; on n'admire que la richesse des vêtements des acteurs ; la toile se baisse : est-il un seul des spectateurs qui ait sincèrement pensé à son Dieu, qui soit sorti du temple plus vertueux qu'il n'y était entré? Si l'on en croyait une grande partie de nos prêtres dont rien ne peut satisfaire l'ambition, tout passerait dans leur presbytère ou dans les églises : chez les Grecs au contraire, l'église est pauvre, et par cela même plus digne de son auteur. Le peu de richesses que possèdent ces peuples, ils le gardent pour le bien-être de leurs familles et l'éducation de leurs enfants. Les vêtements sacerdotaux de leurs prêtres ne consistent que dans des bandes de coton, quelquefois brodées, qu'ils passent autour de leur cou en forme d'étole, et des espèces de chapes de la même matière, sur lesquelles est brodée une croix ; tels sont les ornements dont ils recouvrent, dans les cérémonies, leurs vêtements ordinaires, faits de la plus grossière étoffe.

Le 6 décembre, les prêtres de Saint-Nicolas célébrèrent la fête de leur auguste patron. Les habitants de Patras se portèrent en foule autour de cette église, où depuis long-temps cette solennité n'avait été célébrée. Des boîtes et pétards, tirés par les marins, augmentèrent la joie que ramenait un aussi beau jour. Un des diacres attachés à cette église fit une quête pour subvenir aux premiers besoins de ses réparations. Les Français se firent un devoir de répondre encore en cette circonstance à l'appel fait à leur générosité; les sols et les francs se confondirent avec les paras recueillis dans cette quête, que l'intérêt public, et non l'avarice de quelques particuliers, avait seul suggérée.

CHAPITRE XVI.

Dévastation de la Morée. — Beauté de son ciel et de sa température. — Arrivée de Turko-Maria à Patras. — Commerce qu'elle exerce dans cette ville. — Incendie de sa cabane. — Vengeance des simples soldats qu'elle s'obstine à ne pas recevoir. — Amitié qu'elle témoigne à un officier d'administration. — Tristes résultats de ses faveurs. — Coquetterie de cette femme. — Elle a bientôt de nombreuses rivales. — Dégoût qui résulte de cette abondance.

Nous avons dit avec quelle barbarie et quelle inhumanité les cruels ennemis de la Grèce avaient dévasté ses champs autrefois si fertiles. Quand ils n'ont plus trouvé de têtes à couper, leur rage s'est tournée contre les villes et les maisons. Quand elles furent incendiées, ils voulurent enlever à ceux des Grecs qui avaient pu échapper à leur furie, le fragile refuge qui les aurait abrités, et les moyens d'existence qu'ils auraient trouvés dans la fécondité de leur sol; ils rasèrent tous les arbres, ne laissèrent après eux que des ruines et des cendres, et répandirent partout la mort et la dévastation. Ils

étendirent sur le littoral de presque toute la Morée un crêpe funèbre.

Le voyageur n'y trouve plus que des images sombres ; son esprit est livré à des réflexions mélancoliques, et son cœur à des sentiments douloureux. Combien nos espérances furent cruellement déçues, quand nous descendîmes à terre pour la première fois ! Est-ce là cette Grèce jadis si fertile, autrefois le séjour des Dieux? Que sont-ils devenus ces riants côteaux, enrichis de cistes odoriférants et de plantes balsamiques? ces campagnes couvertes de bosquets d'orangers, d'amandiers et de citronniers ? Hélas ! il ne reste plus au Péloponèse que la beauté de son ciel, et la douceur de sa température. Le sol a perdu toutes ses richesses. Les montagnes, les vallons et les plaines n'exhalent plus de toutes parts ces odeurs aromatiques qui parfument l'air et le rendent délicieux à respirer.

Faut-il s'étonner, après cela, si nos soldats ont regretté la France. Ils s'étaient flattés de trouver en Morée les plaisirs que semble promettre une température si belle. Ils s'étaient bercés de douces espérances, ils comptaient sur les jouissances d'un climat plein de vie, et ils n'ont rencontré que l'horreur d'une dévastation entière. La nature semblait morte en ces lieux, que Vénus et son

joyeux cortége avaient abandonnés depuis longtemps. On n'y voyait plus de ces bosquets mystérieux, de ces allées sombres et magiques, où les amants prosternés au pied de ses autels reconnaissent et adorent son empire. Les malheureux enfants de la Grèce avaient trop souffert pour se livrer désormais au culte de cette divinité, et lui faire des sacrifices : ils ne devaient plus connaître d'autres Dieux et d'autres génies que ceux de la destruction. Oui, tu as renoncé à eux, puissante déesse de Cythère, quand tu as vu que leurs infortunes les forceraient à renoncer à toi. Mais dis-nous sous quel ciel tu as porté tes pas voluptueux? Ignorais-tu que les Français venaient occuper ces lieux, où jadis tu comptais vingt temples consacrés à ton empire suprême ? Ne savais-tu pas qu'ils mettent leur bonheur à suivre tes douces lois? que les rochers les plus arides et les plus déserts sont pour eux les plus riants jardins d'Éden, quand tu les embellis par ta présence ? L'espoir de te rencontrer a pu seul soutenir leur courage au milieu des ruines de Navarin et de Patras. Ils t'ont cherchée partout, au pied des montagnes, dans les creux des rochers, sur le bord des ruisseaux, sous le chaume des cabanes les plus pauvres et les plus fragiles. Tu t'es enfin montrée sensible à nos prières, et, sous les traits d'une femme turque, tu es des-

cendue parmi nous, pour rendre la paix à nos cœurs, entraînés vers toi par une force irrésistible.

Le ciel de la Grèce est aussi beau que ses champs sont tristes et dévastés. L'aspect d'un soleil radieux réjouissait nos yeux étonnés. Les nuits n'étaient pas moins belles. On y goûtait une fraîcheur délicieuse. L'air plus pur, et moins chargé de vapeur, nous laissait découvrir un plus grand nombre d'étoiles. La voûte bleue, où ces astres brillants paraissaient attachés, nous semblait parsemée d'or, de diamants et de rubis. Alors on éprouve en soi les feux d'une vie nouvelle. On se sent entraîné vers un autre soi-même que les yeux ne voient pas, mais qui parle à nos cœurs. La volupté embrâse les sens; et l'ame, grosse d'espérances ou de souvenirs, se livre en aveugle à l'amour.

Patras devenait de jour en jour plus brillant. Plus de mille cabanes, grossièrement improvisées, avaient surgi sur les bords de la mer. De nouveaux cafés s'y étaient établis. Partout on célébrait Bacchus et le dieu de la folie. On cherchait vainement un temple consacré à la déesse de Cythère. Que d'adorateurs elle aurait pourtant rencontrés dans ces lieux! Ce n'est pas que mille beautés charmantes ne nous offrissent l'image de Cypris; mais, étroitement renfermées dans l'intérieur de leurs maisons de planches, on ne pouvait que les entre-

voir à travers les fenêtres, qui bien souvent encore ne présentaient qu'un rideau jaloux. Et, d'ailleurs, les maris ou les frères de ces jeunes personnes étaient autant de gardiens sévères que contrariaient toujours nos regards indiscrets. Elles ne sortaient que le dimanche, au matin pour aller à la messe, ou après midi pour faire des visites à leurs parentes. Comment nos officiers pouvaient-ils les aborder? comment s'en faire comprendre? L'approche d'un Français les faisait trembler; elles se précipitaient aussitôt au fond de leurs retraites en maudissant notre galanterie.

Ce fut sur ces entrefaites que parut, à Patras, une beauté disposée à prodiguer aux officiers français des plaisirs et des jouissances qu'ils n'avaient encore pu savourer que dans les rêves mensongers de la nuit. Elle venait de Tripolitza, capitale de la Morée. Née de parents turcs, elle avait changé de religion et s'était faite chrétienne, sans doute pour échapper à la mort dont elle se croyait menacée au milieu des Grecs qui l'avaient prise au siége de cette ville. Elle arriva à Patras, suivie d'un individu, Grec ou Turc, que toujours elle appela son frère. Ils se construisirent une cabane de chaume et de roseaux, au milieu de la plaine qui sépare la ville nouvelle du château de l'ancienne. Le frère avait, de plus, bâti une petite boutique, où il se

tenait pendant le jour, y vendant du tabac et de l'eau-de-vie. Il revenait le soir coucher auprès de sa sœur. Il est inutile de dire avec quel empressement, sitôt qu'elle fut connue, nos officiers se portèrent à sa demeure. Le bruit de cette arrivée imprévue, de ce bonheur inespéré, se répandit le soir même dans tous les cafés. Il n'était question que de la *belle Albanaise*. C'est ainsi qu'on la désigna dans les commencements. Elle se nommait Maria. Comme elle était Turque d'origine, on ajouta à son nom cette épithète, de sorte qu'on l'appela depuis Turko-Maria, ou Maria de Tripolitza. Elle fit d'abord payer bien cher les courts instants qu'on passait auprès d'elle ; pendant près d'un mois elle ne voulut entendre parler que de napoléons ou de livres sterlings. Il paraît que c'est aux îles Ioniennes qu'elle avait appris à connaître la monnaie anglaise. Quelque prix qu'elle mît à ses faveurs, comme elle n'avait pas de concurrence à soutenir, on peut croire que sa cabane n'était jamais déserte. Il lui fallut même y placer deux Grecs dévoués à ses intérêts, armés de bâtons et chargés d'en défendre l'entrée à nos soldats, jaloux de partager des plaisirs qui n'avaient encore été accordés qu'à leurs chefs. Ceux-ci firent promettre à Turko-Maria de ne recevoir que des officiers de terre ou de marine. Le grand nombre d'a-

dorateurs qu'elle comptait parmi ces messieurs ne lui laissait pas le temps de songer à vendre ses faveurs à de simples soldats. Nous allons voir quelles furent les conséquences d'une sévérité si rigoureuse.

Le 19 décembre, à trois heures environ après midi, nous aperçûmes, de l'imprimerie, des tourbillons de flammes et de fumée qui s'échappaient d'une cahutte de chaume, construite dans la plaine dont nous avons parlé. Nous nous empressâmes d'y courir. C'était précisément celle de Maria de Tripolitza. Un officier s'y trouvait renfermé avec elle, quand le feu s'y déclara tout à coup. Les flammes de Vulcain avaient fait disparaître à l'instant les flammes de l'Amour. Vous pouvez croire que notre galant chevalier, peu jaloux de se donner en spectacle aux curieux qui venaient d'accourir de toutes parts, se fut bientôt échappé sans tambour ni trompette. On attribuait cet accident au ressentiment de quelque soldat, indigné de n'avoir pu partager des plaisirs pour lesquels il n'avait pas moins d'appétit que son chef. J'en ai su plus d'un qui n'aurait pas reculé devant la demande de quatre thalaris. Nécessité n'a point de loi. N'avons-nous pas vu payer au prix de l'or quelques onces de pain, ou même un simple verre d'eau? C'est une soif bien cruelle que celle de l'amour.

Maria, ne voyant que le danger qui la menaçait dans la perte de ses magnifiques vêtements, et habituée à faire divorce avec la pudeur, se précipita tout à coup hors de sa cabane, traînant avec elle un coffre rempli d'habits précieux, et peut-être de quelques centaines de thalaris et de napoléons. Il serait difficile d'imaginer une femme plus belle qu'elle n'était alors. Aux couleurs artificielles qui brillaient sur ses joues, le péril et le désespoir avaient ajouté un éclat nouveau. Sa gorge, entièrement découverte, laissait voir deux globes arrondis, aussi durs que le marbre, aussi blancs que la neige. Un double collier de paillettes d'or, enlacées par des chaînons de même métal, descendait sur un cou plus blanc que l'albâtre; une croix d'or, suspendue à ce collier, tombait sur sa belle poitrine, et lui donnait des charmes vraiment célestes. La colère animait ses grands yeux pleins de feu, couronnés de sourcils noirs également arqués. Les roses les plus brillantes se mêlaient, sur son visage, à la blancheur des lys; ses lèvres de corail, légèrement entr'ouvertes, semblaient prêtes à faire un aveu; les tresses de ses longs cheveux, noirs comme l'ébène, retombaient négligemment sur un cou moulé par la nature, qui se prolongeait mollement avec de belles proportions, unissant l'éclat et le poli de l'ivoire. Sa tête était couverte

d'une petite calotte rouge enrichie de broderies d'or; un corset, ou plutôt une veste écarlate, ajoutait encore à l'éclat d'une gorge superbe, et contrastait parfaitement avec sa longue robe blanche, relevée d'une ceinture et liserée d'une bordure de pourpre artistement brodée.

Telle était la belle Albanaise au moment où cet accident soudain la surprit dans les bras de l'amour. Elle sut pourtant le supporter avec résignation, quoique bien décidée à quitter cette plaine, où d'importuns troubadours seraient venus la tourmenter encore. Elle se crut à l'abri de leurs insultes en se rapprochant de la forteresse et surtout en se construisant une cahutte de pierres, sur laquelle les flammes n'auraient plus de prise. Cette habitation, longue de sept pieds environ sur quatre de largeur, fut bientôt connue des officiers, à qui elle était indiquée par deux ou trois émissaires de Maria, chargés de lui ramener des cœurs et surtout de l'argent. Les soldats, sans cesse occupés à chercher quelques beautés moins sévères, découvrirent à la fin la cabane de la belle Albanaise. Ils firent de nouveaux efforts pour être admis auprès d'elle. De nouveaux refus allumèrent en eux un plus vif ressentiment. Quelques soldats du génie vinrent une nuit, armés de haches et de pioches, et se mirent bientôt en devoir de renver-

ser le temple de l'Amour. Force fut à la prêtresse de ce dieu de déménager une seconde fois. Ce fut au milieu des ruines qu'elle établit son nouveau domicile, qui ressemblait plutôt au repaire de quelque bête féroce, qu'à une maison habitée par la beauté la plus parfaite. Ce trou, étroit et sale, n'effraya pourtant point ses premiers adorateurs. C'est là qu'elle passait ses journées entières; le soir elle allait avec son frère coucher dans une baraque construite au pied des montagnes, à une lieue environ de la ville. Dans toutes ces excursions, elle était suivie de deux ou trois grands fainéants, armés de bâtons, qu'elle payait largement pour la protéger. Leur emploi était aussi d'indiquer sa cabane à ceux des officiers qui pouvaient ne la pas connaître; ils ne manquaient pas d'en exiger encore quelque argent avant de les y conduire.

On aurait peine à se faire une idée de sa nouvelle demeure, qui n'était autre chose qu'un trou creusé sous la terre, dont l'ouverture, basse et étroite, se fermait par un tapis en lambeaux. Auprès d'elle était une femme de trente ans environ, qui lui tenait compagnie, quand elle n'en avait pas de plus agréable et de plus *intéressante*. S'il arrivait un galant chevalier, conduit par l'un des émissaires de notre beauté, sa compagne sor-

tait aussitôt. Une personne de plus n'aurait pu tenir dans cet étroit réduit, qui avait cinq pieds de long sur trois pieds environ de large ; sa hauteur n'était pas de plus de trois pieds ; on n'en sortait que les membres rompus. Il était de plus extrêmement humide. C'est dans cette espèce de tanière qu'était assise sur de riches tapis Maria, la belle Albanaise. Elle commençait à faire payer moins cher ses précieuses faveurs. Il est vrai aussi de dire que les Grecs, voyant que ce commerce était un moyen comme un autre de gagner de l'argent, avaient cherché à multiplier ces espèces de temples consacrés à la déesse de Cythère. Ils étaient venus à bout de faire descendre du haut des montagnes de jeunes filles sans parents, dont ils firent bientôt autant de prêtresses vouées au culte de cette divinité puissante.

Maria l'emportait cependant sur ses rivales par l'éclat de sa beauté, sa fraîcheur, et surtout la richesse de ses vêtements, qui respiraient une propreté qu'on cherchait en vain parmi ses compagnes. Cette femme qui semblait ne devoir témoigner à personne une sincère amitié, précisément parce qu'elle la prodiguait à tout le monde, ne voyait pas avec indifférence un jeune officier d'administration qui lui faisait de fréquentes visites. C'était dans ses bras surtout qu'elle étalait

la richesse et la beauté de tous ses charmes; c'était auprès de lui que s'animaient du feu le plus ardent ses grands yeux noirs, couronnés de sourcils plus noirs encore, et qu'on aurait pris pour deux coups de pinceau jetés sur un front de neige par la main d'un artiste inspiré. Combien de fois dans les plus vives étreintes de l'amour, elle se crut, auprès de lui, dans le harem le plus voluptueux! la voûte humide et verdâtre de son réduit était alors à ses yeux cent fois plus belle que la voûte céleste parsemée de brillantes étoiles. Combien de fois, pressant contre sa belle poitrine l'heureux amant qu'elle couvrait de baisers, elle lui donnait les noms les plus doux et les plus séduisants! « Ψυχή μου, Πασά μου, lui disait-elle; mon ame, mon Pacha, je t'aime comme mes yeux! tes baisers sont plus doux que le miel! ceux de la colombe fidèle, que tu viens visiter, voudraient passer jusqu'au fond de ton ame! combien je t'adore; ma vie, mon Pacha! » C'est en ces termes qu'elle lui prodigua souvent ses charmantes caresses. S'il était quelques jours sans la voir, elle-même se rendait à sa demeure, enveloppée dans un large kaban, qui, dérobant ses appas à tous les regards, la faisait prendre pour un homme; c'était à l'approche de la nuit qu'elle se permettait ces petites excursions, dans lesquelles elle se faisait toujours

accompagner de deux de ses fidèles messagers, qui la reconduisaient ensuite jusqu'au pied de la montagne, où elle passait la nuit auprès d'eux et de son frère.

Tous ceux qui ont connu la belle Albanaise, la reconnaîtront sans doute au portrait que je viens d'en faire ; c'est une réminiscence qui ne sera pas pour eux sans intérêt, puisqu'ils auront si cher payé ses faveurs ; heureux pourtant, s'ils n'en ont pas rapporté d'autres souvenirs, aussi amers peut-être qu'ont été douces les jouissances qui les auraient causés.

Le bruit a couru à Patras que plusieurs officiers passèrent des bras de leur Vénus dans ceux du messager des Dieux, ou, pour parler sans figure, qu'ils apprirent à connaître les pharmaciens grecs, après avoir savouré les charmes de notre belle Albanaise. Du reste, la plupart d'entre eux, s'il en fut ainsi, ne dûrent pas s'en irriter. La faim cruelle qui les tourmentait depuis si long-temps, était pour eux cent fois plus insupportable que l'indigestion dont ils se voyaient menacés au milieu des mets exquis que leur offrait cette syrène enchanteresse. C'est de plein gré qu'ils voulurent en courir la chance : si tels en furent les résultats, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Ce qui chez nous passe pour un des plus brillants

trésors dont le ciel, s'est plu à embellir la femme, est chez les Turcs regardé tout autrement. Leurs femmes apportent autant de soin à s'en dépouiller, que les nôtres souvent en mettent à l'entretenir et à le conserver. Un acier jaloux, et plus souvent une poudre épilatoire, portent le ravage dans ces jolis taillis plantés par l'Amour à l'entrée du sanctuaire de sa mère, et dépouillent entièrement de l'ombrage qui l'embellit ce mont enchanteur qui porte le nom de la déesse à laquelle il est consacré. Cet usage bizarre est passé jusque chez les Grecs, comme tant d'autres qui d'abord appartenaient exclusivement à la nation turque ; mais il est bien plus rare chez eux que chez ces derniers, et je ne doute pas que Maria de Tripolitza n'y ait renoncé pour toujours, d'après les représentations qu'ont dû lui en faire ses nombreux adorateurs, frappés de la singularité de cette coutume, que rien ne saurait motiver.

Un des principaux appas de Turko-Maria, était la gorge superbe qu'elle étalait aux regards de ses plus chers favoris. Rien ne saurait égaler la beauté de ces deux globes enchanteurs qui en faisaient le charme, séparés l'un de l'autre par un vallon où respiraient la volupté, le bonheur et l'amour. Rien surtout ne saurait en égaler la souple fermeté, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il est

vrai que cette souplesse et cette consistance étaient dues au petit stratagème d'une coquetterie sans exemple. Venez, beautés françaises, grisettes si agaçantes, qui savez renchérir encore sur le talent de la nature ; venez à l'école d'une beauté grecque, et convenez qu'auprès d'elle vous seriez restées en arrière dans cet expédient de la coquetterie la plus raffinée. Pourriez-vous imaginer par quel moyen notre belle Albanaise savait faire descendre sur sa gorge admirable, des trésors qui ne semblaient pas faits pour des mortels? Il n'y avait ici ni buscs industrieux, ni corsets réformateurs. Tant de charmes étaient l'effet d'une espèce de rubans de soie, qui descendaient de ses blanches épaules, disparaissaient sous la veste écarlate dont elle était parée, et soutenaient sa longue robe de coton brodée d'or et de pourpre. Le poids de ce riche vêtement attirait, jusqu'à la ceinture de notre syrène, ces rubans magiques, qui se croisaient par derrière en forme de bretelles. Elle avait l'adresse de les faire passer presque au milieu de chacun de ses demi-globes d'albâtre ; de sorte que le ruban précieux tendait à les éloigner l'un de l'autre, et la contraction qui en résultait donnait à ce double trésor une consistance qui, pour n'être qu'artificielle, n'en ravissait pas moins plus d'un des cinq sens dont nous a doués la

bienfaisante nature. La petite veste écarlate, assez ouverte pour que l'œil pût apercevoir et savourer de si riants appas, avait à la fois le talent d'en dérober la fraude, et l'illusion était complète.

Tant de charmes réunis valurent à Turko-Maria la fameuse célébrité dont elle jouit aussitôt son arrivée à Patras. Elle compta les thalaris et les napoléons tant qu'elle n'eut pas à compter de rivales. Il en est de l'amour comme de tout autre commerce : admettez la concurrence, tout devient au profit des acheteurs ; le prix des marchandises diminue ; la qualité en est souvent meilleure ; et tel aurait fait fortune s'il n'eût point eu de rivaux, qui se ruine dès qu'il s'en présente de toutes parts. Il en fut ainsi de notre belle Albanaise, et son règne passa, dès qu'on put caresser d'autres beautés, peut-être un peu moins bien vêtues qu'elle-même, mais qui pourtant n'en avaient ni moins de fraîcheur ni moins de jeunesse.

Les Grecs de la Morée, qui ont eu tant à souffrir de leurs barbares ennemis, qui se sont vus dépouillés de tout par la rage de leurs oppresseurs, sont peu scrupuleux sur le choix des moyens de relever les ruines de leur ancienne fortune. Ils ont vu le talent de Maria à entasser dans ses coffres la monnaie de France ; ils ont connu les désirs et l'appétit de nos soldats, et dès-lors ils ont pensé

qu'en employant les mêmes causes, ils obtiendraient les mêmes effets. Aussitôt on a vu s'élever à Patras cinq à six cabanes, érigées tout à coup en temples consacrés aux mystères de la volupté. Le simple soldat n'eut plus à se plaindre de l'injuste sévérité de la nature, qui lui refusait des plaisirs qu'elle accordait à ses chefs. Pour savourer un peu plus tard ces jouissances passagères, il ne s'en trouva pas moins heureux ; il eut l'avantage de payer moins cher ces faveurs, et peut-être aussi leurs funestes résultats. Si sa santé n'en fut pas plus épargnée, sa bourse au moins l'a été davantage, et la modeste somme de vingt sols lui donna plus d'une fois entrée dans ces réduits mystérieux, où quelques semaines auparavant ses chefs n'étaient admis qu'après en avoir payé l'entrée par un napoléon.

Angéliki, Diamanda, Vasiliki, Géorgitza, Ianoula et suivantes eurent bientôt presque autant de célébrité que leur patrone, qui venait pour la sixième fois de changer de domicile, et s'était retirée derrière le fort, tout près du ruisseau où l'on voyait de si jolies laveuses. Mais, hélas! cette célébrité ne devait durer qu'un jour. La pierre la plus brillante perd son prix quand on voit la pareille au doigt de tout le monde. Tous les genres de commerce prenaient de jour en jour, à Patras,

de nouveaux accroissements, et celui de la beauté dépérissait avec la même rapidité qu'il s'était d'abord répandu. Les temples consacrés à l'amour étaient devenus trop nombreux pour n'être pas souvent déserts ; et les gracieuses beautés qui les habitaient, se virent contraintes de s'entourer de lâches affidés, qui, de fainéants qu'ils étaient d'abord, devinrent les émissaires de nos belles en souffrance. On ne faisait point un pas sans entendre des sifflets s'échapper d'une noire cabane, où l'on trouvait une beauté, gémissant de se voir sitôt abandonnée. En vingt endroits différents, l'on était abordé par de grands paresseux, couverts de haillons et de vermine, par des enfants même, et de vieilles femmes, qui ne vous adressaient que ces paroles, dont la magie eut aussi peu de durée qu'elle avait eu de vertu : *Cocona, Signor, Cocona ;* paroles dont nos soldats, même les plus épais, avaient bien su comprendre le sens mystérieux. C'est l'absence d'un bien qui fait qu'on le désire ; on n'y pense plus quand on est à même de se le procurer. Le temps était passé où c'eût été la plus brillante spéculation.

L'amour cherche les ombres et le mystère ; il fuit la clarté qui l'incommode. Aussi était-ce au milieu des ruines de l'ancienne ville, qu'il avait élevé ses nombreux autels. La plupart de ces

réduits étaient ménagés sous le creux des rochers; souvent une pierre énorme, menaçant de s'écrouler, en était la voûte humide et sombre. La nouvelle ville, bâtie au bord de la mer, n'avait, je crois, aucun de ces temples consacrés à Vénus. On y voyait pourtant de nombreuses beautés; mais elles savaient unir aux appas de cette déesse, la sagesse et la vertu de Minerve. Ces lieux charmants devinrent les galeries de nos officiers, plus jaloux de contempler la beauté vertueuse, que la beauté sans pudeur. L'ame reprit bientôt chez eux sa première noblesse; il reconnurent que les jouissances les plus vives sont aussi les plus pures; que l'aspect d'une femme belle et modeste est l'image des cieux; et que les plaisirs qu'on trouve aux pieds d'une syrène déhontée, ne peuvent remplir l'ame, dans laquelle ils laissent un vide qui accable. Ils virent la beauté, l'admirèrent, et le respect dont ils l'entourèrent toujours ajouta un attrait de plus à ses charmes: c'était l'hommage le plus précieux qu'une femme vertueuse et belle puisse souhaiter d'obtenir.

CHAPITRE XVII.

Bruit qui se répand d'un prochain départ de l'armée. — Plaisir qu'en ressentent les Français — Ordre d'embarquer trois régiments. — Consternation parmi les Grecs. — Chanson d'un sergent-major sur la campagne de Morée.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, l'heureux stratagème qu'employait la belle Albanaise pour captiver des cœurs déjà trop faciles à se rendre. Nous avons vu vingt cabanes s'élever tout à coup, offrir à nos soldats des plaisirs auxquels ils étaient depuis long-temps étrangers, et dont la privation leur faisait regretter leur belle patrie. L'abondance et la multiplicité de ces jouissances ne tardèrent pas à leur en inspirer le dégoût ; la possibilité de les satisfaire assoupit leurs désirs. Ce qui contribua surtout à ce changement, fut l'espoir dont ils se flattaient de revoir bientôt la France. Depuis quelque temps, il était question du départ d'une partie de nos troupes : c'était le sujet de

toutes les conversations. On eût dit, à la joie que répandit cette nouvelle parmi nos soldats, on eût dit qu'ils allaient renaître. Leur ame, abatardie par je ne sais quel principe destructeur qu'entraînait avec lui l'aspect de ces campagnes dévastées, où ils se croyaient désormais inutiles, puisqu'ils n'y trouvaient plus d'ennemis à combattre, commençait à retrouver sa première énergie. Plusieurs d'entre eux avaient pris quelque chose de la barbarie et de l'assoupissement des Grecs : on leur parle de retour en France, tous bientôt redeviennent Français ; tous n'aspirent qu'au précieux moment où ils confieront de nouveau leur existence à l'élément perfide, qui déjà ne leur paraît plus si odieux, puisque c'est vers leur belle patrie qu'il doit bientôt les porter.

Montagnes de la Grèce, charmants coteaux que le soleil éclaire de ses premiers rayons, ruisseaux délicieux, chantés par le père de la poésie, que vous leur semblerez beaux, quand ils ne vous verront plus qu'en souvenirs! Si le bruit seul d'un prochain départ fait naître dans leurs ames tant de joie et de félicité, que sera-ce quand ils apercevront la brillante verdure des côtes de la France ; quand ils respireront l'air pur et précieux de la patrie!

Deux transports, venant de Navarin, arrivèrent

le 20 décembre à Patras, ayant à bord soixante hommes du 2e régiment du génie, partis la plupart de France sur le vaisseau *le Scipion*. Il avait transporté en outre vingt-cinq ouvriers de marine que l'on mit en subsistance à bord du vaisseau *la Ville de Marseille*, et des officiers d'administration des hôpitaux, ainsi que des infirmiers. Quelques-uns étaient restés à Navarin et à Modon; mais la majeure partie avait été destinée pour la place de Patras. Il venait aussi d'arriver en Morée plusieurs sous-intendants militaires.

L'ordre était enfin reçu d'embarquer pour la France les 29e, 35e et 46e régiments de ligne, dont chacun faisait partie d'une des trois brigades qui composaient le corps d'expédition. Le reste de l'armée, disait-on, devait former deux convois qui mettraient à la voile en janvier et février 1829.

Ces nouvelles, en même temps qu'elles remplissaient de joie et d'espérance l'esprit de nos soldats, répandaient la consternation parmi les Grecs, menacés de voir bientôt leur pays envahi de nouveau par leurs féroces ennemis, si la France n'y laissait une partie de l'armée, qui venait de l'affranchir. Une fois abandonnés à eux-mêmes, ils s'attendaient à voir les Turcs se précipiter sur eux, plus cruels que jamais. Il ne suffisait pas de les avoir arrachés à la rage de leurs oppresseurs; ils

avaient besoin de recouvrer les vertus que l'esclavage leur avait fait perdre. Ce n'était pas assez qu'ils fussent libres ; il fallait qu'ils redevinssent hommes. La civilisation leur était aussi nécessaire que la liberté qu'on venait de leur rendre, puisqu'elle seule devait leur conserver cette liberté. Et n'était-ce pas la présence des Français parmi eux, qui pouvait les faire avancer à grands pas dans la civilisation ?

D'autres motifs encore faisaient redouter notre départ aux nouveaux habitants de Patras et de la Morée entière. On aurait peine à croire avec quelle rapidité cette ville venait de se relever de ses ruines. Toutes les industries avaient, dans la présence des Français, un aliment conservateur. Chaque jour il s'ouvrait de nouvelles boutiques. L'Italie, la France et les îles, commençaient à y expédier mille objets, non pas seulement de première nécessité, mais même d'agrément et de luxe. On admirait plus d'un magasin de nouveautés, qui réunissait aux matières premières les légers instruments qui servent à les travailler ; on trouvait de fort jolis gants, des bourses et chaînes artistement tissues, et beaucoup d'autres charmants objets d'or, d'argent ou d'acier. Le nombre des cafés et restaurants augmentait de jour en jour. Deux pharmacies assez bien achalandées offraient à nos malades les

secours d'Hippocrate et de Galien. On comptait près de dix médecins publics. Une maison superbe se bâtissait sur le bord de la mer, devant réunir, avec plusieurs journaux, des jeux de toute espèce. Athanase, dont nous avons déjà parlé, ne négligeait rien pour la rendre digne de ceux qu'il se proposait d'y recevoir. Comment couvrir tant de dépenses, occasionées par la présence de nos troupes, et que leur départ devait laisser infructueuses?

On peut juger, après cela, de la consternation que dut répandre parmi les Grecs le bruit de notre départ. D'un côté ils se voient de nouveau en butte à la rage de leurs ennemis. On n'a réparé leurs châteaux, endommagés par le temps et les canons, que pour les livrer une seconde fois à leurs oppresseurs. De l'autre, l'espérance de relever les ruines de leurs fortunes, de se civiliser en vivant avec nous, disparaît et s'éteint pour jamais : on les condamne à regagner les montagnes sauvages où ils n'auront d'autre asyle, d'autre aliment que ceux des animaux les plus féroces. A quoi donc aurait servi l'expédition de Morée qui, en faisant la gloire de la France, devait assurer le salut de la Grèce? Le but en était-il entièrement rempli? La cause de la liberté était vengée; mais celle de l'humanité parlait encore. Il n'y avait pas moins de gloire à

cassé de son grade, qu'il ne conserva, nous assura-t-on, que par égard pour son ancienneté et sa conduite, qui jusque-là avait été à l'abri de tout reproche. Quoi qu'il en soit, le titre que nous avons donné à notre ouvrage ne nous permet pas d'omettre cette chanson, qui ne nous a jamais paru aussi répréhensible qu'on s'est plu à le croire.

LA CAMPAGNE DE MORÉE.

Chanson faite à Patras par un sergent-major de l'armée française.

N'en déplaise aux braves guerriers,
Vieux enfants gâtés de la gloire,
Ils n'étaient que des écoliers
Dans l'art d'enchaîner la victoire.
Ils massacraient le genre humain,
Vainqueurs, vaincus, jonchaient la terre,
L'un aujourd'hui, l'autre demain.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

Qu'allaient-ils chercher à Moscou?
Qu'avaient-ils à faire en Espagne?
Ils se sont fait rompre le cou
Dans mainte inutile campagne.
Pour un peu de laurier sanglant,
L'un perdit la jambe au grand Caire,
L'autre, la tête au mont Saint-Jean.
Avez-vous jamais vu la guerre?

La politique avec l'esprit
Ont remplacé Mars et Bellone;
On prend les villes par écrit,
Sans ôter la vie à personne.
Le canon, jadis si méchant,
A perdu sa voix de tonnerre :
On verse l'encre et non le sang.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

Pour punir les Grecs insoumis,
Le Turc envahit leur contrée;
Mais soudain la France a promis
De venger bientôt la Morée.
Quoi! déjà les Turcs sont battus!
Sans coup férir le ministère
Au coin du feu les a vaincus.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

Cependant pour plaire aux Français,
Affamés d'honneur et de gloire,
On ira chercher à grands frais
Un simulacre de victoire.
A ce bruit le fier Musulman
A dégaîné son cimeterre;
Il voit nos drapeaux, il se rend.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

Modon tremblant ouvre son fort
Au son de nos trompes guerrières;
Coron tente un sublime effort,
On s'en empare à coups de pierres.

Le Pacha des noirs Égyptiens
Ne se défend qu'à coups de verre;
Il s'enivre avec des Chrétiens.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

A l'aspect du Français vainqueur,
Navarin a fermé ses portes;
Mais un seul guerrier, un sapeur,
Affronte ses noires cohortes;
Il monte, il se fraie un chemin,
Il glisse!... il va mordre la terre!...
Un Turc le retient par la main.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

Eh quoi! Patras résiste encor!
Son gouverneur est fort en peine.
S'il combat, il vole à la mort:
S'il se rend, sa mort est certaine.
Il cède à la loi du vainqueur,
Qu'obtiendra-t-il pour tout salaire?
Le grand cordon du Grand-Seigneur.
Avez-vous jamais vu la guerre?

*

Quel est ce fort audacieux
Qui seul ose affronter l'orage?
Je vois ses guerriers furieux
De cent canons braver la rage.
Soudain ils livrent leur château:
Qu'ont-ils perdu dans cette affaire?
Un cheval, un bouc, un chameau.
Avez-vous jamais vu la guerre?

Ainsi finit sans accidents
Cette mémorable campagne.
Adieu cordons, titres, rubans,
Adieu les châteaux en Espagne !
Exilés, loin de nos foyers,
Au sein d'une terre étrangère,
Sans vin, sans femmes, sans lauriers :
Avez-vous jamais vu la guerre ?

*

Et vous, qu'un fortuné destin
Retient dans l'heureuse Provence,
Cessez de murmurer en vain
Et d'envier notre existence.
Sous les ombrages de Toulon
Si nous choquons encor le verre,
Vous nous direz avec raison :
Avez-vous jamais vu la guerre ?

CHAPITRE XVIII.

Description topographique des environs de Patras. — Anathèmes. — Aqueduc. —Vieille église. —Village abandonné. — Ruisseau. — Jolies laveuses. — Restes d'anciens bains. — Puits curieux.

La rage des Turcs et des Arabes a tellement dévasté le littoral de presque toute la Morée, et surtout les places aujourd'hui occupées par les Français qu'on y rencontre bien peu de monuments remarquables ou par leur antiquité ou par leur construction. On voit pourtant çà et là quelques ruines curieuses; leur aspect agrandit l'ame en la reportant à des siècles passés. La philosophie y trouve le sujet des méditations les plus profondes. Ces ruines, ces restes de monuments sont autant de témoins de la révolution des empires, et de la faiblesse de l'homme. Élevés d'abord pour immortaliser des héros, le temps les a détruits ; ils servent aujourd'hui d'asyle ou plutôt

de repaires aux enfants de ces mêmes héros, qui n'ont conservé de leurs pères que le nom. Si les monuments qui attestaient leurs vertus et leur gloire ne sont plus, il en est d'autres que le temps et la barbarie des hommes ne peuvent renverser; la renommée est là pour en conserver le souvenir; aussi ancienne que le monde, elle ne finira qu'avec lui, et le seul événement qu'elle n'aura pas publié, sera celui qui l'écrasera elle-même sous les débris muets de l'univers rentrant dans le chaos.

Et nous aussi, nous avons parcouru les campagnes et les coteaux qui environnent Patras. Nous nous sommes enfoncés dans ces vallées profondes si favorables au mystère. Quel vaste silence y règne de toutes parts! quelle sombre majesté! c'est ici l'habitation de l'ombre, de la paix et de la fraîcheur. Mais pourquoi dans ces lieux une religieuse horreur s'empare-t-elle de l'ame? Ces vallées cachent-elles un ennemi que l'on ne voit pas, et qui nous fait trembler? Ne serait-ce pas plutôt le temple de la divinité, dont l'auguste présence nous arrache à toute autre pensée, et nous fait descendre au fond de notre cœur? Un trouble secret nous agite; nous le chérissons, il nous pénètre avec une sorte de volupté. Il nous rappelle notre existence, et ne nous offre qu'une

seule image, celle de l'amitié. L'homme, rendu à lui-même, redevient en ces lieux ce qu'il était quand il sortit des mains de la nature. Il sent qu'il est fait pour aimer un être qu'il ne voit pas et dont son ame est toute remplie. Oui, l'amour est le premier sentiment qui ait animé l'homme, quand il reçut l'existence.

En côtoyant le golfe de Lépante pour aller de Patras au château de Morée, on voit à droite une longue chaîne de montagnes qui en suit les contours, et au sommet desquelles on rencontre encore quelques pieds de vigne échappés à la dévastation qui enveloppa presque tout le Péloponèse. A un mille environ de Patras, dans la même direction, on passe le Milichius ou fleuve de Sichéna, sur les rives duquel on ne retrouve aucunes traces du temple de Diane Triclarienne dont parle Pausanias. On aperçoit à droite les restes de deux villages appelés Cato et Apano-Sichéna, qui aujourd'hui sont entièrement détruits. La plaine qui s'étend jusque sur le rivage est arrosée par plusieurs ruisseaux, qui promènent tranquillement une eau claire et limpide. Il reste encore au milieu de cette plaine quelques pieds de ces vignes célèbres qui donnent le fruit appelé raisin de Corinthe. C'est à peu près à cette distance que se trouve Agia, petit port de refuge pour les

barques, quand le vent du sud-ouest les oblige à quitter la rade de Patras.

Non loin de là je remarquai deux ou trois tas de pierres assez rapprochés les uns des autres. Ces pierres ainsi accumulées au milieu d'un champ où l'on apercevait encore quelques pieds de vigne, et sur les bords de la route la plus voisine de la mer qui conduit de Patras au château de Morée, me firent soupçonner qu'elles ne se trouvaient pas là sans dessein. Je ne pouvais croire en effet que ce fût l'activité des Turcs ou des Grecs qui les eût ainsi rassemblées pour nettoyer le champ où peut-être elles se trouvaient disséminées. Aussi pris-je soin de m'informer de ce que signifiaient ces énormes monceaux de pierres et de cailloux. J'appris que c'était ce que les Grecs appellent *Anathèmes*, espèce de trophées qu'ils élèvent à la barbarie de leurs oppresseurs. Ils finissent en effet par dévouer leurs tyrans aux génies infernaux, quand ils ont épuisé vainement tous les moyens de se faire rendre une justice que chez eux ni la tribune, ni les journaux ne peuvent réclamer. Ils maudissent donc leur tyran *dans ses ancêtres*, *dans son ame et dans ses enfants*, car tel est le formulaire de leurs imprécations. Pour cela, ils se rendent dans le champ qu'ils veulent vouer à l'anathème, et chacun jette sur le même coin de

terre la pierre de réprobation. Les passants ne manquant pas dans la suite d'y joindre leur suffrage, il s'élève bientôt dans le lieu voué à la malédiction un tas de pierres, assez semblable aux monceaux de cailloux qu'on rencontre sur le bord de nos grandes routes.

On arrive ensuite au château de Morée où l'on voit encore quelques fragments de colonnes. Ces fragments et quelques plaques de marbre incrustées dans la maçonnerie sont aujourd'hui les seuls débris du temple de Neptune, sous la protection duquel se trouvait autrefois cette plage.

Du haut des collines qui dominent le château de Morée, on aperçoit au-delà du golfe les cimes audacieuses du Parnasse, autrefois le séjour d'Apollon et des Muses; il cache dans les nues ses sommets glacés. Les neiges presque continuelles dont ils sont recouverts portent à croire que les neuf Sœurs ont quitté cet asyle sacré; il serait aujourd'hui bien peu capable d'inspirer un poète; et l'on a peine à comprendre que le dieu de la poésie ait choisi de préférence ces montagnes blanchies par les frimats, à moins qu'on n'aime mieux penser que le feu sacré qui l'animait avait fait disparaître les neiges dont la double colline se trouve aujourd'hui couronnée.

A deux lieues environ de Patras, sont des mon-

tagnes très élevées, dont la chaîne se continue du sud à l'ouest, tout le long du golfe, et borde la plaine immense qui se trouve entre elles et la mer. Cette plaine, autrefois si fertile, a été entièrement ravagée par les Turcs et les Arabes. Leur tyrannie, semblable à un feu dévorant, a passé sur cette plaine couverte d'oliviers, et elle n'offre plus aujourd'hui que des cendres. Leur rage cependant n'a pu lui ôter la fertilité de son sol. Il est arrosé de cent ruisseaux qui donnent à la végétation une vigueur étonnante. Une prompte culture lui rendra bientôt sa première richesse. On trouve au milieu de cette plaine les restes de quelques pyrgos, et plusieurs villages, où l'on ne voit plus que des ruines.

Derrière le château de Patras, à un quart de lieue environ de la forteresse, est une vallée spacieuse, arrosée par plusieurs ruisseaux. Le premier objet qui frappe les regards, est un monceau de ruines, de briques rougeâtres, éboulées de chaque côté des collines, auxquelles elles paraissent avoir été adossées. Des arceaux à demi brisés indiquent encore les auteurs de ces constructions. Non loin de là on voit les restes d'un aqueduc qui paraît avoir été destiné à porter dans le fort l'eau des ruisseaux qui coulent dans la vallée. On attribue ces ouvrages utiles aux Vénitiens, qui, pen-

dant plusieurs années ont occupé cette partie du Péloponèse. Leurs armes, qui sont gravées encore sur plusieurs marbres de l'église de Saint-André sur le bord de la mer, prouvent qu'ils ont laissé dans ces lieux plus d'un monument digne de remarque. Au sommet des collines qui se trouvent entre Patras et les hautes montagnes qui bornent l'horizon, on aperçoit les traces de plusieurs petits forts, dont la position serait très-avantageuse, mais qui ont été détruits par les suites de la guerre. Sur un sol rougeâtre, est bâti un moulin que fait tourner une rivière abondante, dont les eaux limpides vont se rendre dans le Levca.

Tout près de là est une vieille église, qui sert aujourd'hui d'asyle à une douzaine de bergers : ils s'y retirent la nuit avec les chèvres et les moutons, que vous voyez suspendus à ces côteaux, au pied desquels le ruisseau serpente avec un doux murmure. J'y entrai un jour, surpris par une pluie assez forte qui m'obligea de chercher un abri. Quelle preuve touchante je reçus alors de la reconnaissance de mes hôtes infortunés ! ils m'offrirent aussitôt de partager leur repas, dont les mets n'étaient autre chose que des olives marinées, du *yaourti* (espèce de fromage à la crême) et du lait, accompagnés de quelques morceaux de pain de maïs. L'un d'eux s'empressa d'aller au

ruisseau remplir une petite cruche de bois, qu'il m'offrit, en bénissant les Français, libérateurs. Je fus obligé de céder à leurs pressantes invitations, quelque répugnance que j'éprouvasse d'abord pour un repas de ce genre. Je les quittai après les avoir remerciés, et leur avoir laissé quelques pièces de monnaie, qu'ils reçurent en adressant au ciel leurs prières, pour qu'il daignât protéger toujours la France et ses généreux enfants. C'est là qu'il faut étudier les Grecs, pour asseoir sur eux un jugement solide. Pourquoi nos soldats les ont-ils décriés? pourquoi, à leur rentrée en France, la plus grande partie de nos officiers ont-ils accusé d'ingratitude et de mauvaise foi les malheureux habitants de la Morée? c'est qu'ils ne les ont pas connus; c'est qu'ils les ont jugés d'après ceux qu'ils ont vus à Navarin et à Patras, si toutefois on peut donner le nom de Grecs à une réunion de Provençaux, de Siciliens, d'Ioniens, et autres étrangers que la cupidité y avait attirés de toutes parts.

En sortant de cette vieille église, je dirigeai mes pas vers un petit village qui me semblait presque au pied des montagnes, quoiqu'il en fût encore à une assez grande distance. On y voyait, comme partout ailleurs, l'empreinte de la destruction et de la mort : deux ou trois cabanes en

étaient habitées. Des débris de murailles encore chargées de peintures, indiquaient la place où l'on avait offert des sacrifices et des prières à l'Être-Suprême. Une niche pratiquée dans l'une de ces murailles avait échappé à la ruine et à la dévastation ; j'y trouvai deux bougies de cire jaune, que la piété malheureuse y avait sans doute déposées.

Je quittai ce village détruit et abandonné, et je suivis, pour rentrer à Patras, le ruisseau qui traverse la plaine au pied du mur de l'ancienne ville. Ses rives étaient couvertes en vingt endroits de jolies laveuses, occupées, comme aux jours d'Homère, à blanchir dans cette eau limpide le linge de leur famille. La plupart d'entre elles n'avaient pas plus de dix-huit ans; mais elles étaient presque toutes accompagnées d'une vieille femme, dont la présence les mettait à l'abri des démonstrations un peu vives de nos galants voltigeurs; car c'était là aussi qu'ils venaient laver leurs guêtres, et ils y passaient des heures entières au milieu de ces jeunes beautés.

Presque toutes ces charmantes laveuses habitaient les cabanes à demi détruites qui se trouvent près du fort, à la place de l'ancienne ville. C'est là que sont réunies les familles les plus malheureuses; celles que leur misère a éloignées de la ville nou-

velle. Elles vivaient du produit de leur travail ; elles avaient à blanchir le linge de presque tous les officiers et celui même de beaucoup de soldats : leur dénuement était si épouvantable, qu'elles n'avaient pas de quoi acheter le savon qui leur était nécessaire ; il fallait le leur fournir en même temps que le linge, ou leur donner de quoi s'en procurer. On doit bien penser que ce linge une fois blanchi, elles le rapportaient sans autre préparation, et que le repassage eût été au-dessus de leurs forces. C'était sur les bords mêmes du ruisseau qu'elles faisaient leurs lessives. Enfoncées dans l'eau jusqu'à mi-jambes, elles s'estimaient heureuses de faire retentir de leurs chants les échos long-temps muets de leur infortunée patrie. Les rives de ce ruisseau sont de toute beauté ; la terre y pousse de toutes parts des plantes vigoureuses et des herbes dont l'eau entretient la fraîcheur. La nature y est pleine de vie ; mais on s'aperçoit qu'elle n'est pas secondée par la main de l'homme ; elle y est agreste et sauvage. Les épines y croissent à la place des fleurs et des plantes utiles ; les joncs et les roseaux viennent là où l'on verrait les campagnes couvertes de blés. Si cet endroit délicieux était entre les mains de nos industrieux cultivateurs, on le verrait bientôt couvert de tous les trésors de Flore, de Cérès et de Po-

mone. Espérons que les Grecs ne le laisseront pas plus long-temps en friche. S'ils sèment, s'ils plantent, s'ils arrosent de leurs sueurs un sol aussi fertile, ils en recueilleront tranquillement les heureux résultats ; ils n'auront plus à craindre la présence d'un Aga féroce, toujours prêt à dévorer leurs possessions. Nous leur avons rendu la liberté ; elle leur ramènera l'aisance, et avec elle les vertus que l'esclavage était parvenu à éteindre en leurs ames.

Quand on entend les anciens décorer du nom de fleuves l'Eurotas et l'Alphée qui coulent dans le Péloponèse ; le Glaucus et le Xanthe qui coulent dans l'Asie-Mineure, et qui ne sont aujourd'hui que des ruisseaux, on est tenté de soupçonner la fidélité de leurs récits. On n'y voit que l'exagération hyperbolique de la poésie, et l'on n'a plus de peine à croire que le Simoïs, pendant la guerre de Troie, ait roulé des flots de sang ; que le Xanthe encombré de cadavres, soit sorti de son lit pour se précipiter à la mer.

Di sangue e di cadaveri
Crebbe la Frigia valle,
Ne trovò Xanto al pelago
Fra tante membra il calle. MONTI.

Plusieurs voyageurs, respectant mieux que nous la fidélité d'Homère et de Virgile, ont cherché à

expliquer cette différence du Simoïs et du Xanthe d'autrefois avec le Simoïs et le Xanthe de nos jours. Leurs raisons, si elles sont bonnes, peuvent s'appliquer aussi aux ruisseaux du Péloponèse, qui furent jadis décorés par les poètes des noms de rivières et de fleuves. Ils ont pensé que le décroissement des eaux ne pouvait s'attribuer qu'à la dévastation qui a frappé les lieux qu'elles arrosent, et les montagnes d'où elles tirent leur source. « Si ces monts, dit Savary, sont couverts de forêts, les sources et les ruisseaux deviennent plus nombreux, parce que les feuilles des arbres ont surtout la propriété de pomper l'humidité répandue dans l'atmosphère. Pour donner des eaux à un pays aride, il suffirait de planter des futaies sur le haut des coteaux. Si l'on réfléchit que les monts où ces rivières ont leur source, aujourd'hui dépouillés d'arbres et de verdure, n'opposent plus une barrière au cours des nuages; qu'autrefois couronnés de forêts, ils les fixaient autour de leur cime, et s'emparaient de leur humidité, on croira sans peine que le Glaucus, le Xanthus et tant d'autres, recevant anciennement des ruisseaux plus abondants, méritèrent le nom de fleuves. » Nous en dirons autant de l'Alphée, de l'Eurotas et de tant d'autres ruisseaux qui baignent le Péloponèse. Si le décroissement des eaux est dû aux causes citées,

par ces voyageurs, c'est dans la Morée surtout qu'ont dû en être plus sensibles les funestes effets, puisque la barbarie des Arabes et des Turcs n'a laissé que des cendres, là où l'on admirait des forêts pleines de grandeur et de majesté. Nous serons donc autorisés à croire que le ruisseau que nous parcourons en ce moment, et dont les rives sont couvertes des plus jolies laveuses, a été de même autrefois honoré du nom de fleuve, et que les jeunes filles des jours d'Homère sont venues y puiser l'eau limpide qu'il roule encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, ne quittons pas ses bords délicieux, sans observer les ruines qu'on y rencontre en plusieurs endroits. Ce sont des restes de constructions en brique, qui paraissent avoir été destinées à des bains publics. Les nombreux conduits ménagés dans ces murs à demi renversés, ne supposent pas qu'ils aient été faits pour un autre usage. On attribue aux Vénitiens ces constructions d'utilité publique, et qui portent avec elles quelques signes d'antiquité. On sait combien l'usage des bains était général dans le Levant; on en sent aujourd'hui surtout la nécessité, puisque la chaleur du climat n'a pas diminué, et qu'on ne trouve plus l'ombre et la fraîcheur dont on jouissait jadis au milieu des riants bosquets dont ce ruisseau était environné.

Tout près des ruines dont nous venons de parler, et sur la rive gauche du ruisseau, on voit un puits qui paraît très ancien ; il est assez profond. L'ouverture, élevée au-dessus du sol d'un pied et demi environ, a presque quatre pieds de diamètre ; elle est formée de trois énormes pierres arrondies, et qui ressemblent au marbre blanc. C'est là que les jeunes filles viennent emplir d'eau leur petit baril, qu'ensuite elles placent sur leur tête et portent dans leurs cabanes. Elles le remplissent au moyen d'une petite marmite de cuivre étamé, qu'elles font descendre dans le puits par un long cordeau attaché à l'anse de la marmite ou de la cruche. En vingt endroits différents, le marbre qui en forme l'ouverture est usé par le frottement de ces cordeaux, et plusieurs des rainures ont jusqu'à trois et quatre pouces de profondeur, ce qui fait croire que ce puits doit être fort ancien. L'eau en est excellente, comme toute celle qu'on trouve aux environs et dans l'enceinte même de Patras. Il y a dans cette ville sept à huit fontaines qui coulent toujours, indépendamment des puits nombreux qu'on rencontre presque à chaque pas. Ce que nous avons dit de celles qu'on voit au bord de la mer, près de l'église de Saint-André, nous dispense d'en parler de nouveau. La plupart de ces puits sont comblés ; d'autres qui ne le sont pas en-

tièrement, sont très dangereux surtout pendant la nuit; car ils sont pratiqués au milieu des ruines de l'ancienne ville; et comme la trace des rues a disparu dans ces lieux dévastés, on court risque, le soir, de se précipiter au milieu de ces gouffres ouverts au niveau même du sol. Il est probable que la police, qui de jour en jour s'organise à Patras, remédiera à ces inconvénients, aussi dangereux pour nos troupes que pour les habitants eux-mêmes.

CHAPITRE XIX.

Patrouilles grecques. — Arrestation d'un capitaine corfiote. — Fête de Noël. — Souper chez Alina, femme turque. — Incident pendant le repas. — Arrivée du colonel Fabvier à Navarin. — Ordre du jour du marquis Maison, et décorations accordées par le Roi.

Parmi les ordonnances qu'avaient déjà rendues les Démogérontes, il en était une que la sûreté des citoyens exigeait plus particulièrement. Plusieurs vols commis dans l'ombre, et quelques incendies causés, dit-on, par la malveillance, déterminèrent le préfet de Patras et de l'Achaïe, à prendre des mesures qui pussent prévenir de pareils accidents à l'avenir. Des patrouilles furent établies, qui, pendant la nuit, parcouraient les rues et les alentours de l'ancienne et de la nouvelle ville. Elles se composaient de trente à quarante citoyens, nés de parents moraïtes, choisis dans les meilleures familles de la place, et commandés par un chef, qui parlait français. Ce chef était presque toujours

le fils d'un Démogéronte ou de l'un des principaux de la ville. Armés de *yatagans* et de pistolets, ils marchaient en silence, enveloppés dans leurs *kabans*, espèces de capottes grises ou brunes, d'une étoffe très grossière.

Il avait été défendu, par la même ordonnance, de sortir le soir après huit heures, sans porter avec soi un falot allumé; ceux qui sortaient alors sans en être pourvus, s'exposaient à se faire arrêter par la patrouille et conduire à la police. Nos soldats n'étaient pas astreints à cette loi; mais les Étrangers et les Français même qui n'étaient pas revêtus d'habits militaires devaient s'y conformer. Vingt fois je fus surpris en contravention. Sur le τίς ἄνθρωπος εἶσαι, c'est-à-dire, *qui vive?* je répondais en grec, enveloppé moi-même dans un large kaban, et la tête couverte du fesi national. Le chef de la patrouille, de se jeter aussitôt sur moi, de me saisir au collet, et de vouloir me conduire à l'*Astynomia* (préfecture de police). Je me faisais alors connaître, et il me relâchait à l'instant, en disant à ceux qui le suivaient: « Laissez-le aller, c'est un homme comme il faut, εἶναι καλὸς ἄνθρωπος. » Ils se montrèrent toujours très bienveillants envers les Français qu'ils auraient pu arrêter. Mais, en compensation, ils usaient d'une sévérité extraordinaire avec les Ioniens qu'ils pou-

vaient surprendre en flagrant délit. Aucun d'eux, fût-il même établi à Patras en qualité de négociant, n'était admis à faire partie des patrouilles nocturnes; c'étaient eux seuls qu'on accusait des vols nombreux et des incendies dont Patras avait été plus d'une fois le théâtre.

Un capitaine grec, qui avait servi sous Fabvier, fut arrêté un soir au milieu de la Grande-Rue, presque vis-à-vis le café d'Athanase. Il était Corfiote; c'en était assez pour qu'il ne fût pas ménagé dans cette circonstance. Se voyant seul contre plus de trente hommes armés, il se précipita au milieu du café; le chef de la patrouille s'y jeta avec lui, suivi de six autres de ses concitoyens. Le capitaine du poste français établi non loin de là survint bientôt, accompagné de quatre fusiliers. Il pria le capitaine grec de le suivre au corps-de-garde, sauf à lui à s'y expliquer. Celui-ci, qui parlait assez bien français, lui répondit en ces termes : « Monsieur, vous êtes capitaine, je le suis aussi; j'ai servi sous Fabvier, je puis vous en donner des preuves. Je sortais d'une maison voisine pour me rendre ici, quand je fus arrêté par ces lâches, qui, me saisissant au collet, voulaient m'entraîner à la police. Si j'avais été armé de mes pistolets, je brûlais la cervelle à ce jeune insolent qui se trouve à leur tête. Pour échapper à leurs violences, je me

précipitai dans ce café. Il m'y suivit, au mépris de l'hospitalité et de tous les braves Français qui sont ici présents. Vous arrivez, et, sans m'entendre, vous m'obligez à en sortir, pour me rendre au corps-de-garde. Je vous le répète, je suis capitaine comme vous. Vous laisseriez vous arrêter, insulter et traîner en prison par ceux à qui vous commandez? non, sans doute; ainsi je vous déclare que je ne sortirai pas d'ici: j'y attends la mort. Mon seul regret est de n'avoir ni mon sabre, ni mes pistolets: j'aurais, avant de mourir, fait justice de ces brigands, qui n'ont de courage qu'avec les hommes sans défense, de bravoure que pour molester des citoyens tranquilles, leurs chefs même, quand ils les trouvent désarmés.

Les quatre fusiliers, qui avaient accompagné l'officier du poste, se disposaient à saisir le capitaine grec, quand M. Raybaud, qui se trouvait présent à cette affaire, se leva et déclara à l'officier français, qu'il connaissait ce capitaine; qu'il avait véritablement servi sous Fabvier, dans les troupes régulières; et qu'il n'avait pas autant de tort qu'on voulait le dire, puisque la maison dont il venait de sortir n'était qu'à deux pas du café, où il se rendait quand il fut arrêté par la patrouille, qui d'ailleurs le connaissait, et n'ignorait pas de quel caractère il était revêtu. L'officier français, se rendant aux

instances de M. Raybaud, cessa d'inquiéter le capitaine grec, et retourna à son poste. La patrouille déconcertée se retira, furieuse d'être obligée d'abandonner sa proie.

L'aurore du 24 décembre venait de paraître, brillante de jeunesse et de fraîcheur. Les premiers rayons du soleil doraient les cimes élevées des montagnes de Patras et de Lépante; tout semblait annoncer une solennité. Nos soldats se rappelèrent bientôt qu'ils avaient à célébrer le lendemain la fête de Noël. Une messe militaire devait ajouter à cette cérémonie sa pompe religieuse. Les exercices ordinaires de nos troupes devaient faire place à l'allégresse et aux plaisirs. M. Mavromathis, préfet de la ville et de la province de Patras, saisit cette nouvelle occasion de témoigner aux Français la reconnaissance des habitants du Péloponèse. Il décida par une ordonnance que le lendemain, jour de Noël, les boutiques et les marchés seraient fermés, bien que les Grecs ne célèbrassent cette fête que douze jours plus tard. Il voulut manifester sa considération pour ceux qui étaient venus affranchir sa patrie, en exigeant que ses administrés se conformassent, en ce jour, au repos que prescrit l'Église romaine. Toutes les boutiques, marchés et magasins, furent donc fermés pendant la journée en-

tière, à l'exception pourtant des cafés, restaurants et cabarets, qui déjà composaient plus que la moitié de la ville nouvelle.

La distance de plus de quatre cents lieues de mer qui nous séparait de la France, ne nous avait pas fait oublier la soirée de Noël, que le *réveillon* sait chez nous rendre si agréable. Nous voulûmes le célébrer à Patras, aussi religieusement que nous l'avions fait à Paris. C'était chez un employé aux subsistances que nous devions nous réunir, non pas pour y brûler la bûche de Noël, mais bien pour y faire un souper délicieux. Bacchus, Comus et les Ris devaient présider à la fête : ces dieux, non moins galants que les mortels, en laissèrent les honneurs à une beauté charmante, sur laquelle nous étions loin de compter, et que nous sommes forcés d'appeler Vénus, pour compléter la classique métaphore.

Huit heures ont sonné ; nous nous rendons, un jeune homme de l'imprimerie et moi, à la cabane de notre employé aux vivres et subsistances. Chez un homme de ce rang on ne doit manquer de rien. Nous y trouvons une table aussi richement servie qu'elle avait été promptement improvisée. Bacchus, Cérès et Pomone étaient présents, chacun au poste que la belle Vénus leur avait assigné. Comus, les Ris et la Folie n'étaient pas encore

arrivés au rendez-vous : on aurait dit qu'ils attendaient notre présence ; car à peine fûmes-nous entrés qu'on les vit aussitôt prendre leurs ébats. Les convives se composaient de six employés, de mon compagnon et moi, sans oublier la belle Turque qui faisait les honneurs du banquet. Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot sur notre aimable hôtesse.

Après la capitulation de Patras, et au moment même où l'on procédait à l'embarquement des Turcs, Alina rassemblait son bagage et se disposait à s'embarquer elle-même. Ses grâces, le feu qui brillait dans ses grands yeux noirs, sa mise assez recherchée, le besoin qu'elle semblait éprouver, tout enfin fixa les regards de l'employé aux subsistances, qui passait par hasard devant la cabane de cette femme. Il s'imagina qu'elle accepterait volontiers, pour elle seule, la ration de deux de nos soldats, et il lui offrit un pain de munition, qu'elle se garda bien de refuser. Un sourire échappé de ses lèvres de rose, témoigna sa reconnaissance. Le même jour, notre employé se rendit à la cabane vers l'approche de la nuit ; l'offre d'un nouveau pain, qu'accompagnait une bouteille de vin de Saint-Georges, lui valut un nouveau sourire, suivi d'un baiser qu'Alina lui permit de cueillir, en dépit du lin jaloux qui lui

couvrait la moitié du visage. Notre galant devient plus tendre encore; bientôt le voile entièrement enlevé lui laisse voir un cou moulé par la nature, une gorge plus blanche que la neige. Il croit le moment favorable: le voile est tombé, partant le talisman a disparu. Que fait-il? il l'admire, l'embrasse encore, en obtient un nouveau sourire, l'enlève et l'emmène dans sa tente. Que le sourire d'une femme est éloquent! c'est une langue que chacun sait comprendre; elle est de tous les temps et de tous les pays, et l'on ne saurait imaginer qu'il puisse jamais y avoir dans le langage de l'amour cette diversité d'expressions, et cette confusion qui jadis empêcha les premiers hommes de s'entendre, et fut l'origine des nations.

Les Turcs avaient évacué le château de Patras, et s'étaient embarqués à bord de nos bâtiments pour passer sur le continent. Alina oubliant ses premiers maîtres, ne pensa plus à les suivre, et s'attacha au joyeux et sensible Provençal, qui lui avait témoigné tant de bontés. Il fit bâtir, non loin d'un des fours au service de l'armée, une petite cabane de planches et de roseaux, qu'il habita depuis avec elle. C'est dans ce réduit étroit que nous nous trouvons réunis en ce moment pour célébrer la fête de Noël par un souper délicieux. Notre jeune Turque en faisait les hon-

neurs. Des étincelles de feu s'échappaient de ses yeux humides de plaisir. Le lys et la rose se disputaient l'empire de ses joues animées du plus bel incarnat. Une veste écarlate contrastait divinement avec l'albâtre de sa gorge enchanteresse et sa longue robe blanche, liserée de pourpre. Son large pantalon jaune, à fleurs bleues, laissait apercevoir un pied mignon, qu'embellissaient encore de petites pantoufles enrichies de paillettes d'or et de broderies de soie.

Heureuse de se trouver au milieu de nous, Alina eut bientôt oublié la retenue et la gravité musulmane, pour s'abandonner aux transports de la joie la plus vive, et à l'aimable légèreté qui distingue les Françaises. Mahomet fut obligé de fléchir devant le dieu de la treille. Alina oubliait les préceptes du Coran, pendant qu'à côté d'elle nous nous rappelions les leçons de Bacchus. Du plaisir de la table à la galanterie il n'y a qu'un pas. L'homme le plus froid, quand il ressent la douce influence du fils de Sémélé, et qu'il se trouve auprès de Cypris, ne peut rester insensible.

Le vin au plus muet peut fournir des paroles.

Mais ici les paroles, même les plus aimables, avaient besoin d'un interprète, pour être comprises de la belle Alina. Il n'est pas, en pareille

circonstance, un truchement plus fidèle que les yeux. Aussi les regards de tous les convives étaient-ils tournés sur elle, comme pour fixer les siens, et en solliciter un aveu. Aucun d'eux ne savait le grec; mon compagnon et moi, nous le parlions assez pour avoir sur eux l'avantage auprès de notre beauté. A chaque parole que nous lui adressions, elle répondait par un sourire flatteur et quelques mots que les autres convives ne pouvaient comprendre, mais que nous savions trop bien interpréter.

Jusque-là tout s'était passé avec la gaîté franche qui accompagne ces sortes de festins, et la décence qui en fait le charme. Alina, affectant la plus grande indifférence pour son amant, que peut-être elle n'en aimait que plus, semblait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour chacun de nous. Aux vins *de ration* et des Iles venaient de succéder le punch et les liqueurs. C'est dire que des paroles purement aimables et galantes on allait passer à de plus libres propos. Mon compagnon, que le feu des grands yeux noirs de la belle Alina n'enflammait pas moins que celui des liqueurs spiritueuses, hasarda, en s'adressant à cette aimable hôtesse, un mot qui devait alarmer sa pudeur. L'espoir de n'être compris que par elle, le feu qui brillait dans ses yeux, sa position

par rapport à son maître ou plutôt son amant, le but de cette réunion, le commencement de licence que Bacchus semblait autoriser, toutes ces circonstances faisaient croire à l'imprudent convive, que ce mot n'offenserait pas Alina, et qu'il courait tout au plus le risque de voir cette beauté n'y pas faire attention. Il en fut bien autrement pourtant, et le changement fut si brusque, qu'il pétrifia les six employés, qui étaient loin d'en deviner la cause.

A peine le mot fatal fut-il prononcé, que, se saisissant du large couteau qui venait de découper un pâté succulent, Alina se précipita sur mon compagnon, pour l'en frapper. Je fus assez heureux pour l'arrêter à temps. Le plus morne silence remplaça tout à coup les chansons et ces cris d'allégresse qui, un instant auparavant, remplissaient la cabane. Au lieu des flammes de l'amour et du plaisir, les yeux d'Alina n'étaient plus animés que par le feu de la fureur. Elle accabla de malédictions le téméraire qui l'avait outragée. « Qu'un destin cruel te poursuive partout! lui dit-elle; puisses-tu voir ton père étouffé dans les bras d'un ennemi qui déchire ses entrailles! puisses-tu voir ta mère et tes sœurs violées par des soldats barbares qui se désaltèrent ensuite dans leur sang! » En achevant ces mots elle se saisit d'une bouteille

qu'elle avait sous la main ; et elle en frappa à la tête mon compagnon glacé d'effroi. Tous les convives se levèrent aussitôt de table, cherchant à modérer les transports de l'hôtesse offensée. Elle déclara à son amant qu'elle ne voulait plus rester avec lui, puisqu'il avait l'imprudence de recevoir en sa demeure des amis aussi déhontés. Celui-ci ne la comprenait pas ; mais déjà Alina s'était précipitée hors de la cabane.

Attirée par les cris affreux qu'un tel accident avait causés, la patrouille grecque était à deux pas de là, observant tout et prête à intervenir, s'il y avait besoin. La première personne que rencontra notre belle au désespoir fut le chef de cette patrouille. Elle lui conta ce qui venait d'arriver, déclara que la cabane lui appartenait, et jura à ses pieds qu'elle n'y rentrerait que quand il en aurait fait sortir l'insolent qui l'avait outragée. Le Grec, voyant qu'il n'y avait de réunis dans cette cahutte que des Français, y regarda à deux fois avant d'y entrer. Les cris d'Alina l'y décidèrent pourtant. Il parlait un peu la langue française. Dès que nous l'aperçûmes, nous nous approchâmes de la porte afin qu'il ne pénétrât pas plus avant. Il était suivi de plus de douze Grecs que nous le contraignîmes d'éloigner, voulant n'avoir à parler qu'à lui seul. Après quelques expli-

cations, il se retira en nous priant de respecter l'âge et le sexe de la femme qui venait de lui adresser ses plaintes. Quant à Alina, elle ne voulut pas rentrer, et passa la nuit dans une maison voisine, habitée par des Grecs, dont plusieurs lui étaient connus.

C'est ainsi que se termina cette soirée, dont la fin fut presque aussi tragique que le commencement en avait été comique et délicieux. Alina ne persista pourtant pas long-temps à ne rien vouloir entendre, et le lendemain elle rentra dans sa cabane, non sans témoigner à notre employé aux subsistances le mécontentement et l'indignation que lui causait l'événement de la veille. Nous avons eu bien de la peine à nous expliquer la rage et le désespoir de cette femme : car elle ne passait pas dans notre esprit pour une Lucrèce. On prétendait même qu'elle n'avait pas toujours été insensible aux instances et aux prières de quelques autres employés. Peut-être est-ce là ce qui donna à mon compagnon tant de hardiesse; toujours est-il qu'un pareil mot, si inconvenant qu'il fût, ne nous paraissait pas devoir alarmer à ce point la pudeur d'une femme qui, depuis plusieurs mois, vivait avec un Français dont elle n'était que la maîtresse. Mais laissons à nos lec-

teurs le soin d'y réfléchir, et passons à des choses plus importantes.

Il venait d'arriver à Patras deux officiers étrangers, au service de la Grèce, se rendant en Romélie. Ils avaient quitté Égine depuis fort peu de temps, et ils assuraient que le colonel Dentzell avait été nommé par le président, au commandement des troupes régulières. D'autres personnes, venant de Napoli, ajoutaient que Patras était désigné pour le siége de l'organisation définitive de ces troupes. On ignorait encore, à Égine et à Napoli, le prochain retour du colonel Fabvier, qui venait de nouveau consacrer ses services à la Grèce.

Fabvier venait d'arriver à Navarin. Parti de Toulon le 3 décembre, à bord de la goëlette de guerre *la Daphné*, il avait débarqué dans ce port le 21 à midi, accompagné de MM. de Sesmaisons, Molière et d'un jeune Grec d'Hydra. Après avoir dîné chez S. S. le général en chef, le colonel ne tarda pas à se remettre en route pour se rendre à Égine auprès du président de la Grèce. L'objet de ce nouveau voyage, et les changements nécessairement survenus dans la position politique du colonel Fabvier, étaient le sujet de toutes les conversations. Tout ce qu'on se plaisait à affirmer,

c'est que le gouvernement avait reconnu et senti combien les talents de cet officier, sa connaissance des hommes et des lieux, et son ascendant en Grèce, étaient d'un emploi indispensable dans la noble entreprise de l'affranchissement de ce pays.

Il était toujours question du prochain départ de nos troupes. Les dernières nouvelles reçues de Navarin annonçaient qu'après le départ du premier convoi qui devait incessamment mettre à la voile, le reste des troupes serait successivement embarqué sur les navires qui se trouvaient disponibles, sans attendre, pour former un second et un troisième convoi, qu'il y en eût un nombre suffisant de réunis. Trois compagnies du génie, parties de Metz pour se rendre en Morée, venaient d'entrer à Navarin. Leur arrivée, au moment même où tous les autres corps se préparaient à partir, faisait croire qu'elles étaient destinées à rester les dernières, pour achever de mettre en état de défense les forts de la Péninsule. Depuis plusieurs semaines on s'occupait de la réparation du château de Morée; les travaux s'y poussaient avec la plus grande activité. C'était un service de plus que les Français rendaient au Péloponèse avant de s'en éloigner. Non contents d'avoir remis entre les mains des Grecs des places qui, depuis

sept ans, résistaient à tous leurs efforts, nos soldats les auront assainies, et en auront fait disparaître jusqu'aux traces des dégradations que le temps et les canons y avaient imprimées.

Nous ne ferons pas sortir nos lecteurs de la Péninsule, sans dire un mot sur le château de Morée, que nous n'avons parcouru que rapidement. Cet article, nous l'emprunterons au Courrier d'Orient, à qui il a été adressé par un des officiers du génie, chargés des travaux et de la réparation de ce fort. L'ordre des matières ne nous permet pas de le placer ici; c'est dans un des chapitres suivants que nous entrerons à ce sujet dans quelques détails, qui ne seront pas sans intérêt.

La fête de Noël devait, comme nous l'avons dit, être célébrée par une messe militaire. Elle eut lieu en présence du général, gouverneur du château de Patras, des trois régiments stationnés en cette ville, des autorités locales et d'un grand nombre d'habitants qu'avaient attirés cette solennité. A l'issue de la messe, le général Schneider fit aux régiments de sa brigade la distribution d'un ordre du jour de S. S. le marquis Maison, et que nous ne croyons pas mal-à-propos de rappeler ici.

Ordre du jour.

Au quartier-général à Modon, le 19 décembre 1828.

« Le Roi a daigné m'ordonner de faire connaître sa haute satisfaction aux troupes composant la division d'expédition, pour le courage, la persévérance qu'elles ont montrés dans l'exécution de l'honorable mission qui leur était confiée, en supportant les fatigues et les privations inévitables de leur position, dans un pays aussi ruiné que le Péloponèse. Sa Majesté, qui connaît bien l'ardeur et la bravoure de ses troupes, a daigné ajouter qu'elle était convaincue que la privation qui leur avait le plus coûté, avait été celle de n'avoir pas d'ennemis à combattre.

« J'ai sollicité de l'avancement et des décorations : déjà une partie de mes demandes est accordée ; les autres, promises, viendront plus tard ; le ministre de la guerre m'en donne l'assurance au nom du Roi, qui n'a jamais promis en vain.

Suit l'état des nominations faites dans les Ordres Royaux de Saint-Louis, et de la Légion-d'Honneur.

« La division va successivement rentrer en France ; le premier détachement partira sous peu de jours ; je profite du moment où elle est encore

réunie, pour témoigner ma reconnaissance à MM. les généraux, colonels, officiers supérieurs et particuliers, d'état-major et de toutes les armes, à M. l'Intendant et à toute l'administration militaire, pour l'appui que j'ai reçu d'eux, le zèle et le dévouement sans bornes que chacun d'eux a apportés à l'accomplissement de ses devoirs. Toute ma vie, je conserverai le souvenir de l'honneur que j'ai eu de me trouver le chef de troupes aussi braves et aussi instruites, et qui se distinguent encore par leur amour du souverain et de sa famille, de l'ordre et de la discipline, premières vertus du bon soldat. »

Le Lieutenant - Général, Pair de France, Commandant en Chef,

Signé Marquis Maison.

CHAPITRE XX.

Patras s'embellit de jour en jour. — Nouveaux cafés. — Musique des Grecs. — Danse grecque et française. — Collation chez le jeune Platica de Missolonghi. — M. Axiotis, gouverneur de Patras. — Premier jour de l'an. — Musicien grec; son enthousiasme. — Archevêque, et cheval arabe. — Noël des Grecs. — Sérénade et excursions nocturnes.

Patras prenait de jour en jour un aspect plus riant. Les rapports nombreux qui s'étaient établis entre ses habitants et nos soldats, apportaient quelque soulagement à l'ennui de ces derniers, en même temps qu'ils faisaient avancer à grands pas dans la civilisation les malheureux habitants du Péloponèse. Plusieurs fils de famille partageaient avec les officiers français les plaisirs de l'étude et de la chasse. Le soir ils se trouvaient avec nous au café; nos cartes, nos dés et nos autres jeux n'étaient plus étrangers à leurs mains. Quelques dîners réciproques resserrèrent encore les nœuds de l'amitié la plus franche et la plus

désintéressée. Ce fut dans ces relations intimes que vingt jeunes Grecs se perfectionnèrent bientôt dans notre langue, et charmèrent leurs familles, en y introduisant quelques-uns de nos usages et surtout la politesse qui distingue si particulièrement le Français. Les sœurs de ces jeunes gens commençaient à revenir de l'indifférence qu'elles avaient paru nous témoigner d'abord. Il ne leur aurait fallu que se trouver au milieu d'un certain nombre de nos dames, pour en prendre bientôt le costume, les grâces et toute l'amabilité. Elles portaient envie au bonheur de leurs frères, qui pouvaient à leur gré partager nos travaux et nos plaisirs.

L'arrivée à Patras de plusieurs dames de Corfou, de Zante et de la Sicile, vint embellir encore cette ville de trois mois. Habillées à la française, elles firent bientôt l'étonnement des Grecques, et l'admiration de nos troupes. Nous regardions comme un miracle de voir à Patras une beauté de vingt ans, en robe de satin noir, offrant à nos yeux avides une taille enchanteresse, et une gorge que ne dissimulait qu'à demi le haut de cette robe artistement entr'ouvert. Des plumes et des marabouts ornaient le riche chapeau qui couvrait une aussi jolie tête. Il nous semblait qu'il n'avait pu sortir que d'un des magasins de la rue

Vivienne. Nous y reconnaissions les doigts légers, et l'intention coquette de nos jeunes modistes. Elles étaient loin peut-être de penser qu'elles nous occupaient, et que l'amour classique de la Morée n'avait pu les effacer de notre souvenir !

Le cœur d'une modiste est rarement désert. Qu'un locataire l'abandonne, mille autres à l'envi s'en disputent l'entrée et la possession. L'amour de ces jeunes beautés n'est pas capable de suivre jusque dans le Péloponèse l'amant qu'un ordre sévère a forcé de s'y rendre : et celui-là doit se trouver bien heureux dont le nom autrefois si charmant est rappelé à la mémoire de sa belle par le nom à peu près semblable d'un amant nouveau. Il faut convenir encore que toutes ne vont pas jusque-là, et que plus d'une peut-être ne s'est pas fait scrupule d'adresser au Gustave de Paris, la lettre précieuse qu'elle avait écrite la veille pour le Gustave aujourd'hui en Morée. Pauvre jeune homme ! plus fidèle et plus constant que l'ingrate, ton cœur ne l'a pas oubliée ; il vit encore d'espérance et de souvenirs. Combien de fois peut-être, cherchant le silence et la retraite, tu t'es enfoncé dans les vallons et les montagnes sombres, pour penser à ton Adèle, à celle qui déjà ne pensait plus à toi ! combien de fois ta main tremblante n'a-t-elle pas gravé ce nom chéri sur les

ruines muettes d'un temple détruit, sur les restes sans nom d'une fontaine qui ne coule plus! Tu ne pouvais soupçonner que quelques mois d'absence produiraient le même effet dans le cœur de ton amie, et que, suivant un autre sentier que celui que tu lui avais tracé, la source de son amitié se tarirait pour toi.

Cependant, chaque jour voyait naître de nouveaux cafés. Ceux dits *de la Marine royale*, de *Kanakaris* et *des Trois Alliés*, qui venaient de s'ouvrir, étaient assez dignes de remarque. Nous allâmes y passer la soirée le jour de Noël. Le café *Kanakaris*, tenu par des Grecs, réunissait un grand nombre de sous-officiers. Plusieurs instruments faisaient entendre une musique bizarre qui excita notre curiosité. C'était un violon et deux monotones guitares, à la façon orientale, garnies de cordes d'acier et de laiton, qu'on met en vibration avec une petite lame flexible d'écaille. L'harmonie n'en était ravissante que pour les Grecs, et se réduisait à l'unisson répété à différentes octaves.

Le plaisir de la musique entraîna bientôt celui de la danse, non moins agréable aux habitants de la Péninsule. Le dernier de ces deux arts n'est guère exercé en Turquie que dans les harems et par les femmes. Il est plus en usage parmi les Grecs, naturellement moins graves et sérieux

que leurs ennemis. Ce n'est pas que la danse déplaise à ces derniers; mais il est si difficile de les arracher à leurs tapis, à leur pipe et à leur sorbet, qu'ils aiment à voir danser, plutôt qu'à danser eux-mêmes. J'ai eu occasion de l'observer au camp d'Ibrahim-Pacha, où, du matin au soir, ils restaient assis les jambes croisées sur de superbes tapis de Perse, ayant toujours à la bouche ou la tasse de café ou leur longue pipe, enrichie d'ambre. C'est dans cette position qu'ils regardaient, avec toute la gravité qui les caractérise, la danse des jeunes femmes qu'ils avaient avec eux.

Quant aux Grecs, et aux soldats surtout, ils ont pour cet exercice un goût et une affection toute privilégiée. C'est le délassement qu'ils préfèrent, après un combat où la victoire a couronné leurs efforts; c'est la consolation à leurs peines, après des fatigues accablantes et souvent infructueuses; c'est enfin le plaisir auquel ils se livrèrent avec le plus de joie, quand ils virent l'étendard du Croissant remplacé au sommet des tours du château de Patras par les couleurs libératrices des trois puissances alliées. C'est le plaisir qu'ils goûtent encore en ce moment au café *Kanakaris*, pour célébrer avec nos soldats la solennité de Noël. Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot sur la manière dont ils se livrent à cet exercice.

Ils sont réunis sept à huit, parés de leurs plus riches habits. Tous se tiennent par la main et forment un demi-cercle. Celui qui conduit cette espèce de ronde est chargé seul des gestes et mouvements analogues aux positions qu'il veut représenter. Il porte à la main un mouchoir, qu'il fait voltiger en tous sens autour de sa tête, que les plis épais d'un large turban rendent encore plus terrible. Il développe avec une rare habileté différentes évolutions. Tantôt il a l'air d'un amant timide et suppliant aux genoux de la beauté; tantôt c'est un lion, écumant de rage et prêt à déchirer sa proie. Les danseurs qui lui répondent, imitent les mêmes pas, mais sans prendre les mêmes poses dont l'étonnante difficulté fait souvent tout le mérite. Les musiciens placés sur une estrade animent les mouvements divers. La joie brille dans tous les yeux : elle se manifeste même dans toute leur personne et dans la légèreté de leurs pas. Ce qui nous surprit le plus était de voir combien leur oreille se montrait fidèle à la musique, et qu'aucun d'eux ne s'écartait jamais de la mesure. Notre premier danseur alla se placer à l'autre extrémité de la chaîne, et le second se mit en devoir de conduire à son tour cette danse curieuse. Il en fut ainsi de tous les autres. De nombreux applaudissements leur témoignèrent notre satisfaction.

Plusieurs des sous-officiers de terre et de marine, présents à ce spectacle, voulurent à leur tour se permettre un semblable divertissement. C'étaient les mêmes Grecs qui devaient faire les frais de la musique. Le violon s'acquitta assez bien de quelques contredanses qu'il avait apprises aux îles Ioniennes. Bientôt il se fut formé deux quadrilles. Les mouvements et les diverses figures de notre danse parurent faire plaisir aux Grecs réunis dans le café. Mais leur étonnement fut bien plus grand encore, quand nous leur apprîmes qu'en France les dames partageaient avec les hommes cet amusant exercice, et que chacun des couples qu'ils remarquaient devrait, dans la bonne règle, se composer d'une dame et d'un cavalier.

Cependant l'action commençait à s'échauffer. Des mots tant soit peu inconvenants avaient déjà été échangés entre les marins et les sous-officiers de terre. Cette fois, au moins, ce n'était pas le beau sexe qui avait causé la dispute; et comme s'il était nécessaire à un bal public de ne pouvoir se terminer sans une rixe quelconque, celui-ci menaçait d'avoir les mêmes résultats. Les symptômes précurseurs d'une tempête prochaine nous décidèrent bientôt à nous éloigner de ce lieu, pour n'être pas nous-mêmes en proie à la bourrasque. Le jeune Platica de Missolonghi, dont nous avons

déjà parlé, se trouvait avec nous. Il nous engagea à aller passer chez lui le reste de la soirée ; proposition que nous acceptâmes avec beaucoup de plaisir, puisqu'elle nous permettait de rester quelques heures auprès de la plus respectable des mères, et de la plus aimable des filles, que leurs malheurs passés et leur reconnaissance pour les Français rendaient encore plus recommandables à nos yeux.

Nous y étions attendus avec impatience. Une légère collation avait été préparée pour nous. La chambre du jeune Platica, où nous devions nous réunir, était éclairée par une lampe de cuivre à trois becs, ornée de tous les accessoires qui doivent accompagner cet ustensile. Après les compliments d'usage et des salutations échangées de part et d'autre, mademoiselle Irène, sa sœur, nous apporta un plat de fritures à l'orientale ; elles sont faites avec de la pâte, de l'huile et du miel, pétris ensemble et façonnés en forme de boules de la grosseur d'une noix. Nous trouvâmes ce mets délicieux. Le petit verre de rhum nous parut alors aussi agréable que le nectar et l'ambroisie. Le café vint ajouter un charme de plus à ce léger repas, offert par l'amitié et la reconnaissance. Nous aurions voulu que ces dames le partageassent avec nous ; mais nous avons appris que les mœurs et les

convenances du pays s'y opposaient. Nous nous empressâmes cependant de nous rapprocher d'elles, et nous passâmes dans la chambre commune, où cette digne mère, assise auprès de son feu, bénissait dans les bras de sa charmante fille le nom des Français ibérateurs.

Mademoiselle Irène nous témoigna un intérêt que nous avions peine à nous expliquer, vu l'indifférence des autres femmes pour les Français. Loin d'éviter nos regards, elle les cherchait avec cette douceur et cette innocence qui font le plus bel ornement de l'amitié la plus pure. Après avoir comblé d'éloges nos braves soldats, qui, pour la défense et le salut de la Grèce, savaient supporter tant de sacrifices, elle nous fit différentes questions sur le sort et la position des femmes en France. Elle eût voulu se lier d'amitié avec une Française comme son jeune frère l'était avec nous. Le mot de France faisait briller dans ses yeux une joie, une félicité qui ne saurait se dépeindre. Je cherchai à lui faire le portrait le plus flatteur du sort des dames de notre pays. Je les représentai vêtues avec autant d'élégance que de richesse, couvertes d'or et de pierres précieuses, promenées du matin au soir dans des chars magnifiques, entourées d'une foule d'adorateurs qui ne songeaient qu'à leur plaire et à prévenir leurs moindres désirs,

volant de jouissances en jouissances, et n'ayant d'autre occupation que de fixer le choix des plaisirs qui leur sont offerts sous mille formes différentes. Je les représentai au milieu du bal le plus brillant, qui tirait tout son éclat de leur aimable présence; au milieu des spectacles, dont elles faisaient l'ornement le plus enchanteur; au milieu des promenades et des jardins publics, où les conduisaient leurs époux, fiers de posséder le chef-d'œuvre le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur. Cette description devait nécessairement la conduire à faire une comparaison entre le sort des Françaises et celui des Grecques; ce qui ne manqua pas d'arriver. « Heureuses, dit-elle, mille fois heureuses les dames françaises, comblées de tant de félicités, entourées de tant de prévenances! Pourquoi le ciel nous a-t-il refusé la même faveur? Dieu, si j'étais Française! Le ciel aurait dû au moins nous en dédommager par d'autres avantages. Qu'avons-nous fait au ciel pour mériter sa colère? Nous ne sommes que Grecques, et Grecques infortunées. Que ne sommes-nous en France! Mais puisqu'il ne nous est pas donné de voir ces femmes si heureuses, et qui méritent tant de l'être, quand vous retournerez auprès d'elles, ne manquez pas de leur parler de nous. Dites-leur que c'est à Missolonghi que nous avons reçu le jour:

ne leur dissimulez pas nos souffrances. Ne leur cachez pas le désir que nous aurions de les connaître, et la reconnaissance dont nous a pénétrées la générosité de leurs braves frères, de leurs fils intrépides et de leurs valeureux époux. »

Un profond soupir s'échappa de son cœur ; on aurait dit qu'elle voulait se transporter en France, tant l'homme est disposé à s'abandonner aux premiers rêves de son imagination! Il faut pourtant avouer que le vœu qu'elle exprimait alors, était plutôt dû à son estime et à sa reconnaissance pour les Français, qu'au désir de renoncer à une patrie, pour laquelle vingt membres de sa famille avaient versé leur sang, et dont elle-même eût payé de sa vie la délivrance.

On parlait depuis quelque temps à Patras d'un gouverneur provisoire de cette ville, qui venait d'être promu à cette dignité par le président de la Grèce. Il y arriva en effet le 31 décembre, et il entra de suite dans l'exercice de ses fonctions. M. Axiotis avait déjà rempli avec honneur diverses charges administratives, entre autres celle d'Éparque de Syra et de Myconos. Cette circonstance, jointe aux différents séjours qu'il avait faits précédemment dans les principales villes de l'Europe et à Paris même, était pour ses nouveaux administrés une garantie de plus du zèle et du

discernement avec lequel ils espéraient lui voir gérer leurs intérêts. Leur confiance ne fut pas trompée : les Français et les Grecs n'eurent qu'à se louer de sa justice et de son impartialité ; il se montra toujours le protecteur de l'innocence opprimée, et le conciliateur le plus sage et le plus prudent.

C'était loin de notre patrie que nous avions à célébrer le premier jour d'une année nouvelle. Nos plaisirs furent, comme à la fête de Noël, ceux de la promenade, du billard et du café. Nous n'allions jamais le prendre dans les mêmes endroits : nous recherchions plutôt ceux qui étaient tenus par des Grecs. Le désir d'apprendre leur langue, et de recueillir le plus d'observations possible sur les mœurs et les usages de ces peuples, nous conduisait de préférence dans leurs magasins. Celui que nous choisîmes ce jour-là nous offrit un spectacle assez curieux : c'était un virtuose du pays, qui, armé d'une petite lame flexible en écaille, pinçait de cette espèce de guitare dont nous avons déjà parlé. Ces gens ne jouent jamais que de mémoire, quelquefois d'imagination ; bien qu'ils ne connaissent pas une note de musique, ils exécutent avec beaucoup de goût tous les airs, et toutes les fantaisies qui leur passent par la tête. Ce qu'il y avait de plus étonnant dans notre

improvisateur, c'étaient les gestes, les mouvements, et même les grimaces dont il accompagnait son jeu. Dans l'enthousiasme qui le pénétrait, c'était moins un homme qu'une Sibylle *aux longs cheveux*, respirant par la bouche et les yeux l'esprit malin qui la possède. D'autres fois, son air langoureux et passionné lui donnait toute la mollesse et la flexibilité d'une femme, dont les plus vives jouissances de l'amour pénètrent tous les sens. Tantôt il filait une suite de sons gais, vifs, légers, qui flattaient agréablement l'oreille : plus souvent sa musique triste et mélancolique, imitant les accents de la plaintive romance, excitait dans nos ames les sensations les plus profondes, et y répandait une tristesse qui n'était pas sans quelques charmes. Il finit par un air martial, qu'il choisit, dit-il, pour célébrer la bravoure des Français, et la reconnaissance de ses compatriotes. Nous le remerciâmes de sa complaisance, et, après avoir bu avec lui quelques verres de rosoglio, nous allâmes jusqu'au bord de la mer pour jouir d'un spectacle plus imposant, et mêler nos chansons au murmure des flots qui venaient lentement expirer sur le rivage.

Pendant près de vingt jours, nous eûmes un peu plus de temps à nous. M. Raybaud venait de se rendre à Égine, où l'appelaient des affaires

personnelles. Nous employions les heures dont nous pouvions alors disposer, à faire de fréquentes promenades aux environs de Patras, à étudier les mœurs et le caractère de ses habitants. Dans une de nos courses, nous aperçûmes un jour une foule d'officiers de terre et de mer assemblés non loin de l'église de Saint-André. Nous y portâmes aussitôt nos pas. On essayait un cheval arabe appartenant à un archevêque réfugié à Patras. Le lieutenant-colonel du 54e de ligne avait grande envie de l'acheter, mais l'archevêque poussait un peu loin ses prétentions, et il assurait qu'il en avait refusé cinq cents thalaris, ce qui fait à peu près deux mille cinq cents francs de notre monnaie. L'officier français voulut pourtant mettre à l'épreuve ce magnifique coursier. Un Grec de la suite de l'archevêque le monta, sans s'effrayer de ses ruades. L'animal, d'un poil noir et très luisant, lançait le feu par ses narines enflammées; ses yeux étincelaient; sa bouche se remplit bientôt d'une écume sanglante; sensible à la pointe tranchante de l'étrier, plus sensible encore à celle du mords qui déchire sans pitié son gosier haletant, il s'élance dans l'air où il semble voler. Dressé sur ses deux jambes de derrière, il menace de renverser son intrépide écuyer, qui rit de ses vains efforts. On eût dit, à voir les sommets

élevés de la double colline que nous découvrions devant nous, et la fougue impétueuse de ce noble coursier, on eût dit que c'était Pégase précipitant son vol audacieux vers le séjour d'Apollon et des Muses. . . .

L'archevêque ne voulut pas qu'on fatiguât davantage ce précieux animal. Le Grec en descendit aussitôt, et avant de le faire rentrer à l'écurie, il le promena quelques instants au petit pas, suivant l'usage du pays. Il serait impossible de peindre l'orgueil et toute la fierté de ce magnifique cheval. Son cou qu'il balançait avec majesté, la finesse de ses jambes, la souplesse de ses jarrets, toute son allure enfin excitait l'admiration et l'étonnement des spectateurs. L'officier français en offrit 1200 francs au propriétaire, qui ne voulut pas le donner à ce prix. Quelques jours après, nous aperçûmes au milieu de la plaine notre joli coursier, monté par le lieutenant-colonel dont nous venons de parler. Il l'avait, nous dit-on, obtenu de l'archevêque pour 1,350 francs.

Nous avions célébré douze jours auparavant la fête de Noël, quand les habitants de Patras se préparèrent à fêter à leur tour cette solennité. La différence de ce nombre de jours de leur calendrier au nôtre, ne leur avait pas permis de la célébrer plus tôt. Du reste, cette fête est, chez eux

comme chez nous, une des plus grandes de toute l'année. Ils s'y disposent par un carême de plus de deux mois, pendant lequel ils ne mangent que des herbes cuites à l'eau, dont bien souvent l'âpreté n'est pas dissimulée par l'huile et le sel. La veille de ce jour sacré, nous regagnions à pas lents notre demeure : nous avions, suivant notre habitude, passé la soirée dans un des cafés de Patras. Le son bizarre d'une espèce de flûte, dont les accords se mariaient à ceux de la guitare et du tambourin, frappa bientôt nos oreilles ; il venait du fond de ces cabanes entassées les unes sur les autres, et formant le quartier où se trouvaient réunis tous les réfugiés roméliotes. Cependant nous avions continué notre route, et déjà la porte de l'imprimerie s'était refermée sur nous ; nos étroits matelats étaient déjà étendus entre les rangs de nos casses, qui nous servaient de chaque côté de bois de lit. Nous allions passer des bras de Bacchus et de la Folie dans les bras du dieu du sommeil, quand tout à coup nous entendons des pas se diriger vers notre asyle, éclairé encore par la lumière incertaine d'une cire jaunâtre, que couronne le large champignon d'une mèche presqu'entièrement consumée. Le cornet de parchemin qui, depuis plusieurs mois, nous sert d'éteignoir, vient de descendre sur le chandelier de fer-blanc, et nous laisse dans les

ténèbres les plus profondes. Cependant les pas trop bien assurés de nos philosophes nocturnes semblent s'approcher de nous. A travers nos châssis de papier, que l'huile de Paxos a rendus transparents, nous apercevons une lumière, dont les feux vacillants nous indiquent assez qu'elle est portée par un de ces promeneurs dont elle éclaire les pas. A la pesanteur de leur marche, à l'heure choisie pour une telle excursion, et surtout au fanal qui les guide dans leur route, nous les eussions pris pour des chiffonniers, si nous ne nous fussions souvenus que nous n'étions pas à Paris, mais bien à Patras : ce n'est pas que dans cette ville on ne commençât à trouver tout ce que la capitale de la France offre de plus agréable, mais on n'y voyait pas encore de chiffonniers.

Arrivée à la porte de notre demeure, soudain la troupe s'arrête : nous n'entendons plus rien, notre attention redouble. Les accents d'une voix rauque et nazillarde viennent bientôt nous tirer de notre incertitude. Ils se marient aux sons romantiques de la monotone guitare. Soutenue par un tambourin de deux siècles peut-être, la musette vient compléter cette harmonie, bien capable de déchirer les oreilles les mieux aguerries.

Nous comprenons alors le but de cette visite, à laquelle nous supposons pourtant les meilleures

intentions. C'était la veille d'une grande solennité. Nos donneurs de sérénades avaient compté sans doute sur la générosité des Français pour la célébrer dignement. La musique si mauvaise qu'elle soit est un langage que tout le monde entend; chez les Français, comme chez bien d'autres peuples, la plupart des musiciens calculent le nombre de coups d'archet, ou la série d'arpéges harmoniques, d'après la recette que semblent leur faire espérer le nombre et la mise de ceux qui les entourent. Là, au moins, nos chanteurs n'épargnaient rien; ils y allaient bien de tout leur cœur, et criaient au point que je sortis, muni de quelques pièces de monnaie, pour payer leur zèle infatigable. Ils allaient recommencer de plus belle, si je ne leur avais donné quelques sols de plus, à condition qu'ils mettraient fin à leur massacrante musique. Il faut l'avoir entendue, il faut avoir eu les oreilles déchirées par les éclats réitérés de ces voix nazillardes, pour se faire une idée de cette harmonie infernale, qu'aucune expression ne saurait dépeindre.

Nos promeneurs se sont retirés. Nous nous disposons à oublier dans les bras du sommeil cette malencontreuse sérénade. Mais hélas! il nous fallut entendre toute la nuit la criarde musette et les glapissements de ces hurleurs, qui allaient

de cabane en cabane importuner les gens, et les forcer à être généreux par dépit. Ne pouvant dormir, nous passâmes la nuit entière à songer aux plaisirs du lendemain. Le jeune Platica devait nous conduire dans toutes les familles missolonghiotes réfugiées à Patras. C'est l'usage en Grèce de faire aux jours de fêtes des visites à ses parents et à ses connaissances.

CHAPITRE XXI.

Nous visitons plusieurs familles missolonghiotes. — Bon accueil que nous y recevons. — Usages orientaux. — Images de Vierges et de Saints dans toutes les cabanes. — Reconnaissance des Grecs. — Jeune enfant de Missolonghi. — Malheurs de cette ville. — Jeunes veuves d'une rare beauté. — Départ du 29e régiment de ligne.

Cette harmonie sauvage et discordante ayant duré presque toute la nuit, ce ne fut qu'à l'approche du jour qu'il nous fut possible de prendre un peu de repos. Nous en avions trop besoin pour résister plus long-temps aux pavots assoupissants que Morphée commençait à répandre sur nos yeux fatigués. Quelques instants après le lever du soleil, les hurlements de nos musiciens recommencèrent; mais nous dormions trop bien pour les entendre : aussi le jeune Platica, impatient de ne pas nous voir arriver chez lui où nous devions le prendre, vint-il lui-même au-devant de nous. Il fut d'abord étonné de nous trouver encore

dans les bras du sommeil ; il nous réveilla pourtant, et nous fit observer que nous n'avions pas de temps à perdre; qu'il ne nous restait plus que quatre heures pour faire toutes nos courses, puisque, suivant l'usage du pays, une fois midi sonné, les dames à leur tour commencent leurs visites ; qu'ainsi donc il serait inconvenant d'arriver chez elles au moment où elles se disposeraient à en sortir. Après nous être un peu récriés contre l'usage bizarre de ne visiter les dames que le matin, nous nous mîmes en marche. Nous avions fait les plus grands frais de toilette : le jeune Platica lui-même, vêtu à la française, avait une mise très recherchée.

Les premiers hommages que nous avions à offrir, devaient nécessairement s'adresser à sa mère et à sa sœur. En entrant dans leur cabane, nous y trouvâmes deux de leurs compatriotes, assis sur de jolis coussins, les jambes croisées et la pipe à la bouche. Force nous fut de nous étendre de la même manière. Cette position, bien qu'un peu gênante pour ceux qui n'y sont pas habitués, finit au bout de quelque temps par être assez commode. Il avait plu considérablement la veille; les chemins étaient loin d'être secs : de notre demeure à celle du jeune Grec, il y avait à peu près pour dix minutes de marche, de sorte qu'en arri-

vant chez lui nos bottes avaient beaucoup perdu de leur éclat et de leur légèreté. Nous n'osions marcher et nous asseoir sur ces riches tapis de Turquie, dans la crainte d'en ternir les vives couleurs. On nous pria de n'y point faire attention, et nous fûmes obligés malgré nous de nous y reposer.

Après avoir échangé quelques compliments, et mille protestations d'estime et d'amitié, les deux Grecs qui nous avaient précédés dans cette visite, remplirent leurs pipes d'un tabac odorant : la servante, à l'aide d'une espèce de petite pince, tire du feu un charbon, qu'elle apporte et place sur la noix de chacune des pipes de ces messieurs. Ceux-ci les allument, puis, la main gauche posée sur le cœur, ils nous les présentent, en nous priant de vouloir bien les accepter; ce que nous fîmes avec plaisir.

Pendant que mademoiselle Irène promenait sur chacun de nous ses beaux yeux noirs, où se peignaient sa reconnaissance et son amabilité; pendant qu'elle prêtait une oreille attentive à nos discours qu'elle n'entendait point, sa respectable mère, assise auprès du feu, préparait le café, que bientôt elle-même vint nous prier d'accepter. Instruite du goût des Français, elle avait eu soin de l'éclaircir, et d'y mettre du sucre en abondance. Celui qu'elle présenta aux deux Grecs

était à la façon du pays, c'est-à-dire sans sucre et sans qu'on en eût tiré le marc.

Dès que le nôtre fut prêt, mademoiselle Irène s'empressa d'en offrir une tasse à chacun de nous, ce qu'elle fit, la main gauche posée sur le cœur, et de l'air le plus gracieux. Le café, excellent, était contenu dans de petites tasses d'argent, ou de porcelaine à couleurs et parfaitement dorées. La tasse, un peu plus petite que celles qu'on prend dans les cafés de Paris, était placée dans une espèce de coquetier en argent, qu'on tenait par le pied pour ne pas se brûler les doigts. Ces coquetiers étaient ornés à l'extérieur de différentes figures, de fleurs et d'oiseaux artistement ciselés. L'usage des soucoupes était entièrement inconnu aux Grecs; il s'introduisit pourtant dans quelques cafés établis à Patras par des Insulaires, Provençaux et Italiens.

Sitôt que nous eûmes pris ce café, d'autant plus délicieux qu'il nous était offert par la reconnaissance la plus vive, mademoiselle Irène nous reprit les tasses élégantes, dont nous admirions le travail encore plus que la matière. Elle présenta alors à celui d'entre nous qui lui parut le plus âgé, un immense verre d'eau. Quand il en eut bu quelque peu, elle vint me l'offrir, puis, après moi, au plus jeune d'entre nous. Nous fûmes

obligés de nous soumettre à cet usage oriental, quelque singulier qu'il nous parût d'abord. Nous avions l'hospitalité à respecter ; et d'ailleurs, en y réfléchissant bien, cet usage lui-même n'est-il pas l'emblème de l'égalité la plus parfaite, et de l'union qui doit régner parmi les hommes ; entre ceux surtout qui veulent recouvrer la liberté qu'ils ont perdue, la liberté le plus précieux de tous les biens ?

Ce n'est pas tout encore : après le verre d'eau, cette femme aimable s'empressa de nous offrir des confitures. C'est une espèce de compote ou de gelée, faite de fruits excellents, et coupée en petits morceaux, à la manière du jujube ; placés sur un joli plat d'argent très élégamment enrichi de dessins, on en prend au moyen d'une petite cuiller du même métal. Mademoiselle Irène, en nous les présentant, s'adressa, comme pour le verre d'eau et le café, au plus âgé de nous. Après celui-ci, elle me les offrit, et, après moi, au plus jeune de mes compagnons. Le bonheur et la joie brillaient dans les yeux de cette charmante personne. Chaque fois qu'elle avait quelque chose à nous apporter, la main gauche posée sur le cœur, elle accompagnait son offre d'un sourire gracieux.

Si nous n'eussions pas tous partagé le même

verre d'eau quelques instants auparavant, nous aurions été surpris sans doute de nous voir obligés de goûter de ces confitures que nous devions, l'un après l'autre, porter à notre bouche avec une seule et même cuiller. Cette fois nous n'y fîmes pas attention; et d'ailleurs, sans parler des devoirs sacrés de l'hospitalité, nous voulions nous conformer à ceux des usages orientaux qui ne répugnaient pas entièrement à nos goûts. Nous n'étions plus à Paris, ou s'il y restait quelque chose de nous-mêmes, ce ne pouvait être qu'une partie de notre ame, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Car, n'en déplaise à la théologie ombrageuse de nos docteurs en Sorbonne, je serais presque tenté d'accorder à l'ame une divisibilité dont le corps ne saurait jouir. Combien de fois, en effet, et au moment même de nos visites auprès des dames grecques, notre ame savait en même temps et se repaître de leurs charmes, et savourer avec non moins de jouissance ceux d'une amante chérie, séparée de nous par près de sept cents lieues. Notre ame la voyait, il était refusé à nos yeux de rencontrer les siens; la douceur de sa voix, le souvenir des airs délicieux qu'elle chantait si bien, répandaient dans notre ame l'espérance et la mélancolie, et pourtant nos oreilles n'en étaient plus frappées.

Après les confitures d'abricots et de coings, vint le petit verre de rhum, qui nous sembla délicieux. On nous offrit ensuite à chacun une pipe, dont le long tuyau de jasmin se terminait par un bouquin d'ambre élégamment façonné. Que nos petites-maîtresses de Paris ne crient pourtant pas à l'anathème, en nous voyant, mollement étendus sur de riches coussins, fumer en présence d'un sexe aussi délicat qu'il est enchanteur. Qu'elles se rassurent, et nous pardonnent cet oubli des convenances, qui n'en est pas un dans l'Orient. Les pipes et le tabac nous furent offerts par la sœur même de notre jeune ami; ce fut elle qui y plaça le feu pendant que nous les allumions; elle ne se trouva pas incommodée pour avoir eu la première à respirer une fumée dont l'odeur, à Paris, serait insupportable. La longueur démesurée des pipes dont on se sert dans le Levant, fait perdre au tabac l'amertume et l'âcreté qu'il peut avoir: ajoutez que ce tabac est généralement très doux, et que souvent encore on y mêle du bois d'aloës, de sorte que la fumée qui s'en exhale est plutôt odorante et agréable que repoussante.

Ce que nous disons là d'une visite, doit s'entendre de toutes les autres. Nous allâmes dans près de vingt familles. Partout nous fûmes obligés de nous conformer à ces usages orientaux. On serait

tenté de croire que la nuit suivante dut nous paraître bien longue, et que la fumée du café dut amortir la vertu soporifique des pavots de Morphée. Il en arriva pourtant tout autrement : le café, dans ce pays, loin d'être nuisible, quand on en prend en grande quantité, est plutôt salutaire et bienfaisant.

Dans presque toutes les cabanes où nous fûmes introduits par notre jeune Grec, nous remarquâmes, non sans étonnement, des images de Vierge et de Saints, devant lesquelles brûlait, dans des lampes d'airain, l'huile de Paxos, sanctifiée par la bénédiction des papas. Saint Démétrius, saint Georges, saint Denys, saint Spiridion, sont ceux qu'ils honorent d'un culte privilégié. Chacun de ces bienheureux est représenté à cheval, armé d'une épée flamboyante, et foulant aux pieds le malin esprit, sous la forme d'un dragon écumant de rage. Aucun des tableaux ou images qui se trouvent dans les églises et jusque dans les maisons des Grecs n'est privé de cet accessoire ; pas même ceux dont le sujet principal est ou Jésus-Christ crucifié, ou la Vierge, ou la Trinité. Dans chacun des angles de l'image ou du tableau, ils trouvent moyen de placer quelque Saint toujours à cheval.

La lampe qui, dans l'intérieur des cabanes, accompagne toujours ces images, brûle continuel-

lement. C'est le premier objet dont ils s'empressent de garnir leurs demeures; c'est une espèce de feu sacré pour lequel ils ont la plus grande vénération et qu'ils ont soin d'entretenir. Cet usage ne daterait-il pas des temps les plus anciens? Ne seraient-ce pas, sous d'autres noms, ces fameux dieux pénates si vénérés par leurs pères? On remarque chez les Grecs d'aujourd'hui, comme chez leurs ancêtres, le même respect pour la religion, la même confiance dans la protection et la vertu de ces objets sacrés. Ils ont vu leurs maisons livrées aux flammes, leurs campagnes dévastées, tous leurs biens passer dans les mains de leurs féroces ennemis; s'ils ont pu soustraire quelque chose à leur rapacité, ce sont surtout les objets de leur culte qu'ils ont eu soin d'emporter avec eux. Réfugiés sur un rivage que le Turc vient de quitter, ils construisent grossièrement des cabanes de planches ou de chaume et de roseaux : n'importe, c'est pour eux un asyle; il faut que la divinité y trouve ses autels. Ils commencent donc par y placer son image protectrice, qu'ils entourent des signes de leur respect, de leur confiance et de leur vénération.

Ce fut dans ces visites surtout que nous fûmes à même de juger de la reconnaissance des Grecs. Les Turcs avaient été pour eux les instruments

terribles de la vengeance du ciel, pour punir des crimes que, sans pouvoir se les reprocher faute de les connaître, il fallait bien, disaient-ils, qu'ils eussent commis. Le jour du pardon, qu'ils n'osaient plus espérer, était enfin arrivé pour eux; et les Français, se plaisaient-ils à répéter, étaient les *anges libérateurs* dont le ciel venait de se servir pour les délivrer et mettre un terme à leurs souffrances. Le seul regret qu'ils éprouvaient encore, était de les voir s'éloigner d'eux si promptement. C'est vers Missolonghi qu'ils voudraient aujourd'hui les voir porter leurs drapeaux et leur gloire. Ce sont les murs encore fumants de cette place infortunée qu'ils voudraient aujourd'hui leur voir escalader. L'écho des montagnes, témoins de tant de désastres, les flots qui baignent les débris de ces remparts terribles, parleraient aux enfants de la France du courage héroïque et malheureux de tant de braves, qui y versèrent leur sang pour la défense de la liberté.

Partout nous consolâmes ces familles généreuses et reconnaissantes, en leur assurant que rien n'était encore désespéré; que si la voie des armes paraissait fermée, celle des négociations ne tarderait point à s'ouvrir, et qu'elle ne leur serait pas moins favorable.

Dans l'une des cabanes où il eut la complai-

sance de nous introduire, le jeune Platica me fit remarquer un enfant, âgé de sept ans environ. Pendant le siége de Missolonghi, ce petit malheureux était resté plusieurs jours de suite sur les remparts de la forteresse, occupé près de son père à servir, de concert avec lui, une pièce d'artillerie, dont le feu incommodait les assiégeants. Armé de la mêche menaçante, au signal que lui en donnait l'auteur de ses jours, il l'approchait du salpêtre meurtrier, dont l'explosion vomissait au loin la destruction et la mort. Il cherchait dans les yeux de son père, il brûlait d'y lire à chaque instant ce signal trop lent pour son jeune courage. Il avait alors deux ans et demi environ. On fut obligé de l'arracher de cette pièce qu'il ne voulait point quitter. Il ne s'était point aperçu qu'il n'avait plus de père. La mort impitoyable venait de le frapper.

Plusieurs personnes à qui, depuis mon retour à Paris, je racontai ce fait, crurent y voir trop d'invraisemblance pour y ajouter foi. Ce jeune enfant, me disait-on, serait devenu sourd; les oreilles à cet âge sont trop délicates pour résister au bruit et au fracas continu de vingt pièces à feu, tonnant aussi pres d'elles. Je ne sais si tel doit être sur un enfant de deux à trois ans le résultat nécessaire du fracas que produisent les canons et les

mortiers. Ce que je puis assurer, c'est que j'ai vu moi-même cet enfant; qu'il entend très bien quand on lui parle, et qu'il conserve encore le souvenir de cette journée d'épouvantable mémoire. Le jeune Platica, qui nous garantit ce fait devant plusieurs de ses compatriotes, perdit, dans le même temps et sur les mêmes remparts, un de ses frères, capitaine de l'artillerie de la place. Je le connais assez, pour n'être pas tenté de révoquer en doute son témoignage, appuyé de celui de plusieurs autres personnes encore, qui furent les témoins oculaires du fait que je viens de citer.

Partout, et presque toujours de la bouche des femmes, nous pûmes apprendre quelque chose des malheurs de Missolonghi. Ici c'est un père, ce sont des frères chéris dont elles pleurent la perte; là, c'est une mère qui redemande au ciel son enfant. Elle n'avait point sur la terre d'autre trésor. Il était dans ses bras, pendu encore à sa mamelle, quand l'éclat meurtrier d'un obus ennemi est venu le frapper. Dans son désespoir, cette malheureuse mère reproche au ciel sa barbarie; elle l'accuse non pas tant de ce qu'il lui a ravi le fruit de ses entrailles, que de ce qu'il l'a forcée de survivre à une perte aussi cruelle.

Ce qui me frappa le plus, ce fut le spectacle de tant de femmes charmantes, veuves presque toutes,

plus intéressantes encore par leur jeunesse et leurs infortunes, que par leur rare beauté. Toutes aussi elles avaient quelque malheur à pleurer ; à peine avaient-elles connu les charmes de l'amour, et les vives jouissances de l'hymen, quand la guerre, l'affreuse guerre, vint arracher leurs époux de la couche nuptiale, armer leurs bras qui semblaient se promettre un office plus doux, et conduire ces jeunes amants, devenus des lions furieux, sur les remparts où ils devaient mourir. Avec quelle ardeur on a vu alors leurs chastes épouses demander au ciel qu'il leur fût permis de les rejoindre, et de passer avec eux dans l'empire de la mort ! Quelques-unes se procurèrent elles-mêmes cette insigne faveur, soit en se précipitant au milieu des flammes ou des ondes, soit en s'ensevelissant de plein gré sous les ruines de leur malheureuse patrie. D'autres, comptant sur un avenir moins affreux, s'étaient réunies aux vieillards, aux malades et aux enfants, au moment où ils sortirent de la place assiégée. Cet espoir fut pour la plupart une ruine nouvelle. Ils avaient à passer sous le feu croisé des deux forts occupés par l'ennemi. Du reste, ils avaient vu la mort de trop près pour qu'ils parussent la craindre ; aussi les frappa-t-elle en ce moment encore sans les effrayer. Si quelques jeunes femmes furent épargnées par le canon,

le Turc sanguinaire vint bientôt ou les massacrer dans les bras même de leurs parents, ou leur réserver un sort mille fois plus affreux encore, en les séparant de ce qui leur restait de plus cher au monde, et les emmenant avec eux pour satisfaire leur aveugle brutalité.

Dans une des cabanes que nous visitions, le jeune Platica me fit remarquer une femme d'une beauté extraordinaire : elle avait environ vingt-deux ans. La noble dignité peinte sur son visage ne diminuait en rien cependant cette douceur et cette amabilité qui plaît tant dans une femme. La réunion de ces qualités, qui se fortifiaient encore l'une par l'autre, lui donnait une figure tout-à-fait céleste. Ses yeux surtout, vrai miroir de la beauté de son ame, avaient je ne sais quoi d'idéal et de divin qui nous pénétrait, en la regardant, d'un respect religieux, et pourtant semblait promettre le bonheur.

Lors du siége de Missolonghi, elle était du nombre de ceux qui devaient chercher leur sûreté dans la fuite. Son mari, couvert de blessures, et hors d'état de combattre, avait cédé à ses instances, et il sortait avec elle d'une place qu'il ne pouvait plus défendre. Pour échapper plus facilement à la rage et à la brutalité des Turcs, la jeune épouse s'était déguisée en homme. Mais son

embonpoint la fit bientôt reconnaître. Furieux et indigné de ce stratagème, un gros d'ennemis, qui s'en aperçut, fondit tout à coup sur le couple infortuné. Charmés de s'emparer d'une si belle proie, ils immolèrent son époux au milieu de ses bras, et l'emmenèrent elle-même malgré ses cris et ses sanglots. Elle fut transportée d'abord à Smyrne, d'où elle essaya, mais en vain, de s'échapper. La surveillance rigoureuse de ses féroces argus ne lui en laissa pas le temps. Emmenée ensuite à Alexandrie, elle y resta près de deux ans, espérant toujours que le ciel aurait enfin pitié de ses larmes, et qu'il lui fournirait un moyen quelconque de recouvrer sa liberté et la religion de ses pères. Un jour, elle parvint à se faire apporter des vêtements d'homme par une personne qu'elle avait mise dans sa confidence, et, sous ce déguisement, elle s'enfuit du harem ou plutôt de la prison où elle gémissait. Elle se découvrit à un capitaine marchand, de Trieste, qui, ne pouvant résister à ses larmes et à sa douleur, lui jura qu'il la prenait sous sa protection, et qu'il la reconduirait dans sa patrie. Ce généreux capitaine respecta avec la même religion et son serment et l'honneur de sa belle passagère, qui tous les jours bénit sa mémoire. Elle venait d'arriver à Patras, quand nous eûmes le bonheur de la rencontrer,

d'admirer ses beaux yeux, de la féliciter de son courage, et d'étendre sur les blessures de son ame le baume de la consolation et de l'espérance.

Après nous avoir témoigné toute sa reconnaissance pour l'intérêt que nous prenions à elle et à sa malheureuse patrie, elle nous fit entrevoir les craintes que répandait parmi ses compatriotes le départ de nos troupes. Je me disposais à calmer ses alarmes, quand, tournant ses regards vers la mer, elle aperçut deux de nos bâtiments qui mettaient à la voile. C'étaient les frégates *la Syrène* et *la Didon*, qui, ayant à bord le 29e de ligne, venaient de recevoir l'ordre d'appareiller, pour ramener en France cette partie de nos troupes.

Le moment n'était pas opportun pour que je pusse espérer d'écarter de l'esprit de ces dames la crainte et la tristesse que ce spectacle venait d'y répandre. Le silence le plus profond régna quelques instants. Toutes suivaient des yeux les deux bâtiments qui déjà s'éloignaient du rivage. Elles n'en détournèrent leurs regards affligés, qu'après avoir imploré pour leur heureux trajet l'assistance du ciel.

Telle fut notre dernière visite. Le soleil était parvenu à son point le plus élevé. Le reste de la journée était, suivant l'usage du pays, consacré aux visites que se rendent les dames. Nous l'em-

ployâmes, nous, à nous promener sur les bords de la mer et aux environs de Patras. Nous passâmes, comme à l'ordinaire, notre soirée dans deux ou trois cafés, où les billards, les cartes, les dominos et le vin chaud surtout ne manquaient pas. C'était à peu près le seul plaisir que l'on pût se permettre en Morée; encore n'en jouissait-on pas aussi facilement dans les autres places occupées par nos troupes. Patras était, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connue, la ville privilégiée, le Paris de cette France nouvelle.

CHAPITRE XXII.

Consul russe à Patras. — *La Syrène* et *la Didon* rentrent dans le golfe.— Elles mettent de nouveau à la voile.—Embarquement du général Higonet. —Honneurs qui lui sont rendus avant son départ. — Embarquement d'une partie des troupes. — Colocotroni. — M. le comte Saint-Léger Bemposta et sa mission. — Préfecture de police. — Ordonnance concernant les denrées et les vivres.

La fréquence des relations qui commençaient à s'établir entre le Péloponèse affranchi et les autres puissances de l'Europe animait de plus en plus le commerce de Patras. Le pavillon de l'Autriche flottait depuis long-temps sur la maison de son consul. L'Angleterre avait aussi dans cette ville son agent consulaire. M. Callogeraki venait d'arriver, pour y remplir les fonctions de consul russe à Patras. Ce qui surprenait le plus, était de voir que la France restât sur ce point en arrière. Un consul français auprès de cette ville était vivement désiré, et nous savons plus d'un

cas où son intervention eût été nécessaire. Nos généraux, convaincus de cette vérité, ne pouvaient pas toujours suppléer à ce besoin qui devenait de jour en jour plus pressant. Heureusement, cette privation ne fut pas de longue durée, et nous ne quitterons pas la ville de Patras sans voir le pavillon français flotter sur les bords de la mer à côté du pavillon régénéré du Péloponèse.

Le 7 janvier dès le matin, nos regards curieux aperçurent au loin deux bâtiments très considérables qui entraient dans le golfe, poussés par un vent assez violent. Nous pensâmes d'abord que c'étaient deux frégates qui venaient prendre les troupes encore stationnées à Patras. Le bruit du départ du reste de l'armée, qui se confirmait de jour en jour, motivait cette supposition. C'étaient effectivement deux frégates, mais les mêmes que nous avions vues la veille mettre à la voile et sortir du golfe avec un vent favorable. La mer était au large tellement grosse, et le vent si violent et si contraire, que les capitaines de *la Syrène* et de *la Didon* avaient jugé à propos l'un et l'autre de rentrer dans la rade. Ces messieurs s'étaient, dit-on, porté une espèce de défi. Ils avaient reçu en même temps l'ordre d'appareiller, et il était convenu entr'eux que celui des deux qui entrerait le dernier dans la rade de Marseille perdrait la

gageure et donnerait cinq cents francs à l'équipage du bâtiment vainqueur. Quoi qu'il en soit, le mauvais temps ne leur ayant pas permis de tenir la mer le jour de leur départ, ils rentrèrent dans le golfe de Patras, et y passèrent les journées entières du 7 et du 8 janvier, pour n'en sortir que le 9 par un vent plus favorable. Nous n'avons pu savoir depuis quel avait été le résultat de la gageure dont nous avons parlé, et dont aussi nous n'oserions garantir la vérité.

Quelques heures après le départ des frégates *la Syrène* et *la Didon*, on procéda à l'embarquement d'un bataillon du 46e de ligne, sur le vaisseau *la Ville de Marseille*. Le maréchal de camp, baron Higonet, devait monter à bord du même vaisseau pour se rendre en France. La nouvelle du départ de ce brave général s'étant répandue dans la ville, les habitants accoururent de toutes parts sur son passage. Pendant tout son séjour à Patras, il s'était trop bien concilié le respect, l'amour et la gratitude des Grecs pour les trouver indifférents au moment où il allait les quitter. Ils n'avaient pas oublié le généreux dévouement avec lequel il avait su braver les intempéries d'une saison rigoureuse et mille autres périls, quand il partit lui-même à la tête de ses voltigeurs pour arrêter les progrès de la peste de Calavrita. Aussi voulurent-

ils, au moment où il allait s'éloigner d'eux, lui témoigner tout leur respect et toute leur reconnaissance.

Déjà il était arrivé sur le rivage, suivi d'un grand nombre d'officiers français. Le cortége des autorités de Patras s'était empressé de l'y suivre. La religion elle-même voulut rendre un dernier hommage à son humanité et à son généreux dévouement; tout le clergé de la ville l'avait accompagné en portant devant lui le signe auguste de la religion du Christ. Avant que le brave général mît le pied dans l'embarcation qui l'attendait pour le conduire à bord, un prêtre lut une touchante prière pour appeler sur son voyage les bénédictions du ciel. La multitude qui se pressait autour de lui, témoigna à plusieurs reprises par de bruyants *vivat*, et sa reconnaissance et les regrets que lui causait le départ d'un général libérateur, d'un général français. Le brave maréchal de camp ne put se défendre de manifester la vive émotion qu'excitait en lui une scène aussi attendrissante, et il en adressa au préfet de Patras les plus gracieux remerciements.

Deux jours après, le vaisseau *la Ville de Marseille* reçut l'ordre d'appareiller, ayant, comme nous l'avons dit, à son bord le général Higonet et un bataillon du 46e régiment de ligne. Le même

jour, on embarqua sur des transports l'autre bataillon du 46e, quatre compagnies du 29e, ainsi que les convalescents et libérés des 42e, 54e et 58e régiments de ligne encore stationnés à Patras et au château de Morée.

Si Patras comptait de moins dans son sein un général français, cette ville pouvait compter de plus un capitaine grec, jadis fameux par ses intrigues et la puissance dont il avait su s'environner. Le général Colocotroni venait d'y arriver. Il avait, en 1823, mis tout en œuvre pour s'élever à la présidence de la Grèce, et s'était même alors enfermé dans la citadelle de Napoli, où il tenait garnison, déclarant qu'il n'en remettrait les clefs au sénat qu'à la condition qu'on accéderait à sa demande. Malgré toutes ces menaces, il obéit pourtant, et remit les clefs du fort à Pierre Mavro-Michalis qui venait d'être nommé président. C'est alors qu'il fut déclaré généralissime du Péloponèse.

Quand nous le vîmes à Patras, il était suivi d'une douzaine de Grecs, armés jusqu'aux dents et vêtus entièrement à l'albanaise. Nous ne pouvons nous dispenser de retracer ici ce costume, commun aux Grecs et à leurs ennemis. Ce qui frappe le plus au premier regard, est une espèce de manteau qui tombe négligemment des

épaules et descend jusqu'aux genoux. Cette capotte est d'une étoffe brune très grossière, mais souvent relevée par des dessins rouges ou bleus assez bien variés. Sous cette capotte sont deux vestes : celle de dessus est ouverte, et tombe jusqu'à la ceinture ; celle de dessous est lacée au milieu, richement brodée d'or, d'argent ou de soie. A une large ceinture sont suspendus un ou deux mousquetons, dont la crosse est surchargée d'ornements en argent, et un long *yatagan*, dont la poignée est ordinairement d'argent ou de corne, aussi blanche que l'ivoire. Une jaquette, en grosse toile de coton, tombe de la ceinture, descend un peu au-dessous du genou, à peu près comme le jupon écossais, et recouvre un pantalon aussi en toile de coton. Des espèces de jambières ou de guêtres, élégamment brodées, descendent des genoux jusqu'aux chevilles du pied ; des *babouches* ou sandales de différentes couleurs ; un grand sabre recourbé dont la poignée forme une espèce de croix ; un long fusil sans baïonnette ; une petite calotte rouge qui ne couvre que le sommet de la tête, et d'où sort par derrière une touffe de cheveux, tandis que le devant, absolument rasé, laisse à nu le front et les tempes ; enfin un kaban gris ou brun d'une étoffe grossière, à manches extrêmement larges, dont le collet carré retombe

sur les épaules, et peut au besoin servir de capuchon : tel est l'accoutrement ordinaire des soldats albanais. Tel était exactement celui des Grecs qui suivaient Colocotroni. Quant à lui, son costume ne différait de celui que nous venons de dépeindre que par la richesse et les ornements dont il était chargé, sans parler de deux épaulettes en argent doré, qui représentaient deux têtes de lion.

Ce fut aussi sur ces entrefaites que les officiers français stationnés à Patras eurent à se féliciter de l'arrivée en cette ville de M. le comte St.-Léger Bemposta, venant d'Égine. Il se rendait au quartier-général où le rappelaient ses fonctions d'aide-de-camp du général en chef.

Ce jeune capitaine, ainsi que M. le Gros, attaché au ministère des affaires étrangères en France, avaient été, conformément à la volonté du Roi, envoyés en Égypte pour rendre à la liberté et à leur patrie les Grecs qu'ils pourraient y rencontrer, gémissant dans l'esclavage. Leur séjour à Alexandrie et au Kaire n'avait pas été infructueux. Ils s'étaient rendus à Poros, où ils avaient remis entre les mains du gouvernement grec les esclaves qu'ils avaient rachetés en Égypte. De Poros, M. de St.-Léger conduisit lui-même ces malheureux à Égine. Là, ils furent déposés au Lazaret. Heureux et fier d'être le dispensateur des bienfaits

de son roi, M. de St.-Léger s'est empressé de pourvoir à leurs premiers besoins. Du nombre des esclaves qu'il avait ramenés d'Égypte, étaient environ soixante Candiotes; il frêta pour eux un bâtiment qui les rendit à leur patrie. Partout il cherchait à recueillir des listes complètes de tous les Grecs gémissant dans l'esclavage, espérant retourner bientôt en Égypte, et délivrer encore quelques centaines de ces malheureux que leurs maîtres barbares vendent au plus offrant, et traînent brutalement de bazar en bazar.

Nous ne pouvons résister au désir de rappeler ici la lettre de MM. le Gros et de St.-Léger au président de la Grèce, et la réponse de celui-ci à ces dignes et généreux dispensateurs des bienfaits de la France.

A Son Excellence le Président de la Grèce.

« Monsieur le Président,

« Le Roi, notre auguste maître, dont la main bienfaisante s'étend partout où il y a des infortunés à secourir, nous a envoyés en Égypte pour rendre à la liberté et à leur patrie les Grecs que nous y trouverions en esclavage, et qu'il nous serait possible de délivrer.

« Nous avons dû, conformément à ses intentions généreuses, nous attacher à racheter de préférence les femmes et les enfants, et en général ceux dont le sort inspire d'autant plus de pitié qu'ils ont moins de force physique pour y résister.

« Pendant un séjour de trois mois au Kaire et à Alexandrie, nous avons été assez heureux pour obtenir la liberté de cinq cents femmes ou enfants.

« Sur ce nombre deux cents à peu près ont voulu rester en Égypte. Ils s'y trouvent chez des chrétiens ; ils y ont une existence assurée, et l'acte qui constate leur liberté a été déposé chez le patriarche d'Alexandrie, où ils le trouveront quand ils voudront en faire usage.

« Les trois cents autres sont arrivés avec nous et nous venons les remettre entre vos mains. Veuillez, M. le Président, leur faciliter les moyens de retourner bientôt dans le sein de leurs familles, afin que rien ne manque à leur bonheur, et qu'ils puissent, de concert avec elles, adresser des vœux au ciel pour l'auguste souverain auquel ils doivent une nouvelle existence.

« Nous avons l'honneur de joindre ici un état nominatif des Grecs que nous ramenons d'Égypte, et nous prévenons en même temps V. Ex. que nous tenons à sa disposition des vivres suffisants

pour assurer leur existence pendant trois semaines ou un mois.

« Nous avons l'honneur d'être avec la plus haute considération, etc.

LE GROS,

Cte. St.-LÉGER BEMPOSTA. »

Poros, le 11 décembre 1828, à bord du brick du Roi *le Nisus*.

Le président de la Grèce fit à cette lettre la réponse suivante :

« Messieurs,

« Il m'est bien agréable d'avoir à répondre à la lettre que vous venez de m'adresser et qui m'annonce l'exécution d'une des mesures bienfaisantes que le Roi votre auguste maître a daigné prendre en faveur de la Grèce.

« Descendant de saint Louis, il rappelle aujourd'hui les vertus et la piété de ce grand souverain, en rachetant des chrétiens de l'esclavage, en tendant partout une main secourable à l'humanité souffrante. De tels actes appellent les bénédictions de la Providence sur le prince qui les exerce, et sur les peuples qui sont gouvernés par lui.

« Vous avez eu le bonheur, Messieurs, de remplir une mission dont le souvenir est gravé à jamais dans le cœur de ceux que vous avez rendus à leurs familles et à leur patrie.

« En prenant des mesures pour garantir la conservation de leur liberté aux captifs rachetés qui sont restés en Égypte, vous avez fait, Messieurs, tout ce qui était en votre pouvoir pour remplir dans toute leur étendue les vues magnanimes de Sa Majesté Très Chrétienne.

« Leur accomplissement, dans cette circonstance, vous donne des droits à la reconnaissance de la Grèce, et je me félicite, Messieurs, d'en être l'organe.

« J'ai donné des ordres aux autorités, à Égine, pour que les personnes ramenées par vous fussent rendues à leurs foyers. Les enfants seront élevés dans l'Institut des Orphelins.

« Agréez, Messieurs, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Le Président,

J. A. Capo-d'Istrias. »

Tels étaient les heureux effets de la présence des Français dans le Péloponèse. Non-seulement nos drapeaux libérateurs étaient venus l'affranchir; non-seulement, en mettant un terme à l'esclavage de ses enfants, nous venions de mettre un terme à leurs maux, et leur faire espérer un avenir plus heureux; la générosité de la France voulut s'étendre encore plus loin. Ce n'était pas assez pour

elle d'empêcher des malheurs à venir; il lui fallait encore réparer autant que possible les malheurs passés. Aussi voyons-nous qu'elle n'épargne rien pour rendre la consolation à tant de familles éplorées, en leur rendant ceux de leurs membres qu'une main barbare avait arrachés de leur sein, et retenait loin d'elles.

La Grèce, libre enfin, devait bientôt se distinguer par la sagesse de ses lois. Si de l'esclavage à la barbarie il n'y a qu'un pas, il n'y a qu'un pas non plus de la liberté à la civilisation. Déjà l'on parlait à Égine de l'organisation des tribunaux; le président de la Grèce en avait déjà conféré avec le Panhellénium, et nous venions de recevoir le plan de cette organisation.

Patras était alors administrée, comme nous l'avons dit, par M. Axiotis, qui en était le gouverneur; ses fonctions répondaient à peu près à celles des maires dans notre pays. Il avait pour adjoints les trois démogérontes, dont nous avons rapporté plus haut le mode d'élection, et dont les fonctions répondent à celles de nos conseillers municipaux. Le concours d'un grand nombre d'étrangers à Patras éveilla bientôt leur sollicitude.

Ils construisirent, non loin de la grande rue qui conduit de la marine au château, une espèce de préfecture de police, qu'ils appelèrent

ΑΣΤΥΝΟΜΙΑ. Là se terminaient toutes les affaires contentieuses; là étaient amenés les individus arrêtés pour vol ou autres injustices; là aussi se délivraient les passe-ports. Les murs de planches de cet édifice public avaient déjà été plus d'une fois couverts des ordonnances manuscrites du gouverneur de Patras, dont la signature, accompagnée des armes de la Grèce, était encore renforcée par le triple seing de la Démogérontie. Une des premières ordonnances qui fut rendue, et livrée dans les deux langues à la lecture du public, fut celle concernant le prix des denrées et autres objets de consommation. Nous ne croyons pas inutile de la rapporter ici, afin de donner une idée et des vivres que nous fournissait la ville de Patras, et du prix assez minime de tous ces objets.

TARIF DES OBJETS DE CONSOMMATION.

		Paras.
Pain de première qualité.	*l'oque* [1].	60
— de seconde qualité	»	50
— de maïs.	»	26
Viande de bœuf.	»	80
— de veau.	»	92
— de mouton.	»	78

[1] L'oque est à peu près au kilogramme comme quatorze est à onze.

		Paras.
Viande de chèvre	»	70
— d'agneau	»	92
— de porc	»	80
Poissons gros de Vénético et Divari. ,	»	70
— seconde qualité . . .	»	56
— Rougets	»	50
— du genre de morue. . .	»	32
Anguilles	»	70
Sardines salées du golfe de Prévésa.	»	110
Sardines de Lissa, de Malte et Sicile.	»	80
Palamides salées.	»	80
Thon mariné	»	180
Solomos.	»	200
Morue sèche.	»	80
Beurre	»	200
Fromage vieux, non battu.	»	100
— nouveau.	»	80
— en bloc	»	120
Huile.	»	100
Miel	»	100
Riz de Venise.	»	84
— d'Égypte	»	66
Fèves blanches.	»	44
Lentilles.	»	42
Pois secs.	»	44
— chiches	»	48

		Paras.
Fèves plates.	»	36
Olives	»	28
Ognons	»	16
Vin de Morée.	»	30
— de Dalmatie et des îles Ioniennes.	»	44
— Samos.	»	32
— Santorin, sec	»	40
Raki, première qualité	»	120
— deuxième qualité	»	90
Vinaigre.	»	36
Savon de Zante	»	100
— de Candie . . . . . , . .	»	110

Patras, 1 (13) janvier 1829.

L. S.

Les Démogérontes :

THANOS MANTZAVINOS.

ANDREAS KALAMOGDARTIS.

DEMETRIOS ANTONOPOULOS.

CHAPITRE XXIII.

Café Zantiote. — La nouvelle Sévigné. — Café d'Athanase. — Sa femme. — Ses riches vêtements. — Luxe qui règne dans ce café. — Baptême.

Parmi les nombreux cafés que Patras comptait dans son sein, il en était deux surtout qu'on pouvait véritablement appeler les galeries des officiers de la brigade stationnée en cette ville ; je veux parler du Café Zantiote, et de celui d'Athanase. Le premier était connu sous ce nom, parce que le propriétaire était de Zante. On l'avait appelé dans le principe *Café du marchand de Lanternes*, à cause du grand nombre de lanternes et de falots que celui-ci avait apportés avec lui des îles Ioniennes, dans l'espoir de les vendre à Patras à un prix très élevé. Disons d'abord un mot du personnel de cet établissement.

Le propriétaire était, comme nous venons de le dire, de l'île de Zante. Jeune encore et vêtu à la

française, il avait toutes les manières de nos petits-maîtres les plus compassés. Il était mince et fluet, et son visage, ressemblant assez à une tête de chèvre, pour me servir des expressions de plusieurs de nos officiers, était d'une pâleur extrême. Il avait amené avec lui une femme un peu moins jeune que lui, qu'il plaça au comptoir de son magasin. Vêtue à la française, elle ne contribua pas peu à la prospérité de l'établissement. Chez les Grecs, en effet, il est extrêmement difficile de voir les femmes, qui vivent enfermées dans la partie la plus retirée de leurs demeures, et ne se montrent jamais dans les boutiques ou magasins de leurs époux. Ce sont ces derniers qui, nonchalamment étendus sur des coussins, et presque toujours la pipe à la bouche, attendent les acheteurs, et pèsent eux-mêmes le sel et le poivre; développent aux yeux des chalands les aiguilles, la soie et le fil. La présence d'une femme au comptoir du Café Zantiote dut donc faire plaisir à toute la garnison, puisqu'elle semblait nous rapprocher de la France, en nous en rappelant les coutumes. Cette femme parlait le grec et l'italien. Quelques-uns de nos officiers, moins étrangers à ce dernier langage, trouvèrent souvent l'occasion de lui adresser d'aimables compliments, dont elle était loin de s'effarou-

cher. Son embonpoint, l'ensemble des traits de sa figure, et surtout sa chevelure à boucles ondoyantes, lui firent donner le nom de *Nouvelle Sévigné*. Il est à remarquer que dans toutes les dénominations données par les Français aux personnes du pays, aux établissements grecs eux-mêmes, aux lieux enfin, il y avait quelque chose qui tendait à les rapprocher de leur patrie, ou par des espérances ou par des souvenirs.

Quant aux garçons de service, ils étaient doués d'une activité étonnante. C'était un jeune homme, également de Zante, mais parlant assez bien la langue française. Il était aidé dans ses fonctions par un homme plus âgé que lui, d'une taille très élevée, vêtu d'une longue redingote blanche, parlant le grec, l'italien et le russe. N'oublions pas non plus Diamanda, la petite servante, qui ne différait guère d'un singe que par la parole. Il était dans ses attributions d'aller à la fontaine, y puiser de l'eau fraîche, et de nous apporter du feu pour allumer nos pipes et nos cigares, ce qu'elle ne faisait jamais sans murmurer, et sans envoyer au diable (εἰς τὸν διάβολον) ceux qui l'appelaient trop souvent.

Le plafond de ce café n'était, comme dans tous les autres, que la toiture elle-même, dont les planches n'avaient pas été si artistement assem-

blées, qu'on n'aperçût le ciel entre chacune d'elles; et pourtant il n'en était pas moins le plus brillant qu'on eût encore vu à Patras. Il se divisait en quatre parties, un peu resserrées il est vrai; l'une, tenant lieu de magasin, renfermait de nombreuses marchandises de tout genre; l'autre servait de chambre à coucher; dans la troisième se faisait le café, se préparait le vin chaud, qu'on prenait dans la dernière pièce, plus grande que les autres. Tout autour de celle-ci étaient, à hauteur d'homme, deux rangées de belles oranges, symétriquement disposées entre des bouteilles de rhum de la Jamaïque. Quelques tableaux étaient attachés aux cloisons; on y voyait entre autres le portrait de Capo d'Istrias.

On pouvait se procurer au Café Zantiote tous les objets de première nécessité : chapeaux, casquettes, mouchoirs, pipes, tabac, pistolets, poudre et plomb; rien n'y manquait. Sur toutes les tables se trouvaient des verres garnis de cigares, et des petits plats de cuivre ou de fer-blanc remplis de braises allumées.

C'est là surtout que se réunirent pendant longtemps les officiers et les employés aux vivres et subsistances. Il y avait chaque soir quelque divertissement nouveau : tantôt c'étaient des rondes qu'on dansait en chantant, tantôt l'on y répétait les

scènes les plus curieuses de nos vaudevilles; hier c'étaient M. Bemolini et M. Verbois qui faisaient les honneurs de la soirée : aujourd'hui le mélodrame a réclamé ses droits; la fragile demeure du Zantiote a tremblé à l'aspect du fameux Barberousse, dont la voix menaçante se mariait aux rugissements des vagues qui venaient se briser à dix pas du théâtre.

Cependant le café d'Athanase venait enfin de s'ouvrir. Il n'avait rien négligé pour le rendre et plus commode et plus brillant encore que tous les autres. La maison, assez bien bâtie, avait un premier étage, surmonté d'un joli pavillon, d'un goût tout-à-fait oriental. Pour fixer davantage l'attention des promeneurs, il ne fermait durant le jour l'entrée de sa maison que par un tapis fait de morceaux de différentes couleurs, sur lequel étaient brodés des arlequins et des dessins de toute espèce. Le café se trouvait divisé à peu près comme celui dont nous avons parlé plus haut. Dans la petite pièce où était le comptoir on remarquait des selles magnifiques, des mouchoirs chargés de broderies d'or et d'argent, et plusieurs autres objets de luxe, faits dans le dernier goût; toutes richesses qu'on l'accusait d'avoir frauduleusement soustraites à Omer-Vrione, pendant qu'il en était le secrétaire. Toutes les tables étaient couvertes de su-

perbes tapis, tels qu'à Paris même, dans les plus riches établissements de ce genre, on se serait fait scrupule d'en étaler de semblables. Sur toutes les tables aussi se trouvaient des pipes d'une rare beauté, garnies de bouquins d'une assez grande valeur. Elles étaient à la disposition de ceux des officiers qui voulaient s'en servir, sans qu'ils eussent rien à payer pour tout le tabac qu'ils pouvaient consommer, et qui leur était donné à discrétion. On voit qu'Athanase n'avait rien négligé pour faire refluer chez lui tout ce qui se précipitait auparavant dans les autres cafés. Il allait même jusqu'à arrêter, au milieu de la grande rue, ceux qui passaient devant sa porte, et qui lui paraissaient se diriger du côté du Café Zantiote.

Le plus bel ornement de celui d'Athanase était sans contredit sa femme, dont la complaisance et les égards attirèrent un grand nombre de nos officiers. Elle était toujours élégamment vêtue, quelquefois même si richement, qu'on m'a assuré qu'elle avait sur les mains et le cou pour plus de vingt mille francs de bijoux. Quant à Athanase, il semblait véritablement un pacha; l'or et les pierreries resplendissaient sur tous ses vêtements. Il en changeait presque tous les jours, et pour en prendre chaque fois de plus précieux. Enveloppé dans un vaste manteau de pourpre, garni de four-

rures magnifiques, il se promenait d'un bout à l'autre de son café, attentif à prévenir nos moindres désirs. Souvent même il prenait part à nos jeux, et faisait avec nous la partie de dominos; nous jouions ordinairement le punch ou le vin chaud : s'il venait à perdre, il nous faisait servir cette liqueur réconfortante, sans en prendre lui-même; s'il gagnait, on apportait son verre avec les nôtres, mais rarement il y touchait, aimant mieux, sans doute, voir le gain passer dans son comptoir que dans son estomac. Nous avions à essuyer de temps à autre de sa part ces espèces d'incongruités que nous avons déjà signalées dans un des chapitres précédents. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était son flegme et son impassibilité dans ces circonstances, quand nous-mêmes nous ne pouvions modérer nos éclats de rire, dont il ne savait à quoi attribuer la cause.

Après avoir fait tant de dépenses pour attirer chez lui tous les officiers de la garnison de Patras, on croira facilement qu'il n'apprit pas sans un vif déplaisir la nouvelle du départ de l'armée française. Je l'ai plus d'une fois entendu dire à sa femme, que si nos troupes quittaient la Morée, il en sortirait lui-même pour nous suivre et venir s'établir à Paris. Peu aimé des habitants de Patras, peut-être craignait-il, après notre départ, d'être

victime du ressentiment de quelques-uns des nombreux ennemis, que son faste et son ostentation lui avaient suscités. Pourtant nous aimons à croire qu'il ne manifesta le désir de nous suivre, que par l'estime et le dévouement qu'il ne cessait de témoigner aux Français, dont il se montrait jaloux d'adopter les mœurs et les usages.

Dans tous ses rapports avec nous, il mettait une complaisance qu'on eût été tenté de prendre pour de la bonhomie, si l'on ne savait quelle doit être la figure d'un homme qui se trouve seul au milieu de cinquante étrangers qu'il ne comprend pas, et dont il voit tous les yeux tournés sur lui. Il se prêtait à tous nos désirs, s'empressait de satisfaire à toutes nos demandes. Il lui arriva souvent de se dépouiller de son riche manteau et de sa veste de velours vert, toute brodée d'or et brillante de pierreries, pour essayer le frac étroit de quelque officier, curieux d'endosser à son tour le vaste manteau de pourpre. Cet accoutrement singulier lui donnait l'air le plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer. Ce mélange du costume militaire de l'Albanie et de la France nous rappelait ces vers d'Horace :

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas
Undique collatis membris, ut turpiter atrum

Desinat in piscem mulier formosa superne;
Spectatum admissi risum teneatis, amici?

qui ne dépeignent pas un assemblage plus bizarre que celui que nous avions sous les yeux.

Parmi les officiers qui se réunissaient tous les soirs au café d'Athanase, il en était un qui avait fixé l'attention de la femme de ce dernier; elle lui fit demander s'il voulait être avec elle le parrain d'un enfant de sa belle-sœur. Il s'empressa d'accepter cette proposition, qui dès-lors lui ouvrit la porte des appartements les plus retirés de sa gentille commère. Il sut du reste ce qui lui en coûta, et bien que ce n'était pas un baptême de la Chaussée-d'Antin, il n'en fut pas moins obligé de sacrifier la solde de plus de deux mois de son traitement pour les petits cadeaux qu'on ne peut, même à Patras, se dispenser de faire en pareille circonstance. La mère de l'enfant était précisément celle qui demeurait près de nous, et que plus d'une fois nous avions eu occasion de protéger contre la galanterie un peu brusque de nos légers voltigeurs.

C'est ici le cas de dire un mot sur la manière dont le baptême est administré aux enfants dans le Péloponèse. A peine le nouveau-né a-t-il vu le jour, que la sage-femme le couvre d'un voile, et lui étend sur le front un peu de boue, prise au

fond d'un vase, où l'eau a long-temps séjourné. Elle espère ainsi éloigner de lui l'esprit malin, autrement dit *mauvais œil*, dont les Grecques croient voir partout la funeste influence. Après avoir couvert la tête de l'enfant d'un léger bonnet, enrichi de petites pièces d'or et d'argent, on le présente à l'église, afin qu'il y reçoive le baptême. L'administration de ce sacrement ne consiste pas, comme chez nous, dans une simple effusion d'eau sur le sommet de la tête du nouveau-né : on le plonge, n'importe quel temps il fasse, dans un vaste bassin rempli d'eau, qu'on n'a pas même le soin de faire chauffer. Tout son corps y est lavé, baigné et frotté à plusieurs reprises, sans qu'on ait égard à sa faiblesse, ni aux cris du petit malheureux, qui, autrement, ne leur semblerait pas entièrement purifié du péché qu'il apporte en naissant. « Va, mon fils, tu es propre ! » lui dit ensuite le papas, en essuyant son corps tout imprégné de l'onde régénératrice. Les parentes de l'enfant distribuent alors aux assistants, au milieu même de l'église, des gâteaux et quelques espèces de confitures.

Les habitants de Patras ne furent pas peu étonnés de voir, en cette circonstance, une jeune femme grecque traverser les rues de cette ville au bras d'un officier français. Cette licence, entière-

ment opposée à leurs mœurs, en scandalisa quelques-uns, sans effrayer Athanase ni sa femme, pour qui les usages même les plus différents de ceux de leur pays semblaient des institutions divines, du moment qu'ils les savaient appartenir à la nation française.

CHAPITRE XXIV.

Fabvier et le président de la Grèce. — Le général Maison reçoit le bâton de maréchal de France. — Pluies abondantes. — Service des postes. — Départ du général Sébastiani. — Réparation du château de Morée.

Plusieurs officiers supérieurs de l'armée française avaient quitté Modon et Navarin pour se rendre à Égine et à Napoli de Romanie. M. le général Sébastiani avait été chargé par S. S. le général en chef d'explorer la côte de l'Attique qui avoisine Salamine, et particulièrement Éleusis; ainsi que les défilés qui séparent ce point de la plaine d'Athènes. Il profita de cette occasion pour visiter plusieurs lieux célèbres par leurs traditions historiques, tout en remplissant son importante mission avec le soin le plus minutieux. Pendant son séjour à Napoli, les autorités civiles et militaires de cette ville allèrent le saluer. Il voulut examiner en détail toutes les fortifications et l'arsenal, qu'il parcourut, accompagné de M. le

colonel de Heydeck, gouverneur de la place. Le général français lui témoigna sa satisfaction de tout ce qu'il avait vu, et laissa parmi les habitants de Napoli l'impression la plus favorable.

M. le général Durrieu et le colonel Fabvier venaient d'arriver à Égine, à bord d'un navire de guerre français. Il tardait à toute l'armée de savoir si le colonel français serait replacé à la tête de l'organisation militaire des Grecs, et quels pouvoirs lui seraient confiés à cet effet. Nous apprîmes depuis que le président de la Grèce et le colonel Fabvier n'avaient pu s'entendre sur la portion d'autorité qui devait être conférée à ce dernier, dans le cas où il se chargerait de nouveau de l'organisation des troupes grecques. On ajoutait que le colonel aurait demandé, mais en vain, à Capo-d'Istrias, la révocation de plusieurs nominations, accordées dans les armes spéciales, et depuis son départ, à des individus entièrement étrangers aux connaissances qu'elles exigent; et qu'il avait témoigné une juste surprise de voir réintégrés dans les cadres de l'armée, même avec de l'avancement, des hommes qu'il en avait chassés pour avoir fui devant l'ennemi, ou pour d'autres bassesses aussi impardonnables. Quoi qu'il en soit, le colonel Fabvier ne tarda pas à quitter Égine pour retourner au quartier-général de l'ar-

mée française. On assurait que le président de la Grèce cherchait à éloigner de son gouvernement tous les officiers étrangers, à l'exception des Russes. On avançait même qu'il avait été jusqu'à dire qu'il ne voulait de la France que son argent. Qu'on ne croie point pourtant que les habitants de la Grèce fussent animés de pareils sentiments : nous avons au contraire remarqué chez eux beaucoup d'estime et de reconnaissance pour nos troupes Souvent même ils disaient que si les trois puissances voulaient leur imposer un roi étranger, ils priaient le ciel que ce fût un Français, ajoutant qu'ils préféreraient la domination des Turcs à la protection qui leur viendrait de l'Angleterre. Pressentaient-ils déjà que le roi qu'on devait leur donner serait un prince de cette nation qui était loin de leur inspirer une entière confiance?

Ce fut sur ces entrefaites que le bâton de maréchal de France fut envoyé en Morée à M. le général Maison, et le brevet de lieutenant-général à M. le maréchal de camp Durrieu, chef de l'état-major de l'armée expéditionnaire. De nombreuses promotions furent également faites dans le corps de la marine royale.

Depuis long-temps on n'avait vu en Grèce un hiver aussi pluvieux que cette année. A peine se

passa-t-il à Patras un seul jour sans pluie durant le mois de janvier 1829. Toutes les rivières et les torrents de la Morée étaient enflés à un tel point, que chaque jour on entendait parler de nouveaux accidents. M. le comte de Saint-Léger et M. le lieutenant d'Hozier, commandant le détachement du 3me régiment de chasseurs à cheval, étaient partis de Patras pour se rendre à Navarin. L'impossibilité où ils se trouvèrent de traverser l'Alphée les retint pendant plusieurs jours à Pyrgos. Le courrier de Patras à Navarin périt le 19 janvier, entraîné lui et son cheval par la force du courant, au moment où il traversait le Pénée. On était parvenu pourtant à sauver le cheval, sur la selle duquel était attaché le portefeuille contenant les dépêches.

C'est ici le moment de dire un mot sur la manière dont se faisait le service des postes en Morée. Toutes les dépêches qui venaient de France étant déposées à Navarin, c'était en cette ville aussi qu'on devait adresser les lettres et dépêches destinées pour la France. La correspondance entre cette place et les châteaux de Modon et de Coron ne rencontrait aucun obstacle, tant à cause du peu de distance de ces points entre eux, que parce qu'il existait de l'un à l'autre une route assez facile. Quant à Patras et au Château de Morée, le

service de poste de ces places avec Navarin devait rencontrer plus d'obstacles. Il fallait en effet parcourir la Morée dans toute sa longueur : ajoutez à cela que la route, peu facile déjà, se trouvait coupée en vingt endroits par des rivières et des torrents, que les pluies abondantes qu'il fit durant le séjour de nos troupes dans le Péloponèse rendaient souvent très dangereux à traverser. Et pourtant les communications entre Navarin et les châteaux du nord de la Péninsule n'étaient ni les moins nombreuses, ni les moins importantes, Pendant plusieurs mois en effet, ces châteaux furent occupés par la plus forte moitié de l'armée française, et la ville de Patras elle seule s'honora long-temps de la présence des généraux de deux brigades de l'expédition. Quelques difficultés que parût d'abord offrir le service de poste entre cette place et le quartier-général, il s'organisa promptement et répondit bientôt aux vœux de toute l'armée, témoin la lettre que M. le payeur-général Firino, adressait dans le mois de décembre 1828 à l'entrepreneur de la route de Navarin à Patras.

« Monsieur,

« Dès que vous avez appris que j'éprouvais quelques embarras pour organiser, sur la route de Na-

varin à Patras, le service des postes abandonné par M. Avierino de Pyrgos, vous vous êtes présenté avec empressement pour le remplacer; vos offres ont été si généreuses, que j'ai dû imposer silence à votre désintéressement pour vous dicter des conditions qui ne vous rendissent pas onéreux le service dont vous vous chargiez.

« Sous le rapport de l'exactitude du service, vous allez dès le principe au-delà de toutes mes espérances; trente heures vous suffisent pour franchir une distance qui, avant vous, en exigeait au moins quarante-huit.

« Tel a été, Monsieur, le résultat de vos efforts; rien n'a coûté à votre zèle, dès qu'il s'est agi de seconder une armée française venue pour assurer le repos et la délivrance de votre pays; je souhaite pour le bonheur de la Grèce, que le généreux patriotisme dont vous donnez l'exemple trouve dans vos compatriotes beaucoup d'imitateurs; pour moi, Monsieur, il m'a fait éprouver pour votre noble caractère, des sentiments d'estime et de considération dont je vous prie d'agréer l'expression bien sincère.

Le payeur-général, FIRINO. »

Nous avons cru devoir rapporter ici cette lettre, parce qu'elle est entre mille autres une preuve de la reconnaissance dont était pénétré pour l'armée

française le peuple malheureux qu'elle venait de rendre à la liberté.

Cependant, on parlait à Patras d'un nouvel embarquement qui devait avoir lieu avant la fin de février. On venait de recevoir des journaux français d'une date extrêmement récente. La frégate *la Galathée*, partie de Toulon dans la journée du 28 janvier, était arrivée le 2 février à Navarin. Depuis bien long-temps aucun navire n'avait fait ce trajet en aussi peu de temps. Les journaux qu'elle avait apportés étaient remplis de conjectures sur l'issue probable de la guerre; mais il était bien difficile, à travers toutes ces dissertations politiques, d'asseoir un jugement sur l'avenir de la Grèce. Aussi les Grecs de la Romélie, auxquels on ne pouvait reprocher d'avoir moins souffert, et fait pour leur indépendance moins de sacrifices que les Moraïtes, se montraient-ils vivement alarmés d'une transaction qui ne tendait à rien moins qu'à les replacer sous le joug des Turcs. Ils déposèrent même entre les mains du président de la Grèce une protestation contre tout arrangement de cette nature, préférant continuer à combattre, quelle que fût la perspective d'une lutte aussi disproportionnée, plutôt que de recevoir des lois d'un ennemi que leurs armes avaient si souvent humilié.

jetèrent en avant un bastion et trois demi-bastions qu'ils réunirent par des courtines; deux demi-lunes couvrirent les fronts opposés à la mer; un large fossé plein d'eau les précéda, et un chemin couvert à glacis coupés, précédé lui-même d'un fossé, entoura tous ces ouvrages.

Ce fut probablement au commencement du dix-huitième siècle que ces constructions furent entreprises, comme semble l'indiquer une inscription latine placée au-dessus de la porte de mer, ouverte dans le nouveau fort. Cette inscription est presque entièrement effacée; mais, avec quelque attention, on reconnaît qu'elle était ainsi conçue :

PORTA SALUS CASTRI AUXILIIS INTRANTIBUS ARTE
INGRESSUM PANDIT MILITIBUS QUE LEO
ANNO DOMINI 1713.

Ces fortifications furent-elles totalement achevées par leurs auteurs et détériorées seulement par l'incurie des Turcs, ou bien étaient-elles encore imparfaites lorsque ceux-ci en devinrent les maîtres? ce qu'il y a de certain c'est que les parapets en maçonnerie des demi-lunes et des bastions étaient, à l'époque du dernier siége, en assez bon état, mais que les chemins couverts étaient presque entièrement effacés, ce qui donnait la faculté de voir de loin les escarpes, et permit de faire deux

convoi furent obligés de rentrer à Navarin pour cause d'avaries; l'un d'eux, qui portait les chevaux de M. le général Sébastiani et de MM. les colonels de Faudoas et de la Hitte, avait été frappé de la foudre, qui avait brisé ses basses vergues et brûlé quelques-unes de ses voiles.

Les travaux de réparation du château de Morée se continuaient toujours avec la plus grande rapidité. Outre les compagnies du génie qui s'y trouvaient employées, on avait pris encore, parmi les soldats des régiments stationnés à Patras, tout ce qu'on avait pu y rencontrer d'ouvriers maçons. N'ayant pu visiter par nous-mêmes ce château dans tous ces détails, nous rapporterons ici l'article relatif à cette place, tel qu'il fut adressé au directeur du *Courrier d'Orient*, par un des officiers du génie chargés de la réparation de cette forteresse, dont nos boulets avaient entamé les murailles.

Le château de Morée, situé à la pointe la plus septentrionale du Péloponèse, sur l'un des côtés du détroit connu sous le nom de Petites Dardanelles, n'était primitivement composé que de quelques tours de diverses formes, réunies par des murs d'enceinte de deux mètres d'épaisseur, surmontés d'un faible parapet en maçonnerie.

Les Vénitiens voulant donner à ce château toute la force réclamée par l'importance de sa position,

convert jusqu'à la partie la plus orientale de la place, ce qui n'empêcha pas de s'occuper d'autres réparations et améliorations plus pressantes ; ainsi, on a relevé les parapets des demi-lunes et du corps de place. Celui du demi-bastion de l'ouest, qui avait presque entièrement été détruit pendant le siége, a été construit en terre ; ce bastion pourra désormais être défendu avec plus de succès qu'auparavant, parce que les boulets, qui finissent par détruire des parapets en maçonnerie, et en enlèvent d'abord des éclats fort dangereux pour les défenseurs, se perdent d'une manière inoffensive dans des masses de terre.

Cette amélioration pourra par la suite se faire dans les autres ouvrages du fort, quoique leur peu de capacité y puisse présenter quelque obstacle ; mais pour le moment on a dû se contenter de réparer les parapets actuels en maçonnerie, pour mettre le plus promptement possible la place en état de défense. On a seulement eu l'attention de remplacer, autant qu'on l'a pu, la pierre par des briques dont les éclats sont bien moins dangereux pour les défenseurs que ceux de la maçonnerie ordinaire.

Outre ces travaux qui doubleront les moyens de défense du château, le génie s'est occupé de la réparation des bâtiments jugés propres au service :

ainsi il a transformé en caserne pour trois cents hommes le premier étage d'un grand magasin, dont il a refait en entier la toiture; il a réparé trois magasins à poudre, en a disposé un quatrième dans l'une des nombreuses casemates du fort, etc., etc. Il employait habituellement à ces travaux deux compagnies de sapeurs et deux cents hommes d'infanterie : il eût été à désirer que le gouvernement grec adjoignît à ces travailleurs les nationaux, qui devaient être par la suite appelés à entretenir les ouvrages exécutés par les Français. Pourquoi n'eussent-ils pas dès-lors joint leurs efforts à ceux des guerriers, qui, non contents de leur avoir rendu une patrie, consacraient le temps qu'ils avaient à rester parmi eux, à les garantir de nouvelles attaques de la part de leurs ennemis?

Le corps de l'artillerie n'est pas resté oisif dans la préparation des moyens de défense du Château de Morée : là, comme dans les autres places occupées par les troupes françaises, il a mis tous ses soins à réparer le matériel qui était dans le plus déplorable état. Beaucoup d'affûts marins ont été entièrement confectionnés à neuf, et les grossiers affûts turcs, à roues pleines, ont été réparés avec tant de soin qu'ils sont susceptibles maintenant de faire un bon service. Dès à présent un grand nombre

de pièces pourraient être mises en batterie sur ces deux espèces d'affûts. Il est à regretter que la compagnie d'ouvriers n'ait pas eu à sa disposition les bois propres à la confection d'un matériel moins massif et plus commode, tel que celui adopté en France pour l'armement des places; mais elle a fait tout ce qu'il était possible de faire dans la circonstance.

Un service non moins important a été rendu par les officiers d'artillerie. Une immense quantité de poudre de toutes les qualités était entassée sans soin dans les divers magasins de la place; après des expériences très soignées pour déterminer leur force, ils les ont classées et ont mis au rebut celles qui étaient avariées et impropres au service de guerre.

Le gouvernement français a fait remplacer ces poudres par celles qui formaient l'approvisionnement de l'armée; il a fait transporter au fort de bonnes pièces et une grande quantité de projectiles de toute espèce, et a mis ainsi les Grecs à même de défendre des remparts que ses armes leur ont conquis.

CHAPITRE XXV.

Carême des Grecs. — Bals et soirées. — Fête de Pâques. — État actuel de Patras. — Plan de cette ville tracé par M. Bulgari. — Discours du Roi de France. — Espérances qu'en conçoivent les Grecs.

Les Grecs comptent dans l'année deux cent vingt-cinq jours d'abstinence et de jeûne. Les boutiques et magasins sont alors presque tous fermés. Outre leurs quatre carêmes, par lesquels ils se préparent à célébrer la solennité de Pâques, la fête des Apôtres, l'Assomption et la naissance du Christ, ils ont une infinité de vigiles, qu'ils observent scrupuleusement. Car, s'il n'est aucun péché qui n'obtienne son pardon, jamais aussi l'absolution ne serait plus difficile à obtenir pour un Grec, que s'il s'accusait aux papas d'avoir violé le jeûne prescrit par leur église. Aussi avons-nous été plus d'une fois à même de rencontrer des malades, de malheureuses femmes enceintes ou à peine relevées de couches, qui s'obstinaient à re-

fuser, je ne dirai pas de la viande, mais un simple bouillon, un verre de vin ou de tisane, dans la crainte de rompre le jeûne. On me demandera sans doute de quoi se nourrissent les Grecs dans ces jours d'abstinence qui, chez eux, composent la plus grande partie de l'année? Il serait difficile de se faire une idée de la mauvaise chère que font les habitants du Péloponèse, surtout pendant la durée du carême qui précède Pâques, et qu'ils nomment Σαρακοστή, ainsi que de la sévérité avec laquelle ils l'observent. On voit alors, au milieu des champs et le long des ruisseaux, les femmes et les jeunes filles occupées à ramasser, en chantant, des limaçons; à ramasser des herbes de mille espèces différentes; à chercher, en un mot, leur subsistance dans les rochers les plus escarpés, et les terrains les plus incultes. Nous avons vu, à cette époque, les dames des premières familles de Patras se rendre plusieurs ensemble aux ruines qui environnent l'église de Saint-André, sur le bord de la mer, pour y ramasser des escargots qui se trouvaient en abondance au milieu des pierres et des broussailles.

Les fêtes et solennités étant, comme nous l'avons dit, très nombreuses chez les Grecs, les magasins restent quelquefois fermés plusieurs jours de suite. Pendant ce temps-là, les hommes, réunis

une douzaine à la fois au fond de leurs boutiques, qui ne se trouvent alors éclairées que par la porte de derrière, s'amusent à jouer aux cartes. Ils se feraient un scrupule de vendre quoi que ce soit ces jours-là, et ils ne s'en font aucun de passer au jeu des heures entières, et, par conséquent, de jurer et de se disputer la plus grande partie de la journée.

Du reste, il en est de ce peuple tout comme de nous. C'est par des fêtes et des danses qu'il se prépare aux privations et au recueillement que commande le temps du carême. Il est vrai que le carnaval n'y fut pas brillant l'année que nous passâmes à Patras. Nous ne nous aperçûmes de son arrivée que par la rencontre de trois ou quatre masques, accompagnés d'une musique barbare, et suivis d'une foule d'enfants et de marins, dont les cris, *io*, *io*, nous rappelèrent ceux des fameuses Bacchantes, dans les fêtes consacrées au fils de Sémélé. Le carnaval, chez les Grecs, se chôme plutôt par des orgies et des repas qui se prolongent jusqu'au lendemain. Des agneaux entiers sont mis à la broche, enduits de graisse et frottés d'origan, puis dressés, dans un immense plat rond de cuivre étamé, sur les tables où le vin coule à grands flots. Les Grecs semblent alors ne plus se souvenir de leurs anciens malheurs. Dignes de leur réputa-

tion de buveurs, l'aurore trouve souvent le verre à la main les familles que les plaisirs du carnaval ont réunies sous le toit paternel.

Souvent aussi les danses et les chansons animent ces sortes de réunions. Il y eut à cette époque plusieurs bals à Patras. Le premier fut donné par M. Moretti, négociant de Zante ou de Corfou, qu'il avait quitté pour venir s'établir dans le Péloponèse. Nous eûmes le plaisir d'y assister, et nous retracerons ici les observations qui nous ont le plus frappés. Il y avait une douzaine de dames grecques, presque toutes mariées, et quatre ou cinq dames des îles Ioniennes. La musique se composait d'un violon et de deux guitares. On valsait quand nous arrivâmes; je n'ai pas besoin de dire que ce n'étaient pas les dames moraïtes. La façon de danser de celles-ci est trop différente de la nôtre pour que je puisse me dispenser d'en faire ici la description. Comme il est chez les Grecs plusieurs sortes de danses, celle dont nous allons parler est celle qu'ils appellent du nom de *romeika*. Nous avions vu déjà, au café *Kanakaris*, une danse à peu près de ce genre, mais exécutée par des hommes seulement: ici, nous ne verrons que des femmes. C'est un usage en Orient de mêler le chant à la danse : aussi les voix douces et tremblantes de ces jeunes dames répétaient-elles d'agréables chansons, dont la mesure était

réglée sur celle de leurs pas. Comme le début en était imposant! quel charme dans le développement de cette ligne de femmes richement parées qui, se tenant toutes par la main, se repliaient quelquefois sur elles-mêmes, et s'enlaçaient en passant tour à tour sous les bras l'une de l'autre. D'autres fois elles formaient un rond, et chacune d'elles donnait la main, non pas à ses voisines, mais à celles qui venaient ensuite tant à gauche qu'à droite, de sorte qu'il en résultait une espèce de chaîne, dont les anneaux enlacés les uns dans les autres offraient un spectacle tout-à-fait curieux.

Après leur avoir témoigné notre satisfaction sur leur manière de se livrer à cet exercice, nous les invitâmes à danser avec nous, comme il se pratiquait dans notre pays. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'elles y consentirent, cédant aux instances réitérées des dames ioniennes qui les déterminèrent à se rendre à notre invitation. Notre manière de danser, toute singulière qu'elle leur parût d'abord, ne tarda pas à leur faire infiniment de plaisir, et elles commençaient à ne plus s'effaroucher autant de se voir mêlées avec des hommes en dansant, quand madame Moretti, pour varier les plaisirs de sa délicieuse soirée, proposa en italien les *petits jeux innocents*. Les Grecques paru-

rent s'en amuser beaucoup : ils étaient tels qu'ils sont à Paris, à l'exception pourtant des *pénitences* qui accompagnent ces sortes de jeux, dont elles font tout le charme. Chez nous, en effet, ces punitions ne sont le plus souvent que des baisers à cueillir sur le visage de jeunes beautés, obligées de n'être pas cruelles ; mais cet usage étant tout-à-fait opposé aux mœurs des Grecs, il nous fallut, à notre grand regret, nous contenter de *la statue*, du *testament*, de *la confession*, et autres pénitences qu'on pouvait, à juste titre, appeler *innocentes*.

Il ne manquait rien pourtant à cette charmante soirée. Les rafraîchissements même y étaient aussi variés que délicieux. Il y a plus, on pouvait y fumer ; et madame Moretti, elle-même, nous offrit à plusieurs reprises de longues pipes de jasmin, d'où s'échappait la fumée odorante du tabac du Levant. Il n'y avait aucune inconvenance à fumer au milieu des gracieuses beautés dont nous étions entourés. Nous avons dit déjà que l'usage est tel dans l'Orient, et que, d'ailleurs, le tabac qu'on y fume ne produit pas une odeur aussi désagréable que chez nous.

Quelques jours après, M. Green donna également un bal très brillant où furent invités les principales autorités de Patras et quelques-uns des

officiers supérieurs français qui se trouvaient en cette ville.

C'est à ces plaisirs, aussi nombreux que variés, qu'allait succéder le carême qui amène la solennité de Pâques. Tout le temps qui va s'écouler jusque-là est le temps de l'expiation : après quoi les fêtes recommencent, et avec elles souvent les débauches et les orgies les plus scandaleuses. Bien que je ne fusse plus à Patras à la fête de Pâques, et que je n'aie pu voir de mes yeux comment les Grecs chôment cette solennité, je dois en dire ici quelques mots, puisés dans les renseignements qui m'en ont été donnés avant mon départ. Le samedi saint, on voit l'espérance renaître sur toutes les figures. De toutes parts on cuit des gâteaux. Le bêlement des agneaux qu'on égorge se mêle aux sons aigus de la musette et aux roulements des tambours de basque. On prépare pour le lendemain les habits nuptiaux, chargés de galons d'or ou chamarrés de broderies de soie. Dès que l'aurore a paru, mille cris de joie sont portés jusqu'aux cieux. Tous les fidèles se rendent à l'église. L'évêque ou le papas, du fond du sanctuaire qui vient de s'ouvrir, annonce la résurrection du Rédempteur des hommes. Aussitôt tous les Grecs s'embrassent et retournent chez eux en félicitant tous ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin, par ces mots : Jésus-Christ est

ressuscité, Χρίστος ἀνέστη. Bientôt des coups de fusils, de nombreux pétards retentissent dans tous les quartiers de la ville, annonçant la Pâque des Chrétiens. C'est l'usage dans l'Orient de visiter ses parents et ses amis à toutes les grandes solennités. Chez les Grecs surtout, on ne peut s'en dispenser ces jours-là. Dans toutes les visites qu'on fait et qu'on reçoit, on échange réciproquement des œufs rouges, en signe de l'égalité et de la fraternité la plus parfaite. On ne voit partout que banquets et que plaisirs : partout la musique se fait entendre, partout les chansons et les danses font oublier au Grec ses infortunes passées.

Reprenons maintenant l'ordre de nos observations, et voyons l'accroissement que prend chaque jour la ville de Patras. Autant à notre arrivée nous en avions trouvé l'emplacement sale et infect, autant aujourd'hui, grâce au zèle et à l'activité des troupes françaises, l'aspect de cette ville de cinq mois est agréable et satisfaisant. Les églises s'enrichissent chaque jour de quelques tableaux. Les boutiques et les magasins se multiplient ; tous aujourd'hui sont numérotés. Des places aussi propres que spacieuses ont été réservées pour les exercices de nos soldats. Patras compte dans son sein plus de cinquante cafés publics, dont quinze au moins sont enrichis d'un billard. Charpentiers, tanneurs,

ébénistes, serruriers, tous trouvent de quoi y exercer leur industrie. Ce n'est pas seulement aux objets de première nécessité que s'attachent les spéculateurs ; la présence des Français en cette ville était une garantie que des objets d'agrément et de luxe y trouveraient aussi un facile débouché. Aussi y abondèrent-ils bientôt, et cet élan de plus, donné au commerce de Patras, attirait sur l'armée française l'estime et la reconnaissance des Grecs. L'instruction elle-même y fait chaque jour des progrès sensibles. Dix écoles sont ouvertes, où la jeunesse apprend à lire, à écrire et à compter. Les fils de familles, d'un âge plus avancé, s'occupent d'études plus sérieuses; ils se servent entre eux du dialecte d'Homère et de Démosthènes. Quant à l'éducation des filles, elle est plus négligée. Mais cette différence tient aux mœurs mêmes de la nation, et nous ne voyons pas que dans les beaux jours de la Grèce il en ait été autrement. Comme autrefois, elles excellent dans l'art de promener sur le métier la navette légère; ce sont elles encore qui tissent le lin que leurs mères filent auprès d'elles. Elles-mêmes lavent leur linge, et vont au plus prochain ruisseau emplir leurs cruches d'une forme tout-à-fait orientale. Ce n'est que dans les villes où l'on a pris l'habitude de tout se procurer à prix d'argent, que ces petits soins do-

mestiques peuvent paraître avilissants. Ici les jeunes personnes, même les plus distinguées, n'ont pas encore soupçonné qu'elles dussent en rougir.

Puissent ces mœurs paisibles de la nature primitive n'être point effacées chez eux par les progrès trop rapides de la civilisation ! Puissent-ils, n'adoptant que les utiles institutions des premiers peuples de l'Europe, se tenir toujours en garde contre les amorces perfides du luxe et de la corruption !

Nous avons dit, dans un des chapitres précédents, que le gouvernement grec avait envoyé à Patras deux officiers d'état-major pour en tracer l'alignement, ainsi qu'il l'avait déjà fait à Tripolitza et à Corinthe. M. Bulgari venait enfin de terminer le plan de la ville de Patras. S'il est exécuté ainsi qu'il a été conçu, nous pouvons assurer que la ville future ne le cédera, ni en beauté, ni en magnificence, à nos plus jolies villes de France. Il y aurait en effet neuf places publiques, des quais, de vastes boulevards, de larges et longues rues parfaitement aérées, et de plus trois portes principales qui s'ouvriraient sur les routes de Gastouni, de Calavrita et de Corinthe. Les fontaines n'y manqueraient pas non plus ; car du temps même des Turcs, avant l'insurrection, l'on en comptait

quatorze cent quatorze. Quelque spacieuses que dussent être la place projetée de *la Concorde*, et celle de *la Reconnaissance*, plus de cent mille habitants pourraient tenir à l'aise dans l'enceinte des murs, puisque cette nouvelle capitale de l'Achaïe couvrirait à la fois le sol de la ville du moyen âge et celui de la cité d'Auguste. Il est probable pourtant que les maisons n'en seront jamais aussi élevées que celles de Paris; car les tremblements de terre y sont assez fréquents, et l'on s'y souvient trop encore de celui qui, il y a quelques années, affligea la ville et les environs de Vostitza. Nous-mêmes aussi, pendant notre séjour à Patras, nous avons été plus d'une fois témoins de ces secousses subites, dont les oscillations très sensibles se prolongeaient pendant une ou deux minutes.

Ce fut sur ces entrefaites que nous reçûmes à Patras copie du discours du Roi de France, à l'occasion de l'ouverture des Chambres. Les paragraphes relatifs à la Grèce étaient ainsi conçus :

« Pour hâter la pacification de la Grèce, j'ai, d'accord avec l'Angleterre et la Russie, envoyé en Morée une division de mes troupes. A la vue de quelques milliers de Français, déterminés à accomplir leur noble tâche, cette terre célèbre, trop long-temps ravagée, a été rendue à la paix et à la

sécurité. Là, comme à Navarin, l'union des pavillons a attesté au monde le respect des trois nations pour la foi des traités ; et mes soldats se plaisent à raconter le loyal appui qu'ils ont trouvé dans la marine anglaise.

« Une déclaration formelle, notifiée à la Porte, a placé la Morée et les îles qui l'avoisinent sous la protection des trois puissances. Cet acte solennel suffira pour rendre inutile une occupation prolongée. Je continue à aider les Grecs à relever leurs ruines, et mes vaisseaux ramènent au milieu d'eux ces esclaves chrétiens à qui la pieuse générosité de la France a rendu une patrie et la liberté.

« Tous ces soins n'auront pas été infructueux ; j'ai lieu de croire que la Porte, mieux éclairée, cessera de s'opposer à l'exécution du traité du 6 juillet, et l'on peut espérer que ce premier rapprochement ne sera pas perdu pour le rétablissement de la paix en Orient. »

Ce discours était attendu des Grecs tout autant que des Français. Dès qu'on sut à Patras que nous en avions une copie, les principales autorités de cette ville se rendirent à l'imprimerie pour en prendre connaissance. Les nombreuses familles d'Athènes et de Missolonghi, réfugiées à Patras, attendaient avec impatience ce discours qui allait prononcer sur leur sort à venir. En voyant le Pélo-

ponèse rendu à la liberté, elles se flattaient que la faculté de retourner libres dans les villes qui les avaient vues naître, ne pouvait leur être longtemps interdite; à moins que l'intervention des trois puissances, en faveur de la Grèce, ne dût avoir d'autres résultats que de rassembler dans l'étroit espace de la Péninsule les anneaux d'une chaîne brisée depuis plus de huit années. Ces malheureuses familles ne pouvaient concevoir qu'il en dût être ainsi. Elles voyaient en effet le présage d'un meilleur avenir dans les paroles suivantes, prononcées à la tribune par M. le garde des sceaux, Portalis.

« Le traité du 6 juillet, disait le ministre de la justice, a été la base de la conduite politique de la France en Orient, et la présence des troupes françaises en Morée n'a eu d'autre but que l'exécution de ce traité; or, loin que cette expédition ait été inutile ou illusoire, comme on a osé le dire, elle amène l'affranchissement du Péloponèse et la reddition de toutes les forteresses, qui, sans l'arrivée des Français, seraient encore au pouvoir du Pacha.

« La protection que la France accorde à la Grèce ne sera point passagère. Elle durera jusqu'au moment où la Porte aura reconnu l'indépendance de cette nation; jusqu'au moment où son gouver-

nement aura été placé sur des bases solides et à l'abri des attaques des ennemis dont elle a secoué le joug. Et quant aux limites de la Grèce, qu'on trouve trop resserrées, *rien n'est encore décidé à ce sujet*. Ce qui est accordé aujourd'hui n'empêche pas ce qui peut être accordé demain ; *et il n'est pas exact de dire que le gouvernement a consenti à ce que Athènes ne fît pas partie du gouvernement de la Grèce*. Nous avons secouru ces peuples, nous les protégerons encore ; et si nos soldats rapportent de cette terre classique de nobles souvenirs, ils y en laisseront de glorieux. »

Le discours du Roi de France, et ces paroles d'un de ses ministres, portèrent au plus haut point la gratitude dont les Grecs étaient déjà pénétrés pour les bontés de Charles X. Ce n'était qu'avec une émotion profonde qu'ils parlaient à leurs enfants des sentiments de bienveillance qui s'y trouvaient exprimés en leur faveur. Les églises et les écoles de Patras retentirent pendant plusieurs jours des prières que les Grecs adressaient au Ciel pour la France et son roi. Les transports de leur joie n'étaient troublés que par la peine et la tristesse que jetaient dans leurs ames la continuation de nos préparatifs de départ.

CHAPITRE XXVI.

M. Raybaud veut transférer son imprimerie à Égine. — Je le quitte pour rentrer en France. — M. Bonfort. — Agent consulaire français à Patras. —Mes adieux aux familles grecques.—Je quitte Patras.—Missolonghi. — Nous arrivons à Modon. — Messe militaire le dimanche au matin, et spectacle le soir.

Nous avons dit, dans les chapitres précédents, combien le départ de nos troupes affligeait les habitants de Patras. Si les Français s'éloignent du Péloponèse, ils tremblent de voir bientôt le Turc s'y précipiter plus cruel, plus féroce que jamais. Dans le cas même où, respectant la foi des traités, la Porte ne chercherait pas à inquiéter de nouveau les malheureux Grecs réfugiés dans la Péninsule, toujours est-il vrai qu'ils ont, quelque temps encore, besoin de la présence de nos soldats. Il a commencé à s'établir entre eux et nous des relations de commerce ou d'amitié, qui doivent les faire marcher à grands pas dans la civili-

sation. En arrêter la cause, c'est vouloir en arrêter les résultats; et certes tout est à faire chez les Grecs. Ils n'ont pas moins besoin d'être civilisés, qu'ils n'avaient besoin d'être libres. Où les puiseront-ils ces principes qui doivent diriger les nations? Où les chercheront-ils ces lumières qui doivent éclairer les peuples? Sera-ce au milieu de leurs villes, dont il ne reste plus que quelques débris de murailles? Sera-ce au milieu de leurs campagnes où les traces encore fumantes de la dévastation leur ont appris que la raison la meilleure est celle du plus fort? Si les Français s'éloignent du Péloponèse, leur commerce, qui jusqu'ici n'a fait que s'accroître de jour en jour, va tomber et s'éteindre; et assurément les habitants de Patras le sentaient trop bien, puisque déjà ils allaient perdre un de ces établissements qui font la gloire des peuples, en les éclairant sur leurs droits. Je veux parler de l'imprimerie.

En choisissant la place de Patras pour y fonder la sienne, M. Raybaud avait cédé à la nécessité de se fixer dans un lieu où il pût profiter du service de poste établi entre la France et ses troupes, et qui, par la fréquence de ses relations avec le chef-lieu du gouvernement grec, lui permît en même temps de recueillir promptement les documents qui lui viendraient de cette source. Le

principal motif qui l'avait déterminé à établir à Patras la publication du *Courrier d'Orient*, cessant par le départ de la division française, il résolut de transférer son établissement dans l'île d'Égine, chef-lieu du gouvernement grec.

Peu désireux moi-même d'aller m'enfermer dans cette île, j'avertis M. Raybaud que mon intention était de rentrer en France avec l'armée d'expédition, et je n'attendis plus, dès-lors, que l'occasion de me rendre à Navarin par terre ou par mer. Je profitai du peu de jours que j'avais encore à passer à Patras, pour visiter de nouveau cette ville et ses alentours. J'en examinai particulièrement le château, qu'il ne m'avait pas encore été possible de parcourir en observateur, et dont, par conséquent, je n'ai pu parler dans le chapitre où sont décrits les environs de Patras. Cette forteresse dominait l'ancienne ville, située en amphithéâtre à peu de distance de la mer. Je remarquai dans ce château, qui n'est autre chose qu'un vaste polygone tombant en ruines, des pierres artistement taillées, des fûts, des tambours de colonnes en marbre, et les restes de quelques ornements d'architecture. J'aperçus au-dessus d'un hangard plusieurs lettres grecques d'un beau caractère, mais qui me parurent n'offrir aucun sens. A la face du bastion situé au nord, non loin du

cachot que le général Schneider y fit pratiquer, on voit, dans une espèce de niche, une belle statue en marbre. Bien que la tête et les mains en aient été détachées, le torse, rajusté en plusieurs endroits, est d'une beauté parfaite.

M. Bonfort que j'avais eu le plaisir de connaître au camp d'Ibrahim-Pacha, se trouvait depuis quelque temps à Patras, retenu par des affaires commerciales : il se disposait à partir le plus tôt possible pour Alexandrie, où se trouvait sa famille. Ayant appris que j'allais quitter Patras pour me rendre à Navarin, il me fit demander si je voulais profiter du petit bâtiment grec qu'il avait nolisé pour s'y rendre lui-même. Je m'empressai d'accepter son offre, et j'allai de suite à l'*Astynomia* prendre mon passeport. Nous ne nous embarquâmes pourtant que dix jours après. Ce fut dans cet intervalle que M. Bertini, négociant de cette ville, reçut l'avis qu'il venait d'être appelé à y remplir les fonctions d'agent consulaire de la France. Aussitôt il fit planter dans sa demeure un mât très élevé, au haut duquel on vit flotter notre pavillon non loin de celui de la Grèce, qui se trouvait arboré sur la construction servant de douane, au bord de la mer.

M. Bonfort m'ayant averti, le 18 mars au matin, que son intention était de partir vers la fin du

jour, je m'empressai de prendre congé de mes amis, et surtout des familles grecques que le jeune Platica m'avait fait connaître. Les expressions me manqueraient pour dépeindre ici l'intérêt que me témoignèrent les braves réfugiés de Missolonghi, et toute la reconnaissance dont ils étaient pénétrés pour les Français. «Ne nous oubliez pas, monsieur, me disaient leurs dignes épouses, quand vous serez rentré dans votre patrie. Dites aux dames de la France, que notre gratitude sera à jamais aussi grande, qu'ont été grandes nos infortunes et leurs bontés. Dites-leur que nous leur devons plus que la vie, la liberté. Puissent-elles être toujours heureuses! jamais nous ne pourrons oublier avec quel intérêt elles ont plaidé notre cause. Nous n'avons qu'une grâce à vous demander, monsieur, c'est que vous leur parliez de notre reconnaissance. Que le ciel bénisse votre voyage! Souvenez-vous quelquefois de nous; nous ne vous oublierons jamais. » J'avais peine à retenir mes larmes, en entendant ainsi parler ces généreuses femmes. Toutes elles me présentèrent leurs mains à baiser, et je m'éloignai d'elles en soupirant, semblable à un jeune homme forcé de quitter pour jamais une mère chérie ou des sœurs adorées.

Ce fut donc le 18 mars 1829 que je quittai Patras pour me rendre à Navarin, et de là repasser

en France. Nous levâmes l'ancre à onze heures du soir. Notre bâtiment n'était autre chose qu'un caïc à voiles latines; le capitaine et les trois hommes d'équipage étaient Grecs. Possesseur d'une somme de plus de 300,000 francs en numéraire, M. Bonfort l'avait nolisé pour se rendre à Alexandrie, en passant par l'île de Syra. Bien que l'équipage ignorât les richesses qu'il portait avec lui, M. Bonfort était enchanté d'avoir de Patras à Navarin un compagnon de voyage : il espérait également rencontrer en cette ville ou à Modon quelqu'autre personne qui profiterait de son petit bâtiment pour se rendre en Egypte. Cette somme considérable, il l'avait acquise durant les six années qu'il avait passées loin de sa famille. Il était, comme nous l'avons dit plus haut, un des interprêtes d'Ibrahim-Pacha, qui l'avait en même temps chargé de différentes fournitures.

Une particularité qui me frappa, c'est que c'était à Navarin que j'avais fait la connaissance de cet excellent jeune homme, aussitôt mon arrivée en Morée, et que nous nous retrouvions encore à Navarin, le jour où nous allions l'un et l'autre quitter le Péloponèse. Le hasard me l'avait fait connaître, au moment même où j'avais mis le pied sur cette terre malheureuse : le même hasard nous réunissait, quand je me disposais à en sortir.

C'était le temps du carême ; et s'il est, parmi les Grecs, quelqu'un qui se fasse un devoir d'observer scrupuleusement les jeûnes et abstinences commandés par leur église durant ce temps d'expiation, ce sont surtout les marins. Aussi je remarquai qu'aucun d'eux, pendant la traversée, ne mangea de viande. Dans le petit coin du caïc réservé au capitaine, et qui nous servit de chambre pendant notre navigation, était placée une image de la Vierge, devant laquelle brûlait constamment une petite lampe qui, plus d'une fois, fut renversée par le roulis. J'en conclus que partout où se trouvent les Grecs, soit sur terre, soit en mer, dans des maisons superbes ou de fragiles cabanes, la Divinité a son temple et ses adorateurs. Je me plus à reconnaître de nouveau, dans cet usage universel, un reste du respect et de la vénération qu'avaient leurs ancêtres pour leurs dieux pénates, gardiens sacrés de leurs foyers.

Le 19 au matin, le vent devint plus violent, et les vagues qui commençaient à s'élever nous forcèrent de nous rapprocher des côtes. Comme nous nous trouvions à peu de distance de Missolonghi, nous résolûmes de jeter l'ancre afin d'attendre que le vent fût plus favorable et la mer moins agitée. Avec quelle émotion j'aperçus, dans le lointain, les murs de cette place trop fameuse!

Avec quel sentiment de respect et d'admiration j'observai les restes, pour ainsi dire fumants, du château *le Terrible!* Le vent de terre qui venait de passer sur les ruines de Vassiladi et de Missolonghi, faisait entendre à mon oreille ces mots sacrés : Liberté, liberté! Que j'étais fier de contempler cette ville, que le courage de ses habitants a rendue si célèbre! Avant de rentrer en France, me disais-je, j'aurai vu Missolonghi! Et, comme si mon admiration et mes soupirs, m'élevant à la hauteur de tant de héros qui périrent pour sa défense, me donnaient des droits à partager leur gloire, je sentais mon ame s'agrandir, je croyais voir au-dessus de moi planer l'affreuse mort, je provoquais ses coups en criant : Liberté, liberté!

Missolonghi était encore au pouvoir des Turcs : aussi le capitaine ne voulut-il pas mouiller trop près de cette ville. Elle est bâtie sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle de nouveaux attérissements lui servent de digue. Nous mouillâmes assez près des bas-fonds d'Anatolico, au milieu desquels vivaient de pauvres pêcheurs solitaires. Comme nous avions l'espoir d'y trouver des poissons à acheter, nous nous y rendîmes, le capitaine et moi, dans son petit canot. Je retrouvai, comme aux temps de Théocrite, la pauvreté de ces pêcheurs, leurs hameçons, leurs nasses, leurs filets,

leurs fragiles nacelles échouées sur la grève, et leurs huttes en roseaux couvertes de joncs. Nous en rapportâmes une quantité d'excellents poissons, que nous payâmes largement à ces pauvres pêcheurs. Nous étions à peine de retour à notre bord, que nous vîmes se diriger vers nous un homme armé d'une longue perche qui lui servait de rame. Le *monoxylon* ou canot dans lequel il s'avançait était si étroit, que cet homme me paraissait être sur une poutre flottante. Ces sortes de canots ne sont en effet qu'un tronc d'arbre creusé en forme de nacelle. Sitôt qu'il eut examiné nos passeports, il redescendit dans son monoxylon et s'éloigna de nous. On aurait peine à croire avec quelle vitesse ces sortes de nacelles filent sur l'eau.

Le 20 au point du jour, nous levâmes l'ancre, et le 21, avant midi, nous entrâmes dans le port de Modon. Le lendemain de notre arrivée, nous assistâmes à la messe militaire, qui se dit sur la grande place de cette ville, tout près des appartements qu'occupait le maréchal Maison. L'autel, de planches, était dressé au milieu de cette place. Nos sapeurs l'environnaient, armés de leurs haches étincelantes; c'étaient eux surtout qui fixaient l'attention des Grecs présents à cette solennité. J'entendis un de ces Grecs assurer à ses compagnons que c'étaient les *papas* des régiments. Comme

il n'y a chez eux que les prêtres qui portent une longue barbe, il croyait sans doute que chez nous il en était de même, et voilà pourquoi il était persuadé que nos sapeurs étaient les prêtres de l'armée, ce qui n'est pas tout-à-fait exact.

Il y eut spectacle le soir à Modon. Le théâtre, également de planches, fut élevé en plein air à la place où l'autel l'avait été le matin. Une espèce d'orchestre avait été pratiquée pour y recevoir la musique des régiments stationnés en cette ville. Le maréchal Maison, suivi du plus brillant état-major, s'y rendit à six heures du soir, et se plaça dans l'enceinte qui lui était réservée. On rit beaucoup à cette parade, dont un soldat faisait lui seul tous les frais. Après s'être fait balancer sur la corde pendant près d'une demi-heure, et s'y être dépouillé d'une douzaine d'habits, de vestes et de blouses dont il s'était grotesquement affublé, il passa à une autre expérience qui le fit regarder par les Grecs comme *le mauvais œil*, ce qui n'est rien moins qu'un sorcier, pour ne pas dire le malin esprit. Il s'avisa de mettre dans sa bouche des étoupes allumées, et, par les nombreuses étincelles qui jaillirent de son visage boursouflé, il arracha autant d'éclats de rire à nos soldats, qu'il excita d'étonnement et de stupeur dans l'esprit des Grecs de Modon.

Le lendemain nous nous rendîmes à Navarin, où je pris congé de M. Bonfort qui continua quelques jours après sa route vers l'île de Syra.

CHAPITRE XXVII.

Navarin. — Modon. — Coron. — Je m'embarque à bord du brick *l'Éole*.

Malgré la proximité du quartier-général et l'affluence de nos vaisseaux dans son port, Navarin me parut bien différent de ce qu'était Patras au moment où je m'éloignai de cette ville. La misère s'y montrait encore sous des formes hideuses. Navarin était bien moins peuplé que la capitale de l'Achaïe, et pourtant l'on y voyait bien plus de malheureux. Combien de pauvres familles n'avaient, pour se mettre à l'abri de la chaleur du jour et de la fraîcheur mortelle des nuits, qu'un rocher miné par le temps, dont la masse noircie par la fumée menaçait à chaque instant de les écraser dans sa chute.

Quand je quittai Patras, on y comptait plus de soixante cafés; j'en remarquai une quinzaine au plus à Navarin; dans un seul se trouvait un bil-

lard. Il y avait cependant quelques magasins assez bien fournis des choses les plus nécessaires à la vie. La plupart appartenaient à des marchands français. Ils étaient, comme à Patras, bâtis sur le bord de la mer, hors des murs de l'ancienne ville, et à l'endroit même où étaient campées, six mois auparavant, les troupes d'Ibrahim. Je n'y remarquai point, comme à Patras, de ces nombreuses familles grecques, où l'on comptait tant de jeunes femmes plus intéressantes encore par leurs infortunes que par leur beauté. Le voisinage des îles Ioniennes, où toutes ces familles roméliotes se trouvaient réfugiées, les avait fait refluer à Patras, plutôt que dans la partie méridionale du Péloponèse.

Je profitai du peu de jours que j'avais à passer à Navarin pour visiter cette place et ses alentours. Je rencontrai dans l'intérieur du château bien peu de vestiges d'antiquités. Les ruines pourtant n'y manquaient pas; mais elles étaient moins l'ouvrage du temps que celui de la guerre et des canons. La forteresse avait été réparée par le zèle et l'activité des soldats de l'artillerie et du génie français. Comme place de guerre, Navarin peut être d'une très grande importance; car le port dont ses ouvrages commandent l'entrée, est à peu près le seul de la Péninsule qui soit capable

de recevoir et d'abriter une armée navale. Ses fortifications consistent en quatre bastions réguliers, où je remarquai beaucoup de canons de fer sans affûts. La ville a deux portes. En entrant par celle du nord-est, je vis, dans la seconde rue à gauche, les restes des cabutes qui formaient le bazar. Vers le bas de la ville est située la maison qu'occupait le bey, gouverneur de la place. La grande mosquée n'est guère remarquable aujourd'hui que par les fragments de colonnes de marbre qui soutenaient la façade ; les rues sont toutes étroites, hautes et basses, à cause de l'inégalité du sol qui incline à l'ouest.

A une lieue environ à l'est de Navarin, on voit une source qu'on assure être celle que Bacchus fit jaillir de la terre en la frappant de son thyrse. C'est à cette fontaine que commence l'aquéduc qui transportait ses eaux dans la place. Les restes de cet hydragogue, construit en pierre, sont encore dignes de remarque. Curieux de revoir l'endroit où fut assis le camp des Français, je m'y rendis à cheval en côtoyant le golfe par des chemins extrêmement difficiles et très rocailleux. Après avoir traversé une petite rivière, que l'on passe sur un pont, dont la construction ne paraît pas très ancienne, j'arrivai à ma destination que je reconnus parfaitement. Quelques cabanes de chaume

et de roseaux y avaient été bâties sur le rivage par des Grecs, qui y tenaient une espèce de café, où se rendaient journellement les marins des bâtiments mouillés dans cette partie de la rade. C'était par cette route aussi que se faisait le service de poste établi entre Navarin et Patras

Comme le bâtiment qui devait me ramener en France n'avait pas encore reçu l'ordre de se tenir prêt à appareiller, et qu'il ne l'attendait pas avant trois ou quatre jours, le 27 au matin je louai un cheval, afin de me rendre à Modon, que je désirais visiter une seconde fois. Il était extrêmement facile de trouver des chevaux pour faire cette petite promenade. Chaque jour il se réunissait, au milieu de la place, une quantité de Grecs avec des chevaux et mulets, de sorte que pour trente ou quarante sols on pouvait faire ce trajet, accompagné du propriétaire de la monture, qui, à Modon, ne manquait pas de trouver quelqu'officier ou employé français à ramener à Navarin.

La distance de Navarin à Modon est de deux lieues et demie par mer, et de deux lieues seulement en suivant la route de terre. En prenant la première de ces directions, on navigue au sud-ouest pendant un mille, pour sortir du port par la grande passe, et ensuite toujours au sud pendant six milles jusqu'à Modon. Son port, que les habi-

tants appellent Mandraki, ne peut recevoir que des bâtiments de cinquante ou soixante tonneaux. Il est même extrêmement dangereux, tant la mer se précipite avec impétuosité par la passe ouverte entre l'île Sapience et le fort construit à l'entrée du mouillage. C'est aux attérages de cette île que les plus gros vaisseaux peuvent mouiller. On y peut même appareiller par tous les vents. Cet ancrage est connu des navigateurs sous le nom de *Fer-à-Cheval.* La route par terre, de Navarin à Modon, n'offre rien de remarquable ; elle est d'abord rocailleuse et assez difficile ; mais elle finit par s'aplanir ; et elle serait même très agréable si la guerre et la barbarie des Turcs n'avaient fait un affreux désert de la belle plaine au milieu de laquelle ce chemin a été pratiqué. On voit encore sur cette route les restes d'une chapelle de Saint-Nicolas, qui a donné son nom au mont Égialée.

La ville de Modon, jadis appelée Pédase et Méthone, est bâtie à l'embouchure du Siloso, et défendue par un fort construit sur un rocher qui s'avance assez loin dans la mer ; déjà forte par cette position seule, elle est en outre entourée d'épaisses murailles, et protégée du côté de la terre par une citadelle qui commande la ville et le port. Le corps de la place est séparé du continent par un pont de bois que supportent des piliers en

pierres. C'est de ce côté qu'est sa principale force; car elle est dominée au nord par des hauteurs, d'où l'on peut la battre avec avantage. Elle est, du côté de la mer, défendue par quelques batteries. On y voit encore les pièces de canon de gros calibre que les Turcs prirent autrefois au général russe Dolgorouski, et c'est cette artillerie, avec une vingtaine d'autres canons, qui garnissent aujourd'hui les remparts de Modon.

Bien qu'on rencontre dans l'intérieur de la place un grand nombre de maisons entièrement démolies, elle offre encore du moins l'aspect d'une ville. J'en parcourus les différentes rues et les places; les rues sont toutes sales et étroites; la plus grande, qui traverse toute la ville, formait le bazar. J'y vis aussi plusieurs boutiques et magasins tenus par des Grecs, et quelques-uns même par des Turcs, qui obtinrent la permission d'y rester. Au milieu de la place principale, est une colonne assez élevée : c'est sur cette place aussi que donnent les appartements qu'occupait Ibrahim-Pacha, et qui furent habités ensuite par le maréchal Maison. Autant que j'ai pu l'observer, ce palais est une vaste maison en pierres et en bois, bâtie sur un plan carré. Une aile de bâtiments la sépare en deux, et forme ainsi deux cours. Au rez-de-chaussée étaient les écuries. Au-dessus se

trouvaient les appartements occupés par le prince égyptien et les gens de sa suite. Un vaste corridor conduisait à toutes les chambres : ce palais me sembla enfin une bourgade dans la ville même, qui avait ses murailles et ses portes.

Il y avait à Modon plusieurs magasins, cabarets et restaurants tenus par des Provençaux. On y comptait aussi plusieurs cafés, dans l'un desquels se trouvait un billard. A quelque distance, au nord de la place, on avait construit sur les bords du Siloso, de nombreuses cabanes, dont l'assemblage offrait, en petit, l'aspect d'une des barrières de Paris. C'était là surtout que se réunissaient les soldats d'infanterie, du génie et du train, qui formaient la garnison de Modon. Il ne faut pas croire pourtant qu'ils n'eussent rien à faire de toute la journée. Indépendamment de leurs exercices habituels, on les employait à réparer les points des fortifications qui avaient besoin de l'être, à déblayer et nettoyer les parties malsaines de la ville, qui fut bientôt, du côté de la terre surtout, aussi propre et aussi soigneusement entretenue que les premières places d'armes de la France. L'entrée nord de la ville, et les travaux qu'y avait fait exécuter le maréchal Maison, étaient au-dessus de tout éloge.

Après avoir bien examiné dans tous ses détails

cette place maritime, je louai de nouveau un cheval, et je retournai à Navarin. Avant d'entrer dans cette ville, je remarquai à quelque distance de la forteresse une grande quantité de Grecs mêlés au milieu de nos soldats, et qui me paraissaient partager leurs travaux. J'appris que véritablement ils les aidaient à reporter des terres d'un endroit à l'autre, et que chacun d'eux recevait un franc à la fin de sa journée. Nos troupes s'occupaient alors de la réparation de la citadelle de Navarin, que dernièrement le feu du ciel a fait sauter par l'explosion des poudres qui y étaient renfermées.

Malgré tout le désir que j'avais de visiter la place de Coron, l'ordre que nous reçûmes de nous préparer à partir, m'empêcha de m'y rendre. Tels sont pourtant les renseignements que j'ai obtenus sur la position et l'importance maritime de cette ville. Bâtie sur l'emplacement de Colonis, Coron a un port qui est une espèce de rade, dont l'entrée est rendue difficile par des bancs de sable. Elle est située sur une petite presqu'île, à l'extrémité de laquelle sont deux châteaux qui défendent le port et dominent la place, entourée de murs bastionnés avec un fossé profond. L'horizon, relevé du haut de la forteresse, embrasse, vers le nord, les cîmes orageuses de l'Ithome,

l'île Vénético du côté de la haute mer, et l'étendue entière du golfe de la Messénie. Cette place fut remise aux troupes grecques, commandées par le général Nikitas, aussitôt que les Turcs et les Égyptiens l'eurent évacuée.

Le bâtiment à bord duquel je reçus l'autorisation de passer pour rentrer en France, était un brick marchand du port de 280 tonneaux. Bien qu'il s'appelât *l'Éole*, il ne passait pas pour un excellent marcheur. Aussi nous apprîmes qu'il devait être remorqué pendant toute la traversée par la frégate *l'Amphitrite*, qui ramenait en France le 8e régiment de ligne. Je m'embarquai donc le 1er avril 1829. *L'Éole*, commandé par le capitaine Boulet de Saint-Malo, était mouillé tout-à-fait à l'entrée de la rade de Navarin; ce qui ne nous empêcha pas d'ensortir très difficilement, comme on le verra dans le chapitre suivant. L'équipage se composait de huit hommes, y compris le mousse; le capitaine était aidé d'un second. Le nombre des passagers était de quatorze, dont huit chasseurs, un domestique du général la Hitte, un jeune Turc de Smyrne, trois officiers du 42e de ligne et moi. La cale avait été transformée en écurie, et contenait treize chevaux, dont huit arabes achetés à Smyrne, destinés, l'un au Dauphin, l'autre au Duc de Bordeaux, le troisième

appartenant à l'amiral de Rigny, et les cinq autres à des généraux français. C'était au milieu de ces fougueux animaux qu'il nous fallait passer chaque soir pour gagner nos hamacs et nous y reposer. Ils n'étaient pas suspendus par des sangles, comme l'avaient été ceux qu'on amena de France, lors de la descente de nos troupes en Morée. Il en était péri un grand nombre, par suite de cette contraction, aussi inutile qu'elle était dangereuse. Ceux que nous avions à bord savaient si bien prendre le mouvement du navire, qu'il ne fut pas douteux que le roulis ne les eût beaucoup plus fatigués s'ils avaient été suspendus.

CHAPITRE XXVIII.

Nous mettons à la voile. — Vent contraire. — Danger imminent. — Tempête. — Grosse mer. — Un des chevaux se trouve malade. — Légère voie d'eau. — Baie de Tunis. — Porto-Farina. — Nous faisons deux pieds d'eau à l'heure. — Nous apercevons les côtes de France. — Nous sommes rejetés au large. — Nous quittons *l'Amphitrite*, qui nous envoie dix hommes pour nous aider à pomper. — Nous mouillons dans la rade de Toulon. — Craintes nouvelles. — Nous entrons au Lazaret.

Le 2 avril, à sept heures du matin, nous reçûmes l'ordre d'appareiller. Le vent était tout-à-fait debout : ce n'était qu'après avoir tiré plusieurs bordées que nous espérions sortir de la rade, bien que notre bâtiment y fût mouillé presque à l'entrée et sous les murs mêmes de Navarin. L'amiral avait également donné ordre de mettre à la voile à plusieurs frégates qui devaient se rendre à Patras. Contrariés dans les bordées que nous tirions à travers la rade, par la marche de chacune de ces frégates, nous nous trouvions, après cinq

heures entières de fatigues et de manœuvres inutiles, au même point où nous étions auparavant. *L'Amphitrite*, qui devait nous prendre à la remorque, avait déjà gagné le large, mais pourtant sans trop s'éloigner des côtes où elle nous attendait. Voyant que nos efforts étaient infructueux, l'amiral nous envoya deux embarcations, armées chacune de vingt hommes, pour nous aider à sortir du golfe où nous étions toujours retenus par un vent contraire et assez violent. Il était environ quatre heures du soir; notre capitaine, désespérant de pouvoir à force de rames gagner le large par l'entrée de la rade, proposa à l'aspirant d'une des embarcations qui nous remorquaient, l'expédient que nous allons rapporter, et qui faillit nous coûter cher.

La rade de Navarin, comme nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, forme le fer-à-cheval. L'entrée en est au pied des murs de cette ville ruinée, et s'étend jusqu'aux rochers de l'île Sphactérie. Elle a environ trois quarts de lieue de large. A l'extrémité méridionale de l'île, se trouvent deux rochers, entre chacun desquels est un bras de mer d'environ quinze toises. Une bordée nous ayant amenés à l'entrée de l'un de ces étroits passages, notre capitaine espérait que nous pourrions l'enfiler et gagner ainsi plus facilement le

large. Il donna sa parole à l'aspirant qu'il était sûr et du fond et de la largeur de ce bras; que, deux jours auparavant, il s'y était transporté dans son canot; qu'il l'avait visité et sondé avec la plus scrupuleuse attention. L'aspirant se rendit à sa proposition, et les deux embarcations, redoublant d'efforts, parvinrent à nous faire entrer dans l'un de ces bras. Le vent enflait légèrement nos voiles et ne contrariait pas notre marche. Mais quand nous fûmes entre le rocher isolé que les Grecs nomment Pylos, et celui plus voisin de l'île Sphactérie, il nous manqua tout à coup, intercepté par celui des deux rochers que nous laissions à babord. La mer était grosse; des lames violentes nous poussaient sur l'île, malgré les efforts de nos rameurs. Nous allions toucher sur des écueils que nous apercevions sous le bâtiment, ou nous briser peut-être contre le rocher que nous avions à droite, et dont nous n'étions plus éloignés que de six toises environ, quand l'aspirant ordonna de virer de bord et de rentrer dans la rade. La manœuvre se fit avec la précision la plus parfaite, et nous échappâmes ainsi au danger assez imminent dont nous étions environnés.

Le vent était devenu un peu plus favorable, et, avec l'aide de nos embarcations, nous parvînmes à sortir de la rade le même jour à six heures du soir.

Nous ne pûmes de toute la nuit approcher d'assez près *l'Amphitrite* pour prendre sa remorque, et ce ne fut que le 3 au matin que nous y réussîmes.

Le vent soufflait avec force de la partie du nord-ouest, et nous restâmes toute la journée du 3 en vue de Navarin. Le 4, une brume épaisse nous empêchait de distinguer les côtes, bien que nous n'en fussions pourtant pas très éloignés. A l'approche de la nuit, le vent devint plus violent encore ; les vagues battaient en mugissant les flancs du navire, et venaient fréquemment en couvrir le pont. De grosses lames entrèrent plus d'une fois dans la cale, par l'ouverture qu'on avait craint de fermer entièrement, tant l'air était pesant et infect à cause des chevaux que nous avions près de nous. Nous montâmes sur le pont pour respirer quelques instants un air plus pur. Le vent sifflait horriblement entre les voiles et dans les cordages. Des nuages épais, paraissant fondre l'un sur l'autre, semblaient présager une horrible tempête ; une lame d'eau qui vint tout à coup se briser contre les flancs du bâtiment, nous couvrit de l'onde amère ; et nous crûmes que le meilleur parti à prendre était de redescendre dans la cale, et de chercher dans le sommeil l'oubli d'un temps aussi contraire.

Nos craintes n'étaient pas sans fondement : aux nuages épais que nous venions de voir suspendus

au-dessus de nos têtes, s'en étaient unis d'autres plus affreux encore. Les vents déchaînés du nord-ouest les poussaient les uns contre les autres avec un sifflement horrible ; le mugissement des vagues ajoutait je ne sais quoi de sinistre à ce tableau. Ce n'était là que le prélude d'un combat qui semblait engagé entre les éléments; la nature semblait aux prises avec elle-même. Bientôt de nombreux éclairs vinrent dessiller nos yeux, et nous disputer un repos que nos vœux appelaient. La cale semblait toute en feu, puis retombait tout à coup dans l'obscurité la plus profonde, bien qu'éclairée par deux falots à cause des chevaux qu'elle renfermait : tant était vive la lumière qui, s'échappant des nuages amoncelés, se précipitait dans le bâtiment! Le tonnerre grondait avec une violence et une majesté, qui semblaient défier le génie de l'homme : *nil mortale sonat.* Le ciel en travail poussa un dernier cri; nous crûmes que c'était pour nous celui de la destruction. Il nous sembla que la foudre venait de se précipiter dans la cale qui fut remplie d'une lumière subite et d'une chaleur insupportable. Le tonnerre était effectivement tombé non loin de nous, avec un bruit affreux et tout-à-fait différent de celui qui, sur les terres, accompagne sa chute. Nous crûmes entendre, pendant dix secondes au moins, le fracas

aigu que feraient des ferrements et des chaînes froissés contre des objets de la même matière.

Ce n'est pas tout; la foudre, en s'échappant de ces nuages amoncelés, ouvrit un passage aux masses d'eau qu'ils renfermaient. La pluie tombant par torrents couvrit bientôt le pont et inonda la cale avant qu'on eût pu la fermer entièrement. Nos chevaux avaient de l'eau jusqu'à mi-jambes; le roulis était si grand, que ces animaux, pouvant à peine se soutenir, donnaient de la tête contre les flancs intérieurs du navire, ou se précipitaient les uns sur les autres.

La pluie s'était un peu calmée; tout à coup nous entendîmes sur le pont un bruit confus, et la voix du second qui criait de virer de bord. La frégate qui nous remorquait venait d'opérer la même manœuvre, et le vent et les lames allaient nous jeter sur elle, quand ce bruit confus de voix entremêlées vint frapper nos oreilles. On n'eut d'autre parti à prendre que de lâcher la remorque et de paravirer vent arrière. Cette manœuvre se fit avec assez de précision pour nous soustraire au danger que nous pouvions courir de nous briser contre les flancs de *l'Amphitrite*.

Nous fûmes, pendant la nuit entière, abandonnés à nous-mêmes, et ce ne fut que le 5 au matin que nous pûmes penser à nous rapprocher de la

frégate et reprendre la remorque. Le capitaine de ce bâtiment ne nous la passa qu'en jurant, indigné qu'il était, qu'on eût osé la quitter sans son ordre.

La pluie s'était entièrement calmée; le vent, presque toujours contraire, était beaucoup moins violent; bientôt il tomba tout-à-fait. Il n'en fut pas de même de la mer; les lames poussées avec force contre les flancs du navire, s'y brisaient violemment et occasionaient un roulis plus grand encore que pendant la nuit qui venait de se passer. Le vent n'enflait plus les voiles, et les mâts ne servaient plus de contre-poids contre la furie des vagues mugissantes. Nous entendions dans la cale craquer toutes les parties du bâtiment, qui nous semblait à chaque instant prêt à se dissoudre.

Nous montâmes sur le pont pour jouir à notre aise de cet affreux spectacle. Qui pourrait dignement esquisser ce tableau? Qui pourrait n'y pas admirer la majesté de cet élément perfide, dont le génie de l'homme a su pourtant triompher? Sans doute Horace assistait à une de ces scènes d'horreur et de beauté, quand il dit du premier des humains qui osa se confier à l'élément trompeur : *Illi robur et æs triplex circà pectus erat.* La mer en courroux couvre ses flots d'écume; le sifflement des vents ne se fait plus entendre; mais

le mugissement des vagues, qui se brisent autour de nous, a quelque chose d'affreux et de sinistre. A gauche, une lame s'avance, menaçant de nous engloutir ; l'écume qui la blanchit lui donne l'aspect d'un coteau couvert de neige. A droite, nous ne voyons qu'une onde bleuâtre, qui se précipite comme dans un vaste gouffre, et semble devoir nous entraîner avec elle. Ce qui, tout à l'heure, était une vallée profonde, devient tout à coup une montagne liquide, qui s'élance sur nous ; ce qui, au contraire, nous semblait un coteau blanchi par les frimats, ne nous offre plus qu'une profonde vallée où bouillonne une onde bleuâtre. Nous pûmes jouir de ce majestueux spectacle pendant toute la journée du 5, où nous fîmes peu de chemin, ne pouvant tirer que des bordées qui, le plus souvent, étaient désavantageuses.

Nous continuâmes ainsi à louvoyer les trois jours suivants, et le 8 nous aperçûmes les côtes de la Sicile, non sans nous rappeler la tempête que, sept mois auparavant, nous y avions essuyée, en doublant le cap Passaro.

Un des chevaux arabes que nous avions à bord se trouva malade : c'était je crois celui de l'amiral de Rigny. Le maréchal des logis, chargé de surveiller ces animaux, crut devoir en faire part à son commandant, qui se trouvait à bord de la fré-

gate. Il prit donc le portevoix et fit appeler celui-ci qui répondit qu'il allait venir à l'instant. En effet, le capitaine de *l'Amphitrite* fit jeter son canot à la mer; le commandant des chasseurs y descendit ainsi qu'un chirurgien, muni d'éther et d'autres drogues, dont le cheval se trouva soulagé : après quoi ces messieurs retournèrent à leur bord. Les marins qui montaient ce canot nous apprirent en même temps que, dans la nuit du 4 au 5, le tonnerre était effectivement tombé à bord de la frégate, mais sans y causer d'avaries considérables. La pointe du grand mât avait été légèrement endommagée, et la foudre avait brisé la chaîne du conducteur électrique, en se précipitant dans la mer.

Le 11 dans la journée, le second s'aperçut, en sondant dans la cale, qu'il y avait plus d'eau que de coutume. Il la fit vider entièrement, et ayant sondé une heure après, il en trouva près de quatre pouces, d'où il conclut qu'il devait y avoir une voie d'eau, qu'il ne savait pourtant à quoi attribuer. Le 12 il fit un temps superbe; le ciel, parfaitement éclairci, offrait à nos regards les côtes brûlées de la Sicile. Un vent favorable, quoique léger, enflait nos voiles, et, pour la première fois depuis notre départ de Navarin, nous marchions dans notre route. Nous aperçûmes, après

le coucher du soleil, une quantité de marsouins qui paraissaient se jouer autour de notre bâtiment. Les gens de l'équipage n'en conçurent pas un bon augure, et leurs craintes n'étaient pas sans fondement. Le vent, qui changea tout à coup, souffla bientôt avec plus de violence. Ce n'était plus ce zéphyr oriental qui, pendant la journée entière, nous avait poussés vers les côtes de la France. Il nous fallut reprendre les fatigantes bordées, et bientôt même nous abandonner entièrement à la violence des vents contre lesquels nous ne pouvions plus lutter. Nous perdîmes donc, dans la nuit du 12 au 13, plus de chemin que nous n'en avions fait la veille, et le 13 au matin, en montant sur le pont, nous apprîmes du capitaine que nous étions dans la baie de Tunis vis-à-vis de Porto-Farina. La corvette *la Pomone* qui se trouvait en croisière non loin de cette ville, bâtie, dit-on, sur les ruines d'Utique, envoya une embarcation à bord de *l'Amphitrite*, avec des lettres pour la France. Nous ne pûmes sortir de la rade que vers le soir, et après deux jours d'une navigation pénible, nous aperçûmes, le 15 dans la journée, les côtes de la Sardaigne.

Cependant la voie d'eau dont on soupçonnait l'existence, commencait à éveiller nos craintes. Le 16, dans la matinée, nous faisions deux pieds

d'eau à l'heure, et déjà l'on ne pouvait plus quitter la pompe. Nous n'en avions qu'une seule qui fût en état : il était imposible de se servir de l'autre, et, la voie d'eau devenant de plus en plus considérable, nous prévoyions déjà que bientôt une seule ne pourrait nous suffire. Nous fîmes part de nos craintes au capitaine de *l'Amphitrite* que nous hélâmes de notre bord. Nous espérions trouver au moins les mêmes secours qui avaient été prodigués au cheval arabe, dans une position qui n'était pas plus difficile que la nôtre. Le capitaine nous fit répondre assez sèchement : « Vous faites deux pieds d'eau à l'heure! Que voulez-vous que j'y fasse ? Pompez. »

Nous n'étions, comme je l'ai dit, que quatorze passagers, tant officiers que soldats. Nous nous divisâmes en quatre classes, chargées de surveiller la pompe, et le jour et la nuit, chacune à l'heure qui lui serait désignée. Le second, convaincu qu'une seule pompe ne nous suffirait pas, se mit en devoir, la hache à la main, de réparer l'autre, qui bientôt fut en état de marcher. Elle nous fut d'un grand secours ; car la voie d'eau devenait, sans qu'on pût la découvrir, de plus en plus effrayante, et à partir du 17 jusqu'au 19, jour de notre arrivée à Toulon, nous fîmes constamment trois pieds d'eau à l'heure.

Le capitaine ne savait à quoi l'attribuer ; son bâtiment était neuf et d'une construction très-solide. Il est vrai que la remorque de *l'Amphitrite* nous fit, pendant dix-huit jours d'une traversée laborieuse, éprouver des secousses si violentes que toutes les parties de notre bâtiment dûrent nécessairement en être ébranlées ; puisqu'une fois entr'autres, la pièce du navire à laquelle la remorque se trouvait attachée, fut arrachée par une de ces secousses, et établit une ouverture qui, heureusement, fut bientôt réparée, mais par laquelle il aurait pu entrer dans la cale beaucoup d'eau, vu les tangages fréquents et assez violents que nous éprouvions. Aussi aspirions-nous avec impatience après le moment précieux où il nous serait donné de sortir de ce bâtiment, que plusieurs des passagers regardaient déjà comme maudit du ciel. Nous devons rappeler ici que ce navire, du port de Saint-Malo, n'avait pas encore été baptisé, et qu'à Toulon, au moment où il mettait à la voile, sept mois auparavant, avec le second convoi de l'expédition, il avait été frappé de la foudre qui lui avait brisé son grand mât.

Ce fut le 18 au matin, que nous découvrîmes enfin les côtes de notre chère patrie. Combien cette vue précieuse vint ranimer notre courage ! C'était à qui serait à la pompe pour vider la cale, ou

plutôt, pour ne pas laisser l'eau dépasser les trois pieds qui y restaient toujours. Il semblait qu'en redoublant de zèle et de fatigues, le mouvement de nos bras sur les pompes dût enfler en même temps les voiles, et nous pousser plus tôt dans le port. Il faisait alors un vent de nord-ouest qui nous était tout-à-fait contraire, mais qui, n'étant pas très violent, nous permettait de louvoyer et de faire un peu de chemin. Le 18 au soir, nous étions assez près des côtes, et même de l'entrée de la rade de Marseille, pour espérer de nous y trouver mouillés le lendemain à notre réveil. Avant de descendre dans la cale, pour nous livrer au repos, nous voulûmes jouir d'un de ces tableaux que la nature seule présente à nos regards, et qui doivent désespérer à jamais le génie imitateur de l'homme. Le soleil allait se coucher; déjà la moitié de son disque radieux avait disparu sous les ondes; tout l'horizon était en feu; des faisceaux de lumière semblaient se détacher de ce foyer ardent, et traverser la voûte céleste de larges bandes d'or et de pourpre. Il a disparu entièrement sous la plaine liquide, au-dessus de laquelle il semblait arrêté comme sur un trône de cristal. Mais le spectacle qui reste après lui n'en est pas moins enchanteur. La scène varie à chaque instant; les vives couleurs de l'astre de la création se peignent encore dans

les nuages dont les contours sont légèrement liserés d'une bordure aurore. Tout l'horizon à l'occident semble une large rivière de flamme, où l'œil et l'imagination aperçoivent tour à tour des îles, des animaux, des arbres, des temples et mille autres objets, qu'un instant a créés, et que l'instant d'après fait disparaître. Que ce spectacle est merveilleux! comme il agrandit l'ame! comme il donne une idée sublime de celui qui préside à la marche de la nature! comme l'ame reste, à cette vue, profondément pénétrée de sentiments d'admiration et de reconnaissance! Tels étaient du moins ceux qui nous animaient, quand nous descendîmes dans la cale pour prendre quelque repos, dans l'espérance que le lendemain matin nous pourrions, mouillés sûrement dans la rade de Marseille, assister au brillant lever du roi des astres. Mais il devait en être bien autrement.

Le vent de nord-ouest souffla tout à coup avec une telle violence, que le capitaine de la frégate jugea à propos de s'éloigner au plus tôt des côtes; et nous entraîna avec lui. Quelle fut notre surprise, le lendemain au matin, de ne plus apercevoir que dans un extrême lointain les côtes de la France, et de nous voir ainsi rejetés en pleine mer! Tourmentés comme nous l'étions à cause de notre voie d'eau, et déjà épuisés de fatigues, combien il nous

tardait d'être délivrés de la mer et de ces gouffres affreux où réside la mort, dont on n'est séparé que par une planche!

Nous fîmes de nouveau part de notre position au capitaine de *l'Amphitrite*; lui déclarant que nous prenions trois pieds d'eau à l'heure, et que nous étions harassés de fatigue. Il était à peu près dix heures du matin. Convaincu que nous ne pouvions, dans cet état, tenir plus long-temps la mer, il nous envoya dix hommes de son bord pour nous aider à pomper, et un calfat, pour réparer les pompes, s'il en était besoin. Il nous permit de plus de quitter la remorque et de faire voile vers Toulon, où le vent pouvait nous mener en peu de temps. Il était environ trois heures du soir quand nous entrâmes dans le port. Nous cherchions à y pénétrer le plus avant possible et à mouiller assez près du vaisseau amiral *le Conquérant*. Il nous fallut, pour y arriver, tirer au moins quinze à vingt bordées très pénibles. Enfin nous jetons l'ancre, non sans remercier le ciel d'être désormais à l'abri de tout danger.

Cependant, nous voyons se diriger vers nous une embarcation; c'était celle du *Stationnaire*, qui vint nous donner ordre d'aller mouiller près des autres bâtiments en quarantaine. Ainsi toutes les peines qu'avait eues l'équipage pour arriver

jusqu'à la Grosse-Tour, n'avaient servi à rien, puisque nous aurions pu, sans tirer toutes ces bordées, aller mouiller près du Lazaret, où maintenant l'on veut nous envoyer.

Mais ce n'était là que le moindre mal. Une autre embarcation se dirigea bientôt vers nous, et nous enjoignit un ordre de l'amiral, par lequel nous devions, le lendemain, dès la pointe du jour, appareiller et faire voile vers Marseille. En vain nous lui représentâmes que toutes nos voiles étaient déchirées et que nous faisions à l'heure plus de trois pieds d'eau; on nous répondit que nous serions escortés par un brick de guerre, qui pourrait nous secourir s'il en était besoin. Repoussés jusque dans notre dernier retranchement, nous ne savions plus que répondre à un ordre si positif, quand tout à coup il vint dans l'esprit d'un des officiers de tenter les grands moyens. En conséquence il représenta que nous avions à bord plusieurs chevaux arabes, et un entr'autres qui appartenait à l'amiral de Rigny. Ce mot seul amena à des sentiments plus doux l'officier venu dans l'embarcation. Il nous dit qu'il allait de suite en faire part au préfet maritime, et que le lendemain, dès le matin, il viendrait nous apporter ses ordres. Ils furent tels que nous le désirions, et, cette fois, au moins, nous fûmes redevables à nos bons che-

vaux arabes d'une si grande faveur. En même temps on nous donna l'ordre de descendre à terre, pour commencer au Lazaret notre quarantaine, qui devait être seulement de vingt jours.

CHAPITRE XXIX.

Lazaret de Toulon. — Mesures sanitaires. — Nos occupations pendant la quarantaine. — Apologie des Grecs, injustement accusés d'ingratitude. — Nous sortons du Lazaret pour entrer à Toulon.

Le jour même de notre entrée au Lazaret, on procéda au débarquement des chevaux, qui devaient également y faire leur quarantaine. Il serait impossible de s'imaginer avec quelles difficultés on parvint à faire sortir de la cale ces fougueux animaux, les chevaux arabes surtout. On eût dit qu'ils sentaient l'odeur de la terre ; à peine pouvait-on les approcher pour leur passer sous le ventre les sangles au moyen desquelles on les hissait, et dont les extrémités étaient attachées aux poulies de la mâture. L'un de ces fringants animaux mordit à la main deux des chasseurs préposés à leur surveillance : ce qui fit qu'un jeune chirurgien de l'hôpital de Toulon vint partager notre quarantaine, afin de soigner les deux

blessés. Les mêmes câbles auxquels se trouvaient suspendus les chevaux au sortir de la cale les faisaient descendre à babord de notre bâtiment, dans un grand bateau plat qui pouvait arriver plus près de la terre. Quand les treize coursiers furent débarqués, on les plaça, à dix pieds de distance l'un de l'autre, dans les écuries du Lazaret.

Cet établissement, assez spacieux pour contenir plus de deux cents personnes, est à une lieue et demie environ de la ville, sur les bords de la rade. Il possède deux jardins très vastes, situés en amphithéâtre et entourés de solides murailles. Nous eûmes, pendant tout notre séjour au Lazaret, la faculté de nous promener dans l'un de ces enclos, d'où nous découvrions une partie de la rade, le port, l'arsenal, presque toute la ville de Toulon, et quelques-uns des forts qui la protègent. Avec quel plaisir nous admirions ces coteaux brillants de verdure, au pied desquels la mer vient se briser avec fracas! Avec quelle jouissance nous examinions toutes ces *bastides*, bâties au bord de la mer, où l'habitant de Toulon vient les dimanches et les jours de fête repaître ses yeux du spectacle le plus imposant, et quelquefois aussi le plus terrible, que la nature présente aux méditations de l'homme, celui d'une mer qui, maintenant, semble de plomb tant elle est immobile, et qui, dans un

instant, élevera jusqu'aux cieux ses vagues menaçantes, et fera pâlir les marins les plus accoutumés à ces scènes d'horreur !

Le Lazaret, où nous devions rester enfermés pendant vingt jours, et qui était loin de ressembler à une de ces bastides ou jolies maisons de campagne, ne nous était pourtant pas aussi odieux qu'on pourrait se l'imaginer. Pour passer des fatigues et de l'ennui d'une navigation aussi périlleuse que la nôtre aux jouissances que promet la terre, il faut une espèce de transition qui prépare l'ame à un si délicieux changement. Or, rien ne peut mieux remplir ce but que le temps de la quarantaine. A la vérité on s'y trouve enfermé comme dans une prison, mais au moins l'on est à terre ; on rit de l'impétuosité des vents et de la fureur des vagues ; on voit un terme à sa captivité : consolation qu'on n'a même pas sur les flots, puisque la mer est un élément si trompeur, qu'on ne peut jamais se flatter d'arriver à jour fixe au lieu de sa destination.

Aussitôt notre entrée au Lazaret, la commission sanitaire de Toulon nous envoya trois gardes de santé, dont l'un fut préposé à la chambre des officiers, le second à celle des chasseurs, et le troisième à la surveillance des écuries et des chevaux. Chacun de ces gardiens était chargé d'observer

tous nos mouvements, pour empêcher toute communication avec les individus d'une autre quarantaine que la nôtre. Il n'y en avait alors que quatre, entrés au Lazaret quelque temps avant nous. Mais tous les jours, à l'approche de la nuit, les officiers et matelots des bâtiments de guerre qui faisaient leur quarantaine à bord, descendaient à terre pour visiter le Lazaret et se reposer au frais dans le jardin dont nous avons parlé. Ils étaient curieux aussi d'assister aux courses et promenades que faisaient chaque soir, dans la première cour du Lazaret, les chevaux arabes récemment arrivés de Smyrne. C'était alors surtout que nos gardiens devaient redoubler de surveillance pour empêcher toute communication entre les sujets de différentes quarantaines. Quelqu'un n'eût-il eu que deux jours à passer au Lazaret, si le vent ou une cause quelconque venait à porter le pan de son habit contre l'habit d'un autre qui avait encore vingt jours de quarantaine, il se voyait forcé, d'après les réglements sanitaires affichés à tous les coins du Lazaret, d'y rester lui-même un pareil nombre de jours. La loi à cet égard est positive, et nos gardiens avaient eu soin de nous en prévenir; et pourtant ils laissaient des marins de différentes quarantaines allumer à la bouche l'un de l'autre leur pipe ou leur cigare. Il y a plus : j'ai vu moi-même

plusieurs matelots, dont les uns n'avaient plus que deux jours, et les autres dix-huit jours encore à passer au Lazaret, boire tour à tour à la même bouteille, du vin que leur vendait le capitaine en chef préposé à la garde de cet établissement. Il faut avouer pourtant qu'ils se seraient fait scrupule de se prendre la bouteille des mains l'un de l'autre, dans la crainte qu'un doigt mal assuré ne vînt à rencontrer un doigt non moins imprévoyant. Aussi celui qui venait de boire la déposait-il à terre, d'où bientôt elle était relevée par un autre marin : de sorte que, chacun d'eux y retournant à plusieurs reprises, ils parvenaient de cette manière à vider cinq ou six litres de vin, sans qu'on y fît attention.

Du reste, les gardiens ne sont pas tellement sévères qu'il ne puisse y avoir entre eux et les *quaranténaires* quelque accommodement. Et en effet, deux ou trois jours avant l'expiration du temps de l'esclavage, les gardiens sont chargés de brûler dans la chambre des sujets mis sous leur surveillance, je ne sais quelle préparation dont la vertu serait, dit-on, d'étouffer jusqu'au germe de la peste, s'il se trouvait quelqu'un qui en fût infecté. Cette préparation, quand on y met le feu, exhale une odeur si repoussante et répand une fumée si épaisse, que, au dire même des gardes, les boutons de métal, les épaulettes, les armes de cuivre

doré, les pièces d'argent elles-mêmes en deviennent toutes noires. On concevra facilement qu'on cherche de tout son pouvoir à s'épargner une épreuve si désagréable; et il arrive plus souvent aux gardiens de jeter dans le fossé qui se trouve derrière les chambres du Lazaret, les fioles et tous les ingrédiens de cette composition infernale, que de s'exposer à respirer eux-mêmes l'odeur infecte qui s'en exhalerait, en y mettant le feu pour y soumettre leurs quarantenaires.

Nous étions cinq dans notre chambre, les trois officiers du 42e, le chirurgien venu de Toulon pour panser les deux chasseurs blessés, et moi. Nos occupations, pendant les vingt jours que nous passâmes au Lazaret, se réduisirent à préparer nous-mêmes notre nourriture, à lire *l'Aviso*, qui nous était envoyé de Toulon, à nous promener dans le jardin, à jouer aux cartes une partie de la journée, et à faire un peu de musique; car le chirurgien s'était muni d'une guitare. Indépendamment de nos vivres de ration, qui nous arrivaient chaque matin dans une embarcation conduite par des forçats, nous faisions venir de la ville des vivres frais, et ce que la saison pouvait nous offrir de plus agréable et de plus attrayant. Les asperges, les fraises et les petits pois ne furent pas épargnés. Ils nous étaient apportés par une petite barque

nommée *le Bateau de Saint-Roch*, qui venait chaque jour de Toulon au Lazaret pour y prendre les commandes des quarantenaires.

Nos lits n'étaient composés que d'une couverture grossière et d'un léger matelas, étendu sur trois planches de chêne, posées sur un double tréteau. Bien qu'ils ne fussent accompagnés ni de draps, ni de traversins, ces lits ne nous en paraissaient pas moins préférables mille fois aux hamacs suspendus où nous reposions tout habillés pendant la traversée, et qui, sans cesse balancés par un roulis violent, se détachaient quelquefois tout à coup, envoyant d'un côté de la cale à l'autre, et jusque dans les pieds des chevaux, le malheureux qu'un premier sommeil commençait à gagner. La comparaison des ennuis et des fatigues de la navigation, avec notre position présente, nous rendait heureux, et chaque soir, en nous mettant au lit, nous répétions tous ensemble : Encore un jour de passé !

Nos conversations se prolongeaient quelquefois bien avant dans la nuit : elles roulèrent souvent sur l'état actuel des peuples de la Grèce ; et il m'arriva plus d'une fois de n'être pas de l'avis de messieurs les officiers. Les touchants adieux que m'avaient faits les familles que j'avais connues à Patras étaient encore présents à ma mémoire ; et d'ailleurs, le témoignage de ma conscience ne

me permettait pas de me taire, en entendant ces messieurs accuser les Grecs de toutes sortes de vices, dont le plus commun chez ce peuple, disaient-ils, était l'ingratitude. Comme, parmi les officiers qui sont rentrés en France, quelques-uns peut-être, aussi injustement prévenus contre les habitants du Péloponèse, ont pu faire partager leurs sentiments à ceux qui n'ont point vu ce pays malheureux, je ne puis m'empêcher de rapporter ici les arguments que j'opposais, pendant ma quarantaine, aux assertions gratuites des officiers avec lesquels je me trouvais.

« Les Grecs, disaient-ils, ne sont après tout que des rebelles. On ne doit les considérer que comme une tourbe de factieux à qui il a pris la fantaisie de se soustraire à la domination bien légitime des Ottomans. Et, en effet, ne les a-t-on pas vus, il y a près de quatre cents ans, implorer contre l'invasion de Mahomet, les secours des peuples de l'Albanie, chrétiens comme eux; et peu de temps après se jeter eux-mêmes dans les bras du sultan, opprimés par ces prétendus protecteurs devenus leurs tyrans? A-t-on oublié qu'il y eut alors entre les Turcs et les Grecs un traité cimenté par le mariage de Mahomet avec la fille de Démétrius, héritière des Césars? Et pour parler d'une époque plus récente, n'a-t-on pas vu, à la paix de 1716,

les premières familles de la Morée demander à rentrer sous l'empire des Turcs, afin d'échapper à la domination de Venise qui réclamait cette presqu'île? Oui, tout prouve la légitimité du Croissant et de la domination des Ottomans sur les Grecs, qui ne sont que des esclaves révoltés, et qui ne sont pas faits pour être libres. »

— Eh quoi! sont-ce bien des Français qui osent parler de la sorte? La loi de la nature n'est-elle pas la même pour tous; et tous les hommes ne sont-ils pas égaux devant elle? Qui pourrait me montrer ceux qui, sur la terre, ne doivent qu'à eux-mêmes le droit de commander aux autres, et ceux qui ne sont pas faits pour être libres? Ainsi, c'est sur le propre consentement de la nation grecque, et sur sa volonté clairement expliquée, que l'on fonde la légitimité de la domination de la Porte! Mais aux deux époques que l'on nous cite, les Grecs ont-ils agi librement, et ne se trouvaient-ils pas plutôt dans la position d'un malheureux voyageur qui, assailli au fond d'une forêt par deux brigands à la fois, se livre à la discrétion de celui qui lui semble le moins inhumain? Ainsi donc, la légitimité ottomane n'a été établie que par la force: et peut-on honorer du titre de légitime, la tyrannie la plus atroce, la plus barbare, la plus immorale qui fut jamais? On

méprise les Grecs parce qu'on les regarde comme des esclaves révoltés : mais ne seraient-ils pas plus méprisables cent fois, s'ils se soumettaient de nouveau à la domination tyrannique et féroce de leurs ennemis? Ali-Pacha commandait-il à des hommes ou à des brutes? Ne serait-ce pas le comble de la dégradation et de l'avilissement, de soumettre sans se plaindre sa tête au joug de semblables tyrans, auprès desquels on ne peut s'élever que par de l'or et des crimes? Les Grecs sont restés quatre cents ans sous la domination ottomane? Mais quand cette domination, établie par la force et la cruauté, devient la tyrannie la plus atroce, il n'y a pas de prescription à respecter, et, même après quatre cents ans de servitude, il est encore beau de se rappeler que l'on est homme, et de vouloir être libre.

Jamais, dit-on encore, jamais les Grecs ne pourront se relever de l'état d'avilissement dans lequel ils se trouvent plongés. Mais d'après quelles données se croit-on en droit de porter ce jugement? Ceux qui parlent ainsi peuvent-ils se vanter de bien connaître la nation grecque? Où l'ont-ils étudiée? Serait-ce dans les places maritimes qui furent remises aux Français par les Turcs et les Égyptiens? Mais qu'y ont-ils trouvé, dans ces places, autre chose que l'empreinte de la barbarie et de l'inhu-

manité de ces derniers? Peut-on donner le nom de Grecs à cette tourbe d'étrangers de tous les pays qui vinrent s'y précipiter aussitôt qu'elles nous furent remises? Qu'était-ce autre chose qu'une multitude de gens sans aveu, échappés des îles Ioniennes, de la Sicile, de l'Italie, et des côtes même de la France, dans l'espoir de rencontrer dans le Péloponèse quelque appât offert à leur rapacité? Tels furent à peu près, pendant le séjour des Français en Morée, les seuls habitants des places maritimes que nous occupâmes. Or, est-ce bien là que nos officiers et nos soldats ont pu apprendre à connaître les Grecs?

Patras, en réunissant toutefois une quantité immense d'Insulaires et d'étrangers qu'y avait attirés de toutes parts la présence de la majeure partie de nos troupes, et l'espoir d'y trouver de l'argent à gagner, fut à peu près la seule place maritime qui s'honora de compter dans son sein un assez grand nombre de familles véritablement grecques. Or, c'est dans ces familles surtout que nous avons pris à tâche d'étudier les mœurs et le caractère de ce peuple que l'esclavage a frappé, avili même, sans l'abattre; et nous pouvons assurer qu'il est entièrement faux de dire que *les Grecs ne pourront jamais se relever de l'état d'avilissement où ils sont tombés*. Nous avons eu cent fois la preuve

du contraire dans les progrès que firent dans la civilisation les familles moraïtes de Patras, ainsi que celles d'Athènes et de Missolonghi, réfugiées en cette ville. Une garantie de plus nous en est donnée, dans l'empressement de la génération naissante à s'instruire des droits de l'homme et de l'histoire des anciens peuples de la Grèce.

Ce que, dans nos conversations au Lazaret, messieurs les officiers reprochaient aux Grecs de plus injurieux par rapport à nous, c'était leur ingratitude. Je ne sais pas encore aujourd'hui sur quoi ils pouvaient fonder une accusation de cette nature, à moins qu'une fois encore ils aient cru voir la nation grecque dans cette multitude d'étrangers rapaces dont nous avons parlé, et qu'aucun sentiment de reconnaissance ne devait attacher à nos troupes. S'ils avaient pu, comme nous, pénétrer dans l'intérieur de ces familles véritablement grecques, c'est là qu'ils se seraint assurés s'ils n'avaient secouru que des ingrats. Qu'ils s'élèvent pour repousser une telle accusation, ceux de nos officiers qui ont vu ces respectables familles se priver d'une partie de leurs tapis et de leurs matelas pour les partager avec les Français, réduits à coucher sur un terrain humide! Qu'ils justifient les Grecs, ceux de nos officiers qui ont pu converser avec eux, partager leurs plaisirs,

leurs repas, et quelquefois aussi assister au récit de leurs infortunes !

Ceux des Français qui ont pu pénétrer dans l'intérieur des terres ont dû se convaincre de cette vérité, que ce n'est ni à Modon, ni à Navarin, ni même dans une certaine partie de la nouvelle ville de Patras, qu'on peut apprendre à connaître les Grecs. Quant à nous, nous pouvons assurer que leurs cœurs, loin d'être fermés à tout sentiment de gratitude et d'humanité, savent au contraire sentir ce que la reconnaissance a de plus vif et de plus délicat. « Quand vous rentrerez dans votre patrie, me disaient les généreuses femmes de Missolonghi, dites aux dames de la France que nous leur devons plus que la vie, la liberté. La seule grâce que nous vous demandons, Monsieur, c'est que vous leur parliez de notre reconnaissance. »

C'est par le récit de ces touchantes paroles que je cherchais, pendant ma quarantaine, à détruire dans l'esprit de messieurs les officiers la fausse opinion qu'ils s'étaient faite des Grecs modernes, qu'ils avaient été appelés à rendre à la liberté.

Cependant l'aurore du 9 mai venait de nous éclairer de ses premiers rayons. Déjà *le Bateau de Saint-Roch* était arrivé au Lazaret pour nous prendre, sur l'ordre que nous lui en avions donné la veille. Notre quarantaine était expirée, et, véri-

tablement rendus à la France, nous ne nous remîmes en mer que pour traverser la rade et nous faire conduire à Toulon.

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE.

Historique de l'expédition des Français en Morée. — Copie des dépêches adressées par le général en chef au Ministre de la guerre.

N'AYANT pu recueillir par nous-mêmes assez d'observations pour entrer, au commencement de notre ouvrage, dans de grands détails sur les circonstances qui ont accompagné l'attaque et la reddition des différentes places de la Morée occupées par les Turcs et les Égyptiens à l'arrivée des Français dans la Péninsule, nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de présenter à nos lecteurs, dans un chapitre supplémentaire, l'historique de l'expédition française dans le Péloponèse. Qu'il nous suffise, pour cela, de rapporter ici textuellement les dépêches adressées au Ministre de la guerre, par le marquis Maison, commandant en chef de l'armée expéditionnaire.

Dépêches adressées à S. Exc. le Ministre de la guerre par M. le lieutenant-général MAISON, *commandant la division d'expédition en Morée.*

Quartier-général de Navarin, 11 octobre 1828.

Monseigneur,

J'avais eu l'honneur de prévenir V. Exc., par mes dépêches du 5 courant, qu'Ibrahim étant parti la veille

je me disposais à attaquer les places de la Messénie, dans le cas où elles refuseraient de se rendre.

En conséquence, le 6 au matin, j'ordonnai à M. le maréchal de camp Higonet de se mettre à la tête du 16e régiment de ligne, d'un détachement d'artillerie et d'un du génie, de prendre position près de la citadelle, et d'entrer en pourparlers avec le commandant turc pour la remise de la place.

Le général Higonet se rendit lui-même auprès de ce commandant qui se disait malade; M. l'amiral de Rigny, qui était venu sur les lieux, s'y rendit aussi; mais n'ayant obtenu l'un et l'autre que des réponses évasives, qui se bornaient à ceci : « La Porte n'est pas « en guerre avec les Français ni avec les Anglais; on « ne commettra aucun acte d'hostilités, mais on ne « rendra pas la place, » l'ordre de marcher sur la forteresse fut donné et exécuté rapidement.

Le colonel, vicomte de la Hitte, à peine convalescent d'une maladie sérieuse, s'était mis à la tête d'un détachement de son artillerie; le lieutenant-colonel Audoy dirigeait un détachement de sapeurs, et le colonel d'Ison, du 16e de ligne, était à la tête de quatre compagnies d'élite de son régiment; plusieurs officiers de la marine anglaise s'étaient réunis à nos troupes pour combattre à côté d'elles.

Les sapeurs du colonel Audoy rendirent praticable une ancienne brèche; le général Higonet l'escalada à la tête des troupes que je viens de nommer, pénétra dans la ville, et de là dans la citadelle, sans trouver aucune résistance. L'ordre le plus parfait a été maintenu dans cette opération.

Nous avons trouvé dans Navarin 60 bouches à feu, dont 50 en batterie et chargées, des magasins de vivres

pour plusieurs mois, 800,000 cartouches, et de l'eau pour 30 jours. La garnison se composait du 49e bataillon égyptien, fort de 400 hommes, de 70 canonniers et de 60 Turcs moréotes. Elle sera embarquée incessamment pour l'Égypte avec armes et bagages.

J'ai ordonné que les pavillons des trois puissances alliées fussent hissés sur une des tours de la citadelle.

Les fortifications de Navarin sont en mauvais état, ainsi que l'artillerie que nous y avons trouvée : la ville n'est qu'un amas de ruines infectes, et n'offre aucune ressource pour les établissements qui nous sont indispensables; il faut tout créer.

Le 6, pendant que le mouvement s'exécutait sur Navarin, j'avais envoyé mon chef d'état-major, le général Durrieu, pour sommer Modon de se rendre. Achmet-Bey y commandait les Égyptiens, et Hassan-Pacha les Turcs et la forteresse. Comme ils répondirent de concert ce qu'on avait répondu à Navarin, le lendemain 7, j'envoyai le 35e régiment de ligne, colonel Rullière, un détachement de sapeurs et un d'artillerie. J'ordonnai au général Durrieu de diriger cette expédition, et de faire sauter les portes de la place, dont les murs sont en bon état, ont beaucoup de relief, et ne présentent pas, comme à Navarin, un point susceptible d'escalade.

A midi, les troupes étaient rendues devant la citadelle, à demi-portée de canon, couvertes par un ravin qui les masquait. Le vaisseau de S. M. *le Breslaw*, capitaine Maillard, et le vaisseau anglais *le Wellesley*, capitaine Maitland, s'étaient embossés pour tirer sur la place au premier signal. Le général Durrieu fit embarquer une compagnie de voltigeurs dans les chaloupes des vaisseaux, pour, de concert avec les marins, en-

foncer la porte de mer. Une autre compagnie fut placée en tirailleurs, en face des embrâsures, avec ordre de tirer sur les canonniers s'ils commençaient le feu. Enfin, deux autres compagnies d'élite furent placées devant le pont qui mène à la porte de la citadelle, ayant le colonel Rullière à leur tête; quatre compagnies du centre étaient en arrière pour les appuyer au besoin.

Tout étant disposé, au même signal, les chaloupes se dirigèrent sur la porte de mer, et les sapeurs s'avancèrent sur le pont jusqu'à la porte de terre, qu'ils commençaient à enfoncer, en présence de la garnison qui n'osait pas faire un mouvement offensif, lorsqu'on demanda de nouveau à parlementer. J'arrivai dans ce moment à la porte. Un violent orage avait retardé ma marche; je m'avançai pour écouter Hassan-Pacha et Achmet-Bey qui descendaient dans un ouvrage avancé, près la porte. Le pacha me déclara de nouveau qu'il ne pouvait rendre la forteresse, mais qu'il reconnaissait l'impossibilité de résister; que, si je la prenais malgré lui, il espérait que je lui accorderais les mêmes avantages qu'à la garnison de Navarin. Je le lui promis, et, sans attendre d'autres explications, je fis jeter bas la porte. Celle que les marins et les voltigeurs étaient chargés d'enlever, ayant présenté moins de résistance, les capitaines Maitland et Maillard, qui étaient entrés à leur tête, se montrèrent en ce moment sur les remparts, au milieu des Turcs, et nous nous trouvâmes ainsi maîtres de Modon comme de Navarin.

Modon est une place très-forte, qui a, ce qui n'est pas commun dans l'Orient, un chemin couvert palissadé, un énorme fossé, une double enceinte et des murs quiont un relief considérable. Elle était pourvue

de plus de six mois de vivres, de munitions pour deux siéges, 100 pièces de canon et 1,078 hommes de garnison, dont 508 Turcs et 570 Arabes du 4e bataillon.

Coron a été sommé le même jour que les deux premières places; mais la garnison s'y est montrée bien moins décidée à se rendre. Les moyens qui nous ont si heureusement réussi à Modon et à Navarin, et que j'avais ordonné au général Sébastiani d'employer, n'ont pas eu le même succès à Coron. Ce général s'est présenté le 7 devant la porte de cette ville, annonçant que Navarin et Modon étaient en notre pouvoir; le commandant turc n'en persista pas moins dans sa résistance. Voyant que les pourparlers ne menaient à rien, le général Sébastiani, d'après mes ordres, se décida à tenter une escalade le lendemain 8. Des pierres jetées du haut des murailles blessèrent quelques sapeurs et le capitaine du génie Boutauld. J'avais défendu de tirer les premiers, à moins d'ordres exprès de moi. Le général Sébastiani, quoiqu'indigné de l'insulte faite à ses troupes, les voyant prêtes à enfreindre ses ordres, fut assez maître de lui pour les faire retirer hors de portée; il évita par-là un engagement inutile. Je lui sais le meilleur gré d'avoir pris ce parti sage, d'autant que ses batteries étaient prêtes, que *l'Amphitrite* était embossée à demi-portée, et qu'il était sûr de ruiner en peu de temps toutes les défenses des Turcs; mais la guerre était alors commencée entre eux et nous.

Le Breslaw et *le Wellesley* arrivèrent le soir devant Coron et se joignirent à *l'Amphitrite* pour en imposer aux Turcs. Les commandants vinrent aussitôt à terre, et il fut convenu qu'on signifierait au gouverneur d'envoyer un officier turc s'assurer de la prise de Modon, et qu'un quart d'heure après le retour de cet officier

la place serait remise aux troupes françaises, ou qu'elle serait attaquée par terre et par mer, et détruite avec sa garnison. Ces mesures produisirent leur effet, et le 9 Coron ouvrit ses portes.

Cette place est, sous le rapport des fortifications, en moins mauvais état que Navarin; mais, comme les deux autres places, elle n'offre qu'un amas de masures renversées les unes sur les autres.

J'ai le projet de remettre Coron au gouvernement grec aussitôt qu'il m'enverra des troupes régulières pour l'occuper. On y a trouvé, comme dans les deux autres places, des vivres, des munitions, et des moyens de résistance abondans: son armement est de 80 pièces et mortiers.

V. Exc. a vu par mes dernières dépêches qu'aussitôt après avoir organisé la troisième brigade, je la dirigeai par mer sur le golfe de Lépante, avec ordre de chasser les Turcs de Patras et du château de Morée.

Cette brigade fut mise à terre le 4; dès ce jour le général Schneider était en négociation avec Hadji-Abdulah, pacha de Patras et du château de Morée. Après bien des pourparlers, qui ne menaient à rien, le terme de vingt-quatre heures, donné pour réponse définitive, étant expiré, le général Schneider forma aussitôt ses trois régiments en trois colonnes, son artillerie traînée à bras entre les colonnes, et marcha droit sur la place, devant laquelle il les déploya à portée de canon et l'enveloppa entièrement. Ce mouvement hardi, qui nous avait réussi, produisit ici son effet, et une capitulation en a été le résultat. Le général Schneider se loue beaucoup de l'ardeur et de la discipline de ses troupes.

En tout, depuis que le départ d'Ibrahim nous a

laissé la faculté d'agir, nos opérations ont été heureuses : nous n'y trouvons pas de gloire militaire, sans doute; mais l'objet pour lequel nous sommes venus, la libération de la Grèce, en aura été plus heureux et plus prompt; la Morée aura été purgée de ses ennemis. Ibrahim a embarqué 21,000 hommes; il a laissé dans les places de la Messénie plus de 2,500 hommes, Turcs et Égyptiens. Le général Schneider a trouvé environ 300 hommes dans les forts de Patras et de Morée. C'est donc 26 à 27,000 hommes qui ont été forcés de quitter le pays et les places fortes en peu de jours.

En outre, je dois faire remarquer à V. Exc. que la division, pour n'avoir pas eu de combats à soutenir, n'en a pas moins eu de grands obstacles à vaincre, et a montré une constance et un courage méritoires en face de privations et de fatigues assez dures à supporter.

J'adresserai à V. Exc., aussitôt qu'ils seront terminés, les états d'armements et de munitions trouvés dans les différentes places.

Je ne dois pas terminer sans faire connaître à V. Exc. avec quelle loyauté et quel zèle l'amiral Malcolm s'est porté à nous seconder. Ses vaisseaux étaient à côté des nôtres, prêts à combattre avec nous, s'il l'eût fallu, à Navarin, Coron, Modon et dans le golfe de Lépante. Le capitaine Maitland, du *Wellesley*, est entré des premiers dans Modon avec nos voltigeurs, et désirait vivement prendre part à une action.

J'ai l'honneur d'être avec respect, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le lieutenant-général, pair de France, commandant l'armée d'expédition,

Marquis MAISON.

Du camp devant le Château de Morée, 28 octobre 1828.

Monseigneur,

La convention pour l'évacuation de Patras et du Château de Morée, dont j'ai envoyé copie à V. Exc., paraissait devoir terminer heureusement nos opérations en Morée, en la délivrant de tous ses ennemis; mais le jour fixé par la convention entre le maréchal de camp Schneider et Hadji-Abdulah-Pacha, pour la remise du Château de Morée à nos troupes, les agas qui y commandent se sont révoltés contre leur chef, ont refusé la remise du château, et déclaré formellement qu'ils s'enseveliraient sous ses ruines, plutôt que de le rendre. Tous les moyens de conciliation employés par le général Schneider ont échoué devant l'obstination des rebelles, qui ont même commencé les hostilités contre nous, en chargeant le général et le capitaine d'artillerie Touvenin, qui s'étaient approchés pour reconnaître la place; dès-lors, le général Schneider dut penser à réduire le Château de Morée par la force, et, dans la nuit du 19, il fit commencer les travaux d'attaque devant cette place.

Le 18, je fus informé à Navarin de l'état des choses sur le golfe de Lépante; je demandai à l'amiral de Rigny des moyens de transport pour 1,500 hommes et quelques vaisseaux de ligne, et je mis immédiatement en route par terre le 3e de chasseurs et les deux régiments de la brigade du général Higonet, qui ne devaient pas s'embarquer. M. l'amiral de Rigny voulut venir lui-même; je montai à son bord avec la compagnie de mineurs et toute l'artillerie.

Le 20, toutes les troupes étaient en marche; celles

qui venaient par terre avaient huit marches bien pénibles à faire; il a fallu d'incroyables efforts pour leur assurer des vivres pendant cette route; elles sont arrivées hier en bon état. La flotte, le 46e régiment, l'artillerie et les mineurs, ainsi que l'état-major général, qui venaient par mer, sont arrivés en trente-six heures.

Le 22 au soir, j'étais devant le Château de Morée, et le 23 au matin je reconnus le fort, et les travaux considérables faits en si peu de temps; cette place est assez forte et bien casematée; une première batterie de quatorze pièces de marine et de campagne, établie à deux cent cinquante toises, avait éteint une grande partie du feu du fort attaqué. On en préparait une autre à cent trente toises, dont on croyait pouvoir se servir pour faire brèche. J'ordonnai de la porter de quarante à cinquante toises au plus. Elle est établie à cette distance depuis hier, et j'en ai fait commencer plusieurs autres à la même distance de la place. Ainsi, j'ai ordonné des travaux réguliers : nous serons ce soir 28 au pied du rempart, que je veux ouvrir avec quarante pièces, dont vingt-deux de brèche; les dix-huit autres seront employées, ainsi que j'ai prescrit, à ruiner les crêtes des ouvrages.

Les troupes ont beaucoup travaillé; V. Exc. en sera convaincue quand je lui enverrai le détail des travaux; elles ont montré le plus grand zèle et une ardeur digne des plus grands éloges.

La marine nous a aidés de tous ses moyens; elle a 14 pièces à terre; ce n'est qu'avec un vif regret qu'elle a consenti à en laisser servir une partie par mon artillerie. Je dois mentionner aussi d'une manière particulière le

zèle et l'ardeur des Anglais. Le capitaine Lyons, qui commande la frégate *la Blonde*, a voulu partager l'honneur de concourir avec notre marine à battre la place; il a été convenu qu'il fournirait autant de canons et de canonniers de sa frégate que nous des nôtres; ses canonniers et les nôtres sont à la même batterie, les pièces mêlées, et ils se battent comme de vrais et loyaux camarades. A chaque coup un peu heureux qu'ils ont eu l'occasion de tirer, ce sont des cris de joie et de *vive le Roi!*

Les Russes sont à Malte; je ne doute pas du regret qu'ils éprouveront de ne pas s'être trouvés à cette affaire. L'amiral Heyden m'avait depuis long-temps offert d'être à ma disposition.

Nos travaux sont considérables, et il en reste encore beaucoup à faire; mais j'espère bien célébrer la fête du Roi par la soumission du Château de Morée.

Les fièvres continuent à attaquer un assez grand nombre de soldats. J'ai le regret d'ajouter que les convalescences sont très lentes, et je crains que la saison des pluies qui va commencer ne soit pas favorable au prompt rétablissement de nos malades. Les troupes du génie ont particulièrement souffert; leurs pertes même sont hors de toute proportion avec celles des autres corps. On attribue ce malheureux état des choses aux pénibles travaux qu'elles ont exécutés avec leur zèle et leur intelligence ordinaires. Les quatre compagnies de sapeurs n'offrent pas dans ce moment plus de 200 hommes en état de marcher.

Du camp devant le Château de Morée, le 31 octobre 1828.

Monseigneur,

Ma lettre du 28, que les vents contraires ont empêché de partir avant celle-ci, fait connaître à V. Exc. l'état des choses devant le Château de Morée; on a continué sans relâche et avec un zèle et une ardeur que je ne saurais trop louer, les travaux que j'avais ordonnés, et hier 30, les batteries de brèche et celles qui étaient destinées à prendre de flanc les ouvrages ou à combattre leurs crêtes étant achevées, j'ai fait ouvrir le feu à six heures du matin; l'effet en a été prompt et terrible; en quatre heures une brèche assez large était faite, et l'ennemi n'osait plus paraître sur les remparts : je fis ralentir alors le feu de toutes les batteries, excepté de celles de brèche, qui fut continué avec violence.

On aurait pu donner l'assaut dès ce moment; j'attendais toutefois que le canon eût achevé d'élargir la brèche, lorsqu'un parlementaire sortit de la place, où peu après le drapeau blanc fut arboré en signe de paix. Je déclarai au parlementaire qui demandait à traiter de sa reddition, que je n'accorderais pas de capitulation à des gens qui en avaient déjà violé une; qu'ils se mettraient à ma discrétion, ou que je les passerais tous au fil de l'épée avant deux heures; qu'au reste, je leur donnais une demi-heure pour m'ouvrir les portes, et paraître devant moi sans armes. Ils se sont soumis sur-le-champ, en disant que, puisqu'ils se trouvaient devant un représentant du puissant Roi de France, ils se remettaient en ses mains et à sa merci.

Deux compagnies du 16e de la brigade Higonet, et une du 42e de la brigade Schneider, prirent possession

de la porte. La remise des armes, parmi lesquelles se trouvaient quelques sabres et yatagans assez beaux, coûta beaucoup aux Turcs; mais je voulais les punir de leur résistance à la capitulation de Patras, et je fus inflexible. J'ai distribué les armes aux officiers généraux et supérieurs des différents corps, à l'artillerie et aux officiers supérieurs des marines française et anglaise.

Les cinq batteries avaient reçu des noms; celles de brèche furent nommées : la première, celle de Charles X; la deuxième batterie, de Georges IV; les trois autres furent nommées : batteries du Dauphin, du duc de Bordeaux et de la Marine. Les Anglais qui servaient quatre pièces, les officiers de la frégate *la Blonde*, et ceux de la bombarde *l'Etna*, ont été extrêmement sensibles à l'attention que nous avions eu de donner le nom de leur roi à une de nos batteries; nous le leur devions pour le zèle et la franchise avec lesquels ils se sont conduits en toute occasion. Je ne puis surtout trop faire l'éloge de M. le lieutenant Luckraft; c'est un ancien et bien digne officier, qui a dirigé la batterie pendant tout le siége avec une grande habileté. Le commandant de la bombarde nous a aussi été très utile; on a compté 23 bombes de suite, jetées par lui dans le fort.

Si je devais citer tous les officiers qui se sont montrés ardents et zélés pour le service du Roi, il me faudrait nommer tous ceux qui ont pris part à cette action, cependant je ne dois pas omettre de nommer le général Schneider, qui a commandé l'attaque de la place; les généraux Higonet et Durrieu; le colonel la Hitte, malade de la fièvre, n'a pu être retenu à bord du *Breslaw*; il était partout le jour de l'attaque : le lieutenant-colonel Audoy, commandant le génie, qui s'est montré

infatigable et habile ; le chef de bataillon d'artillerie Hamart, qui, en qualité de chef d'état-major de l'artillerie a remplacé momentanément le colonel la Hitte. L'artillerie et le génie se sont montrés ce qu'ils sont partout, braves, infatigables et habiles. Nos jeunes soldats brûlaient d'envie de monter à l'assaut. Toutes les troupes ont salué des cris de *vive le Roi!* le drapeau blanc que l'ennemi arbora pour demander à capituler.

Les Turcs ont éprouvé une profonde impression de l'effet de notre artillerie ; ils ne pouvaient se persuader qu'en si peu de temps nous eussions ruiné des défenses derrière lesquelles ils se croyaient pour long-temps en sûreté. Le nombre des pièces, mortiers et obusiers, tant anglais que français, employés, était de 38 , dont deux de la bombarde *l'Etna.*

J'ai écrit ce matin, de concert avec M. l'amiral de Rigny, à Ibrahim, pacha de Lépante, une note explicative pour lui donner de nouvelles assurances des bons sentiments des Alliés pour la Porte et de notre désir de maintenir la bonne intelligence.

J'adresse à V. Exc. des états de demandes pour les corps de toutes armes, ainsi qu'un état spécial pour les généraux, officiers d'état-major et chefs de corps : je les recommande vivement à son attention , en la priant de les appuyer près de Mgr. le Dauphin.

On ne m'a pas encore adressé le relevé des officiers et soldats tués ou blessés. Je ne crois cependant pas qu'ils se montent à plus de 25 , parmi lesquels l'artillerie en a une dixaine. J'appelle les bontés particulières du Roi sur le capitaine Duhamel, de l'artillerie, qui a été grièvement blessé.

J'envoie à V. Exc. les drapeaux dont se servaient diverses portions des corps turcs de la garnison. J'ai fait

arborer les pavillons des puissances alliées sur le Château de Morée comme sur les autres places.

Je lui adresse également un croquis des batteries et de la place, levé rapidement; plus tard, elle aura le journal du siége, et un plan détaillé des travaux.

Le lieutenant-général, pair de France, commandant l'expédition de la Morée,

Marquis MAISON.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE. . . . . Pag. v

CHAPITRE PREMIER. Expédition de Morée. — Départ du deuxième convoi. — Tempête. — Réflexions philosophiques. — Arrivée à Calamata. 1

CHAP. II. Perte d'un bâtiment. — Bazar de Calamata. — Mauvaise foi de quelques Grecs. — Dévastation du pays. — Départ pour Navarin. — Navarin. — Rapacité d'un marchand français. 11

CHAP. III. Camp d'Ibrahim-Pacha. — Bon accueil que nous y recevons. — Rencontre de chirurgiens français au service de ce prince. — MM. Abro et Bonfort. — Femmes grecques au pouvoir des Turcs et des Égyptiens. — M. Areissy et le petit Christo. 24

CHAP. IV. Clauses de la capitulation de Navarin. — Interrogatoire du jeune Christo. — Sa grandeur d'ame et sa reconnaissance. — Les femmes grecques préfèrent suivre les Égyptiens et les Turcs, plutôt que de rester dans leur patrie. — Arrivée d'Ibrahim à Navarin. — Discipline de ses troupes. 34

CHAP. V. Revue générale des troupes françaises. — Ibrahim y arrive incognito. — Honneurs qui lui sont rendus. — Cadeaux réciproques. — Nikitas. — Nous mettons à la voile pour nous rendre à Patras. — Débarquement. — Parlementaires turcs. — Le château ouvre ses portes. 45

CHAP. VI. Capitulation de Patras. — Embarquement des Turcs et

de leurs femmes. — Mépris des femmes grecques pour les Français. — Description des cahuttes de la ville. — Café public. — Sale usage des Turcs et des Grecs. — Barbier et musicien turcs. . . . page 55

Chap. VII. Arbre remarquable. — Cimetière turc. — Tombeaux égyptiens. — Sérail d'un Aga. — Mosquées. — Usages orientaux. — Fontaine de Cérès. — Église de Saint-André, bâtie à l'endroit même où l'on prétend que cet apôtre fut martyrisé. 65

Chap. VIII. Parlementaires turcs du Château de Morée. — Travaux et préparatifs d'attaque. — Embarquement du reste des Turcs du château de Patras. — M. Sanfourche. — Interrogatoire d'une jeune fille. — Incident remarquable. — Hommages rendus au zèle et à l'activité de M. Sanfourche, commandant la place. 76

Chap. IX. Le Château de Morée refuse de se rendre. — Arrivée du général Maison. — Proposition d'un soldat grec. — Attaque du fort que le général fait battre en brèche. — Il ouvre ses portes. — Beauté d'une jeune fille grecque. — Achat des ustensiles de cuisine appartenant aux Turcs qui sont désarmés. 88

Chap. X. Habitants de la nouvelle ville de Patras. — Vivres. — Cafés et billards. — Nous recevons l'ordre de débarquer. — Mauvaise masure où nous sommes obligés de nous loger. — Arrivée de M. Raybaud. — Dîner qu'il donne aux autorités grecques. — Jour de la Saint-Charles, fête du Roi de France. 100

Chap. XI. Maison qui nous est accordée pour l'établissement de notre imprimerie. — Famille Platica de Missolonghi. — Galanteries des soldats français. — Athanase, ex-secrétaire d'Omer-Vrione. — Ganymèdes. — Costumes des habitants de Patras. 113

Chap. XII. Première messe militaire et revue des troupes de Patras. — Nouveaux cafés et restaurants. — Secours envoyés aux Grecs par les comités américains. — Écoles publiques. — Découverte d'argent enfoui dans la terre. — Élection des Démogérontes. 127

Chap. XIII. Activité et commerce de Patras. — Maladie et mort d'un grand nombre de nos soldats. — Douleur qu'en éprouvent les Grecs. — Espoir qu'ont les Français de marcher au-delà de l'Isthme. — Succès des armes grecques. — On perd l'espérance d'aller au-delà de la Péninsule. — Officiers du génie français en-

voyés à Patras pour en tracer l'alignement. — Ouverture de notre imprimerie . . . . . page 139

Chap. XIV. Peste de Calavrita.—Commissions sanitaires établies par le marquis Maison. — Départ du général Higonet pour les lieux infectés de la contagion. — Rapport des chirurgiens et lettres rassurantes. — Ordre du jour du général Higonet. — Son retour à Patras. — Discours qui lui est adressé par les autorités grecques de cette ville. — Ordre du jour du général Schneider. — Générosité des officiers français. 152

Chap. XV. Utilité pour les Grecs des manœuvres de nos troupes. —Suicide de MM. Liéffroy et De la Boutraye —Préparation d'un mariage. — Mort d'une jeune fille grecque. — Son enterrement. — Description des églises de Patras.—Simplicité et pauvreté des *papas* ou prêtres grecs. — Fête de Saint-Nicolas. 168

Chap. XVI. Dévastation de la Morée. — Beauté de son ciel et de sa température. — Arrivée de Turko-Maria à Patras. — Commerce qu'elle exerce dans cette ville.—Incendie de sa cabane.—Vengeance des simples soldats qu'elle s'obstine à ne pas recevoir. — Amitié qu'elle témoigne à un officier d'administration. — Tristes résultats de ses faveurs. — Coquetterie de cette femme. — Elle a bientôt de nombreuses rivales. — Dégoût qui résulte de cette abondance. 188

Chap. XVII. Bruit qui se répand d'un prochain départ de l'armée. — Plaisir qu'en ressentent les Français.—Ordre d'embarquer trois régiments. — Consternation parmi les Grecs. — Chanson d'un sergent-major sur la campagne de Morée. 207

Chap. XVIII. Description topographique des environs de Patras. — Anathèmes. — Aqueduc. — Vieille église. — Village abandonné. — Ruisseau. — Jolies laveuses. — Restes d'anciens bains. — Puits curieux. 218

Chap. XIX. Patrouilles grecques. — Arrestation d'un capitaine corfiote. — Fête de Noël. — Souper chez Alina, femme turque. — Incident pendant le repas. — Arrivée du colonel Fabvier à Navarin.—Ordre du jour du marquis Maison, et décorations accordées par le Roi. 233

Chap. XX. Patras s'embellit de jour en jour. — Nouveaux cafés.

— Musique des Grecs. — Danse grecque et française. — Collation chez le jeune Platica de Missolonghi. — M. Axiotis, gouverneur de Patras. — Premier jour de l'an. — Musicien grec; son enthousiasme. — Archevêque, et cheval arabe. — Noël des Grecs. — Sérénade et excursions nocturnes. . . . . page 251

Chap. XXI. Nous visitons plusieurs familles missolonghiotes. — Bon accueil que nous y recevons. — Usages orientaux. — Images de Vierges et de Saints dans toutes les cabanes. — Reconnaissance des Grecs. — Jeune enfant de Missolonghi. — Malheurs de cette ville. — Jeunes veuves d'une rare beauté. — Départ du 29e régiment de ligne. 270

Chap. XXII. Consul russe à Patras. — *La Syrène* et *la Didon* rentrent dans le golfe. — Elles mettent de nouveau à la voile. — Embarquement du général Higonet. — Honneurs qui lui sont rendus avant son départ. — Embarquement d'une partie des troupes. — Colocotroni. — M. le comte Saint-Léger Bemposta et sa mission. — Préfecture de police. — Ordonnance concernant les denrées et les vivres. 287

Chap. XXIII. Café Zantiote. — La nouvelle Sévigné. — Café d'Athanase. — Sa femme. — Ses riches vêtements. — Luxe qui règne dans ce café. — Baptême. 302

Chap. XXIV. Fabvier et le président de la Grèce. — Le général Maison reçoit le bâton de maréchal de France. — Pluies abondantes. — Service des postes. — Départ du général Sébastiani. — Réparation du Château de Morée. 313

Chap. XXV. Carême des Grecs. — Bals et soirées. — Fête de Pâques. — État actuel de Patras. — Plan de cette ville tracé par M. Bulgari. — Discours du Roi de France. — Espérances qu'en conçoivent les Grecs. 327

Chap. XXVI. M. Raybaud veut transférer son imprimerie à Égine. — Je le quitte pour rentrer en France. — M. Bonfort. — Agent consulaire français à Patras. — Mes adieux aux familles grecques. — Je quitte Patras. — Missolonghi. — Nous arrivons à Modon. — Messe militaire le dimanche au matin, et spectacle le soir. 341

Chap. XXVII. Navarin. — Modon. — Coron. — Je m'embarque à

bord du brick *l'Éole* . . . . . page 352

CHAP. XXVIII. Nous mettons à la voile. — Vent contraire. — Danger imminent. — Tempête.— Grosse mer. — Un des chevaux se trouve malade. — Légère voie d'eau.— Baie de Tunis.—Porto-Farina. — Nous faisons deux pieds d'eau à l'heure. — Nous apercevons les côtes de France.—Nous sommes rejetés au large.— Nous quittons *l'Amphitrite*, qui nous envoie dix hommes pour nous aider à pomper. — Nous mouillons dans la rade de Toulon. — Craintes nouvelles. — Nous entrons au Lazaret. 362

CHAP. XXIX. Lazaret de Toulon. — Mesures sanitaires. — Nos occupations pendant la quarantaine. — Apologie des Grecs, injustement accusés d'ingratitude. — Nous sortons du Lazaret pour entrer à Toulon 379

CHAP. SUPPLÉMENTAIRE. Historique de l'expédition des Français en Morée. — Copie des dépêches adressées par le général en chef au Ministre de la guerre. 393

FIN DE LA TABLE.